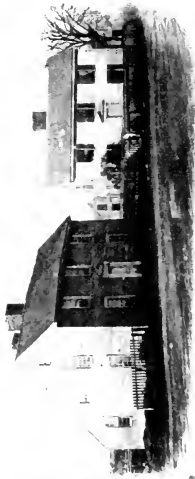




John Adams  
Library,



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N<sup>o</sup>.

103,9  
15\*







MÉMOIRES

DE

*MADemoISELLE*

DE

MONTPENSIER.

---

*TOME QUATRIÈME.*

---



DE  
*MADemoiselle*

DE

FILLE DE GASTON D'ORLÉANS;  
*FRERE DE LOUIS XIII,*  
R O I D E F R A N C E.

Où l'on a rempli les Lacunes qui étoient dans  
les Editions précédentes, corrigé un très-grand  
nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages  
de *MADemoiselle*, très-curieux.

---

---



*A MAESTRICHT,*

Chez \_\_\_\_\_ & \_\_\_\_\_  
Imprimeurs & Libraires, associés.

---

163.9

10.5



# MÉMOIRES

D E

MADemoiselle

D E

MONTPENSIER.

---

---

## *QUATRIÈME PARTIE.*



ARRIVAI de fort bonne heure à St. Cloud, où je trouvai du monde qui m'y attendoit. Le Comte de Béthune y arriva peu après, avec M<sup>r</sup>. de Nemours la veuve, & M<sup>e</sup>. d'Entragues, à qui je n'avois jamais parlé, & que je ne connoissois point. M<sup>r</sup>. de Béthune me conta devant eux la maniere obligeante avec laquelle on lui avoit parlé de moi, & l'impatience que toute la Cour avoit témoignée de me voir, & que Monsieur lui avoit dit :

*Tome IV.*

A

Je donnerai mon appartement à ma cousine ; que M<sup>r</sup>. le Cardinal lui avoit dit qu'il donneroit le sien , & que c'étoit à lui à faire l'honneur du logis , puisqu'il étoit Gouverneur de la Fere. Je trouvai M<sup>e</sup>. d'Entragues à ma fantaisie pour le peu que je l'entretins ; & comme c'est une femme habile , elle jugea que M<sup>e</sup>. de Nemours faisoit sa visite trop longue ; elle l'emmena , & me laissa avec le Comte de Béthune , lequel me dit que M<sup>r</sup>. le Cardinal , après avoir lu la lettre de S. A. R. , & lui avoir témoigné la joie de notre réconciliation , & la particuliere qu'il auroit de me servir , lui avoit dit : Vous verrez par-là comme je suis bien intentionné pour Mademoiselle , & la véritable affection que j'ai pour son service. Je me moque de l'avis que l'on me donne , & je vois bien que ce sont des personnes qui sont enragées de son retour à la Cour , qui lui font tout du pis qu'elles peuvent. Le Comte de Béthune ouvrit ce papier , & vit que c'étoit un testament par lequel je donnois tout mon bien à M<sup>r</sup>. le Prince. Il dit à M<sup>r</sup>. le Cardinal : Voilà la plus haute imposture du monde ; V. E. doit tenir pour de méchantes gens ceux qui lui ont donné ce papier. M<sup>r</sup>. le Cardinal dit : Il faut jeter cela au feu ,

& n'en jamais parler ; je suis persuadé que l'on se peut fier à la parole de Mademoiselle, c'est une Princesse de bonne foi, & j'ai peine à croire qu'à l'âge qu'elle a elle songe à faire des testaments. Vous savez, dis-je au Comte de Béthune, qui a apporté celui-là, & le lieu où il a été fait ; avouez qu'il n'y a rien de plus noir : il en convint. La Comtesse de Fiesque, qui fait profession d'être servante de M<sup>r</sup>. le Prince, & dont le mari est en Espagne de sa part, pour me faire piece se sert du nom de M<sup>r</sup>. le Prince ; toutes les circonstances en sont diaboliques. Le Comte de Béthune me dit que M<sup>r</sup>. le Cardinal avoit fort bien parlé de moi à table ; qu'il m'avoit fort bien louée, & qu'il avoit dit que j'étois le plus grand parti de l'Europe ; que Monsieur lui avoit témoigné beaucoup d'empressement pour moi, & que le bruit de la Cour étoit qu'il songeoit à m'épouser ; qu'il avoit dit à la Reine : Je ne fais où logera le train de Mademoiselle, on dit qu'elle a un équipage épouvantable ; & que la Reine lui répondit : Elle a suivi la Cour autrefois, & son train a bien trouvé à se loger, je pense qu'elle n'a pas plus de monde présentement. Le Comte de Béthune lui dit que je n'en avois pas davantage. Monsieur

dit : Elle a tout ce qu'il lui plaît, elle est fort riche.

Monfieur le Cardinal dit au Comte de Béthune, lorsqu'il partit, que le Roi s'en alloit faire un petit tour à l'armée, & qu'il falloit que j'attendiffé son retour auprès de la Reine, pour les voir tous ensemble, & qu'il me feroit favoir quand il feroit temps que je partiffé; que je pouvois jusques à ce temps-là aller à Paris, & faire tout ce qu'il me plairoit; que j'étois maitreffé de mes volontés, que le Roi & la Reine le trouveroient bon. Je n'avois garde d'ufer de cette liberté; lorsque S. A. R. alla à la Cour, il n'avoit osé passer par Paris, il n'étoit pas juste que j'en fiffé plus que lui, je n'avois aucune affaire avec la Cour, je n'étois criminelle que parce que j'étois fille de S. A. R.; si j'avois été bien avec elle, je ferois retournée à la Cour en même-temps qu'elle. Par son accommodement, il avoit ftipulé que je n'irois pas à la Cour: après avoir raccommo dé ce qu'il avoit gâté, je n'avois qu'à faire mes compliments. J'envoyai un Gentilhomme à la Cour, j'écrivis à M<sup>r</sup>. le Cardinal pour le remercier de la grace qu'il m'avoit faite, & lui témoignai & à Leurs Majestés l'impatience que j'avois d'avoir l'honneur de les



voir. M<sup>r</sup>. le Cardinal le reçut fort bien, & Leurs Majestés aussi ; tout le monde témoigna avoir autant d'impatience que je fusse à la Cour que Monsieur, & M<sup>r</sup>. le Cardinal mandoit toujours qu'il me feroit savoir de ses nouvelles. Il écrivit au Comte de Béthune, qu'il croyoit que je ne favois pas que le Roi de Suede lui donnoit de l'Eminence ; que je ne lui donnois pas un titre que les Têtes couronnées lui donnoient ; qu'il le prioit de me le faire savoir. Je n'en avois encore point donné à aucun Cardinal, je fus fort embarrassée. Je craignois que S. A. R. ne dit : La voilà déjà humble & rempante pour le Cardinal, & elle n'est pas encore à la Cour. Le Comte de Béthune me dit : Monsieur votre pere donne de l'Eminence aux Cardinaux neveux des Papes, & les distingue en cela des autres. Je lui dis : Voilà ma leçon, M<sup>r</sup>. le Cardinal m'est plus utile & plus considérable que ne me feroit un Cardinal neveu du Pape ; c'est pourquoi je n'hériterai point à lui en donner ; & pour lui montrer que j'avois plutôt agi par ignorance que par gloire, je lui écrivis dès le lendemain.

C'étoit une affluence de monde nonpareille à St. Cloud, tous les amis parti-

culiers de M<sup>r</sup>. le Cardinal m'y vinrent voir souvent ; le bon-homme M<sup>r</sup>. de Sennerre y vint ; il a 80 ans , il est fort circonfpect pour sa santé : comme il est fort pour la Cour , il croyoit que j'y étois de maniere qu'il étoit obligé de me venir voir. Je lui dis : Vous êtes de ces oiseaux de bon augure , on espere tout bien quand on vous voit. Il n'y eut de tous les gens attachés à M<sup>r</sup>. le Cardinal , que l'Abbé Fouquet qui n'y vint point. M<sup>e</sup>. la Princesse de Carignan y vint avec le plus grand empressement du monde , & me dit : Je vous amene ma belle-fille , elle est grosse , elle est venue en litiere. J'allai au-devant d'elle , M<sup>e</sup>. de Carignan me fit mille compliments ; pour sa belle-fille elle ne dit mot. Il faisoit chaud , & il y avoit beaucoup de monde où j'étois. Je dis à M<sup>lle</sup>. de Guise & à M<sup>e</sup>. d'Epéron : Je vous prie de mener M<sup>e</sup>. la Comtesse de Soissons dans ma petite chambre , de crainte qu'elle ne soit incommodée ici , & j'irai la trouver dans un moment , ce que je fis. M<sup>e</sup>. de Carignan demeura avec le reste de la compagnie. M<sup>e</sup>. la Comtesse de Soissons fut long-temps sans parler , tout d'un coup elle me demanda : Pourquoi ne portez-vous pas vos manchettes comme les au-

tres ? Je lui dis que cela m'incommodoit ; elle me repartit : Si vous croyez que cela vous fasse le bras plus beau, vous vous trompez : ensuite elle me dit : Madame ma belle-mere m'importune fort, elle a si peur que je ne me blesse qu'elle est toujours après moi. Comme elle sortit, je lui fis mille compliments sur les obligations que j'avois à M<sup>r</sup>. le Cardinal, que j'aimois tout ce qui lui appartenoit, que j'avois eu la plus grande joie du monde de son mariage, que j'espérois la voir souvent & faire amitié avec elle ; à tout cela elle ne répondit pas un mot. Je ne trouvai point qu'elle fût si belle comme on me l'avoit dit, & je ne compris pas, lorsque je la regardai, comme le Roi en pouvoit être amoureux. M<sup>e</sup>. de Carignan me dit : Ma belle-fille s'est parée pour vous venir voir, elle a quitté le grand deuil, & pris un mouchoir à passément. Cela ne lui donnoit pas meilleure mine, elle est fort petite. Je la louai fort en tout, & lui dis que je la trouvois changée en mieux depuis que je ne l'avois vue : elle reçut tout cela avec une indifférence & un silence qui étonnerent toute la compagnie.

M<sup>e</sup>. de Carignan me dit que M<sup>e</sup>. de Savoye craignoit que je ne protégasse

un nommé Araucourt qu'elle avoit chassé ; c'étoit un Gentilhomme Lorrain fort médiocre, qui avoit été Page du Comte Philippe d'Aglié, & s'étoit bien mis auprès de Madame Royale. Elle lui avoit fait beaucoup de bien, il étoit parvenu à être Commissaire-Général des troupes de Monsieur de Savoye, qui est la troisieme charge dans l'armée en ce pays-là ; elle lui avoit fait bâtir un palais, & l'avoit élevé au-dessus de son mérite & de sa naissance. Ce n'est pas qu'il ne fût brave, il avoit fait de beaux combats, il étoit jeune, sa faveur l'avoit fait passer devant tous ceux qui avoient plus de service que lui, il fut malade, & quitta la Cour. Je ne fais si ce fut son absence ou sa mauvaise conduite qui lui nuisit dans l'esprit de Madame de Savoye : il se battit ; ce qui n'auroit été dans un autre temps qu'une légère saute, fut cause qu'on lui ôta sa charge & ses biens ; il s'en alla en Suisse. Madame de Savoye écrivit à la Cour pour qu'il ne fût point reçu en France. Je dis à Madame de Carignan que je m'étonnois de la crainte de ma tante ; & que quand je connoitrois Araucourt, je ne me mêlerois de rien qui le regardât, & qui pût déplaire à Madame de Savoye ; que je ne savois qui étoit Araucourt. Dans

ce moment je reçus une lettre de Madame de Courtenai, qui m'en envoyoit une que Madame de Savoye lui écrivoit, où elle me témoignoit que la plus sensible obligation qu'elle me pouvoit avoir, étoit de ne me mêler de rien qui regardât Araucourt, & qu'il se vançoit que je lui ferois donner un emploi dans les troupes Lorraines par M<sup>r</sup>. le Duc François; que c'étoit un ingrat qui lui avoit manqué de fidélité, & qui l'avoit fâchée. J'écrivis à Madame de Courtenai. qu'elle pouvoit écrire à Madame de Savoye que je ne connoissois point Araucourt, & qu'il ne m'avoit point parlé, qu'il me suffisoit d'apprendre qu'elle l'avoit chassé pour ne le jamais voir, ni entendre parler de lui; qu'elle ne me trouveroit jamais en faute en rien qui la regardât, & que j'avois trop de respect & d'amitié pour elle.

Trois jours après mon arrivée, Frontenac, accompagné de Matha, vint un matin me voir; il entra dans ma chambre, lorsque je me coëffois; après que je fus coëffée, je m'en allai dans la salle, où ils me suivirent. Frontenac s'approcha pour me parler, je me retirai à une fenêtre, il me dit: Sur ce que je vois que Votre A. R. ne traite pas ma femme comme elle avoit accoutumé, cela me fait

connoître qu'elle n'a pas son service agréable, je viens vous demander son congé. Je lui dis : Vous vous faites justice, vous savez que je n'ai pas sujet d'être satisfaite de votre femme ; sa conduite a été telle qu'elle devoit juger que la mienne changeroit. Je lui donnai très-volontiers son congé, il me fit la révérence, & s'en alla ; je fus assurément plus aise de lui donner, que lui de le recevoir. Cela fit grand bruit à Paris parmi ses amis ; Frontenac s'en alla ensuite à Blois pour en rendre compte à S. A. R. ; il croyoit par-là raccommo-der l'affaire. J'écrivis à M<sup>r</sup>. de Beaufort pour qu'il informât S. A. R. de la maniere dont cette affaire s'étoit passée : j'écrivis aussi quatre lignes à S. A. R., & je me reposois pour le reste sur M<sup>r</sup>. de Beaufort. S. A. R. ne répondit rien, sinon qu'elle ne me contraindroit pas sur le choix d'une Dame d'Honneur, ce qui étoit assez raisonnable ; comme elle n'avoit pas eu la même bonté en d'autres rencontres, j'avois à craindre qu'elle n'en fit de même. Mascaranay, Secrétaire des commandemens de Monsieur, envoya ordre au Concierge du Luxembourg de meubler l'appartement de S. A. R. pour moi. & le fit favoir au Comte de Béthune, auquel il fit bien valoir ce bon traitement ; & il y ajouta celui de ne

m'avoir pas fait reprendre par force M<sup>e</sup>. de Frontenac. A d'autres personnes rien ne seroit si ordinaire que le pere logeât sa fille dans son logis, & qu'il lui laissât la liberté de se servir de qui elle voudroit ; tout cela est si fort dans l'ordre que l'on n'en parleroit point. Comme ce sont des graces pour moi, & que je n'en ai jamais reçu d'autres de mon pere, ses amis & les miens ne p<sup>o</sup>roient que de cela pour le louer de son bon naturel envers moi, & pour faire connoître que j'étois bien raccommodée avec lui. Quand de si petits effets sont des témoins d'une affaire si considérable entre des personnes si proches & de si grande qualité, le monde n'y ajoute guere de foi.

Quelque temps auparavant, il se passa une affaire plaisante, où le nom de S. A. R. fut mêlé. D'Alibert, fils de son Sur-Intendant, qui sortoit de ses études & s'en alloit à Rome, comme font d'ordinaire les enfants de Paris au sortir du College, avant que de partir alla visiter quelques Dames du Marais qui n'étoient pas des plus sages de Paris, & en ces lieux-là pour se faire valoir, il conta qu'il s'en alloit à Rome, & que S. A. R. lui avoit donné une lettre pour le Cardinal de Retz, & qu'il étoit chargé de beaucoup de particularités qu'il

lui devoit dire. Dans ces maisons-là il y va toutes sortes de personnes. M<sup>r</sup>. le Cardinal le fut, & le fit arrêter, & on le manda à S. A. R. qui répondit qu'il n'avoit nul commerce avec le Cardinal de Retz; & que s'il en avoit, on devoit avoir assez bonne opinion de lui pour croire qu'il ne confieroit pas ses intérêts à un jeune homme de dix-sept ans. Je n'ai point parlé de la liberté du Cardinal de Retz; c'est un homme à qui il est arrivé tant d'aventures, que je ne doute pas que l'on n'écrive sa vie, s'il ne l'écrit lui-même; ainsi on la verra mieux & plus véritablement que je ne pourrois la mettre en ce lieu.

La retraite de M<sup>e</sup>. de Frontenac d'auprès de moi fit fort parler des gens, & cela renouvela la mauvaise conduite de la Comtesse de Fiesque. Ceux qui me parloient de la Comtesse de Frontenac, n'oublioient pas sa camarade; de sorte que je n'avois pas sujet de me louer ni de l'une ni de l'autre; & le déchaînement qu'elles avoient contre moi m'obligea à dire, pour me défendre, les justes sujets que j'avois de m'en plaindre. Un jour chez Tubeuf, où beaucoup de gens jouoient, l'Abbé Fouquet entra, & se mit à parler de M<sup>e</sup>. de Fiesque & de moi. Il dit : C'est Présontaine qui met tout cela dans



la tête de Mademoiselle. Si M<sup>e</sup>. la Comtesse de Fiesque n'en croit, elle s'en prendra à lui, je lui offre pour cela mon service, & ensuite il fit beaucoup de menaces, dont tout le monde fut fort étonné. Le Comte de Béthune me le dit deux ou trois jours après, de crainte que je ne l'appriſſe par d'autres voies, & que je ne m'emportasse à dire ou faire contre l'Abbé Fouquet ce qu'il avoit mérité; je fus extrêmement étonnée & fâchée. Le Comte de Béthune me dit : Ne faites pas semblant de le sçavoir, & ayez patience, M<sup>r</sup>. le Cardinal y donnera ordre.

Le lendemain l'Evêque d'Amiens, qui est de mes amis, me vint voir, & le Duc de Bournonville avec lui; après m'avoir saluée & demeuré quelque temps avec moi, (à tout moment il venoit du monde, & je parlois aux uns & aux autres) ils s'approcherent tous deux de moi, & me demanderent un moment d'audience. Je m'éloignai de la compagnie; ils me dirent que M<sup>r</sup>. l'Abbé Fouquet les avoit chargés de me dire le déplaisir qu'il avoit de n'avoir osé me rendre ses respects, dans la crainte que je ne les eusse pas agréables. Je leur répondis : Qui l'empêche de me voir? Ma maison n'est fermée à personne, & ceux qui n'y viennent pas manquent à se

qu'ils doivent. Je me suis étonnée que l'Abbé Fouquet, qui est créature de M<sup>r</sup>. le Cardinal, ne me soit pas venu voir; il est le seul qui y ait manqué. Ils me dirent qu'il favoit qu'en lui avoit voulu rendre de mauvais offices auprès de moi, parce qu'il étoit ami de Madame de Fiesque; que si je le connoissois, je le croirois incapable de tenir les discours dont ses ennemis l'accusoient. Je leur dis : Je ne fais ce que vous voulez dire. Si l'Abbé Fouquet m'a manqué de respect, je suis fâchée que tout le monde le sache, & que je l'ignore; il est fort mal-habile homme de me donner occasion de m'en informer : on me connoit assez fier & assez prompt; on m'aura voulu céler ce qu'il a fait, parce que l'on sait que je ne suis pas personne à le souffrir, & que je me comporterois peut-être dans le premier mouvement d'une manière dont je serois fâchée à la longue. Tout ce que j'ai à vous dire sur ce que vous me dites, c'est que je ne me soucie pas de voir l'Abbé Fouquet : je serai bien-aise de m'éclaircir de quoi il est question, avant qu'il vienne chez moi. Je suis assurée que s'il a manqué au respect qu'il me doit directement ou indirectement, M<sup>r</sup>. le Cardinal m'en fera donner raison; nous som-

mes présentement bien ensemble. Ces M<sup>rs</sup>. me vouloient faire connoître que l'Abbé Fouquet étoit un homme fort considérable, & qu'il pouvoit beaucoup pour ses amis, qu'il me pouvoit rendre de grands services. Je leur dis : Je suis d'une qualité à ne pas chercher les Ministres subalternes, j'irai toujours droit à Monsieur le Cardinal, & ne me soucie guere de votre Abbé Fouquet. J'ai fort méchante opinion d'un Ministre, au moins d'un homme qui veut passer pour tel, qui fait sa capitale amie de la Comtesse de Fiesque. Cette conversation fut assez longue. En voilà le plus essentiel.

Je m'en allai à l'instant le dire au Comte de Béthune qui étoit dans sa chambre au logis de M<sup>e</sup>. de Launay Grané où je logeois; il trouva le procédé de l'Abbé Fouquet fort extravagant. Je lui dis qu'il me sembloit que je devois m'en plaindre à M<sup>r</sup>. le Cardinal; il fut de mon avis. J'envoyai querir l'Evêque de Coutance, qui est un fort honnête homme, & qui a du zele & de la fidélité pour ses amis; il a été Maître-de-chambre de M<sup>r</sup>. le Cardinal, il est sa créature. Je lui contai ce qui s'étoit passé, & il se chargea d'en rendre compte à M<sup>r</sup>. le Cardinal, & de

lui témoigner le ressentiment que j'avois contre l'Abbé Fouquet. M<sup>r</sup>. le Procureur-Général, qui est son frere, & qui est un homme sage & bien avisé, fut au désespoir de cette équipée; il envoya Gourville trouver Présontaine, pour lui témoigner le déplaisir qu'il avoit des bruits que l'on faisoit courir; qu'il ne les pouvoit croire; qu'il étoit persuadé que son frere n'étoit pas capable d'une si grande ridicule; il fit faire des compliments à Présontaine, dont il fut fort satisfait. On eut réponse de M<sup>r</sup>. le Cardinal; il manda à M<sup>r</sup>. de Coctance, que s'il croyoit l'Abbé Fouquet capable d'avoir tenu les discours dont on l'accusoit, il ne le verroit jamais; qu'il le croyoit innocent; qu'il me supplioit très-humblement d'avoir agréable qu'il me fit la révérence, & se justifiat; qu'il ne vouloit pas qu'un homme qui dépendoit de lui, parût jamais s'il me déplaisoit. Il fit savoir à l'Abbé Fouquet qu'il eût à voir Présontaine, & à en user d'une maniere avec lui qu'il en fût content. Je fus fort aise de voir M<sup>r</sup>. le Cardinal en user si bien pour moi: cette affaire me regardoit plus que Présontaine. Gourville l'alla trouver, & lui dit: Que l'Abbé Fouquet étoit au désespoir de ce que l'on disoit qu'il avoit dit; qu'il l'assuroit qu'il

n'en avoit jamais parlé ; qu'il l'estimoit, le confidéroit, & vouloit être de ses amis. Préfontaine dînoit chez Courtin , Maître des Requêtes , qui est fort de ses amis. Il répondit à Gourville : Je ne reçois pas des complimens chez mes amis ; si M<sup>r</sup>. l'Abbé Fouquet veut m'en faire, vous savez où est ma maison. Quelques jours après, un Gentilhomme nommé des Landes , qui a été à M<sup>r</sup>. le Prince , & qui étoit pour lors à l'Abbé Fouquet , le trouva dans la rue , fit arrêter son carrosse , & lui dit qu'il le venoit trouver de la part de l'Abbé Fouquet. Préfontaine lui répondit : Mon logis n'est qu'à deux pas d'ici , s'il vous plaît d'y venir. Lorsqu'ils y furent , il lui dit que M<sup>r</sup>. l'Abbé Fouquet l'avoit chargé de lui témoigner qu'il étoit au désespoir des bruits que l'on avoit fait courir à Paris , & qu'il l'assuroit qu'il n'avoit point mal parlé de lui ; qu'il l'estimoit & souhaitoit son amitié. Préfontaine dit à des Landes , qu'il le prioit d'assurer M<sup>r</sup>. l'Abbé Fouquet qu'il croyoit ce qu'il lui mandoit , & qu'il étoit son serviteur.

M<sup>r</sup>. de Coutance , après avoir reçu la réponse de M<sup>r</sup>. le Cardinal , par laquelle il le chargeoit de m'amener l'Abbé Fouquet , n'entendant point parler de lui ,

l'alla chercher ; il ne le trouva pas. L'Abbé l'alla trouver le lendemain matin, & lui demanda ce qu'il vouloit : M<sup>r</sup>. de Coutance lui dit ce que M<sup>r</sup>. le Cardinal lui avoit mandé. L'Abbé demeura embarrassé, & lui dit : Quand fera-ce que je verrai Mademoiselle ? M<sup>r</sup>. de Coutance lui répondit : Je me charge de l'aller trouver pour prendre son heure. L'Abbé lui dit : Si ce pouvoit être le matin, qu'il n'y eût personne, cela seroit fort commode ; je ne la connois guere, & j'ai une maniere d'éclaircissement à avoir avec elle, je serois moins embarrassé. M<sup>r</sup>. de Coutance lui dit : A telle heure qu'il plaira à Mademoiselle de vous voir, elle vous fera toujours beaucoup d'honneur. M<sup>r</sup>. de Coutance vint prendre mon heure. Je lui donnai le lendemain à l'issue du dîner. Mademoiselle de Guerchy m'étoit venue voir, elle fut bien-aïse de se trouver chez moi en cette occasion : elle n'étoit pas des amies de l'Abbé. Il arriva avec M<sup>r</sup>. le Duc de la Rochefoucault & M<sup>r</sup>. de Coutance ; ie dinois encore, ils s'allerent promener dans le jardin : j'entrai dans mon cabinet, où il n'y avoit avec moi que Madame d'Epéron, (la Comtesse de Béthune, Mademoiselle de Guerchy, & Mademoiselle de Vandy étoient demeurées

dans l'autre chambre) le Comte de Béthune étoit aussi avec moi, M<sup>r</sup>. de Cou-  
 tance l'alla querir. Lorsqu'il entra il fut  
 fort embarrassé & interdit ; il me salua, &  
 me dit qu'il étoit au désespoir de ce que  
 l'on m'avoit dit ; qu'il me supplioit très-  
 humblement de croire qu'il n'en avoit  
 jamais parlé. Je lui répondis : Je suis si  
 obligée à M<sup>r</sup>. le Cardinal , que je ferai  
 toujours tout ce qu'il desirera de moi. Il  
 recommença : Je suis le plus malheureux  
 de tous les hommes , j'ai des ennemis qui  
 débitent de moi ce que je n'ai jamais son-  
 gé. Je lui dis : Ne parlons plus de cela,  
 je crois que quand vous auriez manqué  
 par le passé, vous ferez plus sage à l'ave-  
 nir ; M<sup>r</sup>. le Cardinal a désiré que je vous  
 visse, je l'ai fait à sa considération, & c'est  
 à lui seul que vous en avez l'obligation ;  
 sans cela je ne vous aurois vu de ma vie,  
 & il doit connoître par-là le pouvoir qu'il  
 a sur moi. Je passai dans l'autre chambre,  
 où l'on fit une conversation, puis il s'en  
 alla.

Sa bonne amie la Comtesse de Fiesque,  
 & toute sa cabale, fut fort fâchée de la  
 maniere que le prit M<sup>r</sup>. le Cardinal, &  
 de ce qu'il vouloit que l'Abbé fit des ex-  
 cuses à Préfontaine. Pour M<sup>r</sup>. le Cardi-  
 nal, il témoigna en cette occasion avoir

quelque considération pour lui , dont je fus bien-aïse. Ces sortes d'affaires sont plus sensibles à un homme en disgrâce , & hors de la Cour , qu'à un qui y seroit ; & si Préfontaine y avoit été , l'Abbé Fouquet n'en auroit pas ainsi usé , ou tout cela ne se seroit pas passé de même. L'Abbé trouva fort mauvais ce que j'avois dit devant beaucoup de monde ; tous ceux qui me venoient voir parloient de cette affaire , & disoient : L'Abbé Fouquet est un grand Seigneur pour menacer les gens d'insulte , il n'y a personne qui ne lui en puisse faire , & qui en mérite tant que lui. Il trouva que je l'avois traité fièrement , & il disoit : Mademoiselle le prend d'une grande hauteur. J'avois tort sans doute d'en user ainsi , vu l'égalité de nos qualités. Il eut sûrement lieu de se repentir de ce qu'il avoit dit , l'affaire ne roula pas à son avantage , & moi j'eus sujet d'être satisfaite de ma modération , parce que je reçus de M<sup>r</sup>. le Cardinal toute la satisfaction que je pouvois souhaiter , & Préfontaine aussi. Comme j'ai dit que je le grondois quelquefois , lorsque je n'étois pas contente de M<sup>r</sup>. de Choisy , parce qu'il est son parent , il est bon que je dise que j'ai connu depuis que c'étoit injustement , & je l'ai su par hasard à mon retour de Blois. M<sup>r</sup>. de Choisy



me fit demander si je trouverois bon qu'il me vint rendre ses devoirs, je lui permis, il vint à Limours. Lorsque Présontaine fut que je l'avois vu, il dit au Comte de Béthune que tant que M<sup>r</sup>. de Choisy avoit été mal avec moi, il avoit cru de son devoir de ne le pas voir; que puisqu'il m'avoit vue, il seroit bien-aîsé d'aller chez lui. Le Comte de Béthune lui dit : Laissez-moi ménager cela. Présontaine le laissa agir; il avoit tant de confiance en lui, qu'il eût cru manquer à l'amitié qu'il lui témoignoit, s'il eût fait un pas sans son avis. Le Comte de Béthune en parla à M<sup>r</sup>. de Choisy, lequel lui fit réponse par un billet, lorsqu'il étoit à St. Cloud, qu'il étoit obligé à Présontaine du sentiment qu'il lui témoignoit de le vouloir voir, qu'après avoir discontinué quelques années à le faire, il craindroit que S. A. R. ne le trouvât mauvais à présent. Je trouvai ce billet sur la table du Comte de Béthune, je lui demandai ce que c'étoit: il me conta l'affaire, comme je l'ai mise ici, dont je sentis une secrète joie de voir la fidélité que Présontaine m'avoit gardée de ne pas voir les personnes qui m'étoient désagréables, & je me repentis de l'avoir soupçonné.

Le Maréchal de Grammont apprit que

je m'étois plainte de ce qui s'étoit passé à Blois ; il me fit dire par M<sup>r</sup>. le Comte de Béthune, qu'il n'auroit pas manqué à me rendre ses respects s'il avoit cru que je l'eusse eu agréable, & qu'il avoit bien envie que je lui permisse de se justifier ; qu'il n'étoit pas coupable ; que c'étoit assez pour lui d'en être accusé, pour l'empêcher de me voir. Je lui fis dire que je trouverois bon qu'il vint, ce qu'il fit. Il me dit : Sans la permission que V. A. R. m'a donnée de la venir voir, j'aurois toute ma vie fui sa présence avec beaucoup de douleur ; je n'ai jamais manqué à ce que je lui dois : puisqu'elle a la bonté de vouloir écouter ma justification, je la supplie de me dire de quoi on m'accuse. Je lui contai tout ce que Goulas m'avoit écrit, & que j'ai dit ailleurs : il me pria de lui montrer la lettre, & quand il rencontroit Goulas, qu'il lui demanderoit la confrontation ; cependant qu'il m'assûroit que jamais il n'avoit dit un seul mot de ce qu'il avoit écrit, & qu'il en prenoit S. A. R. à témoin. Je lui dis qu'il n'étoit pas mal aisé à croire qu'il disoit vrai, puisque je connoissois Goulas pour un grand imposteur. Le Maréchal de Grammont a beaucoup d'esprit, il se démêla de tout cela avec moi par des termes respectueux, obligeants, & les plus

agréables du monde ; j'en demeurai fort satisfaite, & lui il le fut aussi de ma manière d'agir ; il ne s'étonna point de ce que je me fusse plainte, vu ce que l'on m'avoit écrit. Il revint à quelques jours delà prendre congé de moi, avec M<sup>r</sup>. de Lionne qui alloit avec lui Ambassadeur extraordinaire à la Diette de Francfort où l'on devoit élire l'Empereur.

Madame de Nemours me vint voir à St. Cloud, il n'y avoit que trois ou quatre mois qu'elle étoit mariée. Jamais il n'y eut mariage comme celui-là. Le cadet de feu M<sup>r</sup>. de Nemours, qui étoit Archevêque de Reims, avoit fort bien étudié, & certainement il étoit plus propre pour l'Eglise que pour le monde, & avoit toujours aimé sa profession, même il avoit été souvent sur le point de se faire Prêtre. Depuis la mort de M<sup>r</sup>. son frere, il étoit demeuré dans ces sentiments, & ne témoigna point vouloir changer de profession : aussi la mort de son frere ne lui apportoit-elle pas beaucoup d'avantage ; tout le bien de France de la Maison de Nemours étoit à ses nieces, & il ne lui étoit revenu que vingt mille écus par an de son appanage de Savoye. On le vit tout d'un coup se donner à faire la cour à Mademoiselle de Longueville : tout le monde

se moquoit de sa prétention, & on ne comprenoit pas que la plus riche héritière de France (elle a cinquante mille écus de rente) voulût épouser un cadet, dont l'esprit étoit assez scholastique, la personne assez défigurée par une fâcheuse maladie à laquelle il étoit sujet; sans biens, sans établissemens, ni sans considération, elle qui avoit prétendu au Duc d'Yorck, dont on avoit parlé pour le Duc de Mantoue, & qui a beaucoup d'esprit & de mérite. C'est une personne assez retirée du commerce du monde, & qui mène une vie assez particulière. Cela donne plus de temps à faire des réflexions: ainsi on ne devoit pas juger par-là qu'elle se marieroit mal-à-propos. Elle souffroit ce garçon, il soupoit tous les soirs chez elle; enfin elle s'embarquoit furieusement. On demanda à Rome la dispense, parce qu'il étoit parent; M<sup>r</sup>. de Longueville son pere la laissoit faire, & convenoit de tout. Le jour pris pour son mariage, M<sup>r</sup>. de Longueville vint à Ivry avec M<sup>e</sup>. sa femme; elle s'y rendit, & Monsieur de Nemours aussi; ils y furent trois semaines, on trouva des difficultés sur quoi on crut l'affaire rompue. On fut que c'étoit qu'elle avoit traité son mariage avec le Roi d'Angleterre, & qu'elle  
devoit

devoit l'aller trouver en Flandres, & que M<sup>r</sup>. de Longueville lui donneroit trois millions de son bien. M<sup>r</sup>. le Cardinal dépêcha à M<sup>r</sup>. de Longueville, & lui manda qu'il avoit eu cet avis, & que le Roi ne trouvoit pas bon cette affaire. M<sup>r</sup>. de Longueville répondit qu'il n'en savoit rien; & que pour marque de cela, il presseroit sa fille de conclure avec M<sup>r</sup>. de Nemours, ce qu'il fit; elle se maria & pleura beaucoup, à ce que j'ai oui-dire. La fièvre prit à M<sup>r</sup>. de Nemours lorsqu'il sortit de l'Eglise, & il n'a pas eu un moment de santé depuis, & il ne me vint point voir à St. Cloud, il étoit à Bagnolet où il prenoit du lait d'ânesse. J'ai demandé à la Reine d'Angleterre si cela étoit vrai; elle m'a fort dit que non, & que le Roi son fils défavouoit d'avoir eu cette intention. Pour moi je lui ai fait la justice de ne le pas croire, persuadée qu'un homme qui a songé à moi ne se rabattroit pas à Mademoiselle de Longueville.

Madame la Duchesse de Bouillon mourut pendant que j'étois à St. Cloud. Elle avoit marié sa fille avec le Prince d'Harcourt il y avoit un an & demi; les affaires ne s'étoient pas passées comme elle avoit désiré: elle espéroit que par l'al-

liance à la Maison de Lorraine, elle attacheroit toute sa famille aux intérêts de la sienne, & qu'ils maintiendroient sa Principauté. Cela fit un effet tout contraire; M<sup>r</sup>. d'Elbœuf le pere, ni tous les autres Princes de la Maison de Lorraine ne voulurent point signer au contrat de mariage du Prince d'Harcourt, parce que M<sup>l</sup><sup>e</sup>. de Bouillon y étoit traitée de Princesse; ils dirent qu'ils ne souferoient jamais à faire des Gentilshommes Princes, pour qu'ils voulussent s'égalier à eux.

Le séjour que je fis à St. Cloud fut assez long pour qu'il se passât bien des affaires; j'y fus près d'un mois, je ne m'y ennuyai point, j'étois visitée de tout ce qu'il y a de gens à Paris depuis le matin jusqu'au soir. On me dit en ce lieu-là que M<sup>r</sup>. de Béthune n'avoit point travaillé au retour de mes gens, que même il leur avoit nuit tant qu'il avoit pu; ce que je ne pouvois croire. On me disoit: Ne voyez-vous pas comme il veut vous gouverner, & pour cela il éloignera les personnes en qui il connoitra que vous avez confiance. On me fit aussi remarquer qu'il me présentoit tout le monde, & qu'il trouvoit à redire qu'on approchât de moi sans lui. Tout le monde m'en disoit assez pour m'en dégouter, si j'avois cru légèrement; c'est

l'humeur du Comte de Béthune de s'empresser pour ses amis, & cela part d'un bon principe, je n'avois garde d'attribuer son procédé qu'à l'affection qu'il avoit pour moi.

Il me vint des nouvelles que la Cour étoit partie de la Fere pour aller à Sédan, afin d'être plus près de Montmedi qui étoit assiégé par le Maréchal de la Ferté. Je fus bien fâchée de ce voyage, qui retardoit le mien à la Cour; j'étois résolue de m'en aller à Forges prendre des eaux, & d'attendre que la Cour se rapprochât. J'eus des nouvelles de M<sup>r</sup>. le Cardinal, il me manda que je pouvois partir quand il me plairoit pour venir à Sédan; que je lui mandasse le jour que je partirois de Paris, & celui que je serois à Reims, pour m'envoyer de l'escorte. Je me disposai à partir: j'allai à Colombe voir la Reine d'Angleterre qui n'y étoit que depuis deux jours; elle avoit toujours été malade pendant mon séjour à St. Cloud, & elle m'avoit fait l'honneur de me mander que sans cela elle m'auroit fait celui de me venir voir. Je partis le 27 de Juillet de Saint Cloud, pour aller coucher à Dammartin; la journée n'est pas grande; mais quand on ne veut pas passer par Paris, & qu'il faut tourner tout autour par des chemins

de traverse, il est plus long que l'on ne pense. Je me perdis si bien que je me trouvais à dix heures du soir en un village nommé Tremblai, qui dépend de l'Abbaye de St. Denys; je connois ce lieu, il n'est qu'à une lieue de Bois-le-Vicomte. J'avois faim, je m'en allai chez une Dame que j'avois connue dans ce village du temps que je demeuroid au Bois-le-Vicomte, lui demander la collation. Elle me la donna fort bien, & fut ravie de me voir. Je m'informai de l'état auquel le Duc de Richelieu tenoit le Bois-le-Vicomte; il ne s'en fallut guere que je n'y allasse moi-même, & que je n'envoyasse querir le Notaire du lieu pour dresser un procès-verbal de l'état où étoit la maison. Cependant M<sup>r</sup>. le Comte de Béthune, qui m'attendoit avec tout mon monde à Dammartin, ne pouvoit comprendre ce que j'étois devenue. M<sup>e</sup>. la Comtesse de Béthune étoit effrayée de se voir à minuit dans la campagne, & étonnée de ce que je dormois au clair de la lune qui me donnoit sur la tête.

Après avoir bien cheminé, j'arrivai à Dammartin, où je contai mes aventures; la Cour fut grosse le lendemain, il y avoit beaucoup de gens de la Cour qui m'y attendoient pour y aller afin de pas-



fer plus sûrement; M<sup>rs</sup>. Damville, de Crequi, le Commandeur de Souvré, la Serre, Aubeterre qui est à S. A. R., l'Abbé de Ronzy Résident de Florence, St. Hilaire, & Matha qui venoit pour rendre compte aux Comtesse de Fiesque & de Frontenac de mon voyage. Je trouvai à Nanteuil M<sup>r</sup>. de la Vrilliere, Secretaire d'Etat. Ma seconde journée fut à la Ferté-Milon chez M<sup>r</sup>. de Noirmoutier; Colbert, Intendant de M<sup>r</sup>. le Cardinal, nous joignit à la Fere: il avoit avec lui deux charrettes d'argent qui furent escortées jusqu'à Reims par des Mousquetaires de la garnison du Bois de Vincennes; il vint le soir me faire sa cour. Varangeville, Secretaire des Commandemens de Monsieur, s'y trouva. De là on marcha tous ensemble, parce que l'on disoit qu'il y avoit un petit bois entre la Fere & Fîmes, où il y avoit souvent des coureurs de Rocroi; nous n'y trouvâmes cependant personne. A Fîmes on me dit qu'il étoit passé la nuit dix ou douze coureurs de Rocroi. Les habitants de Reims envoyerent me faire compliment à Fîmes. Je fus assez en peine de ne trouver personne qui me dit des nouvelles de la Cour. Proche de Reims, je trouvai un laquais de Langlade, qui venoit de Sedan, lequel me dit que le Roi étoit à

Montmedi avec Monsieur le Cardinal, & qu'il y avoit des troupes à Reims qui étoient venues querir Mademoiselle. Cette nouvelle me réjouit beaucoup, j'espérois partir dès le lendemain, j'envoyai donner cette nouvelle au Comte de Béthune & à Colbert. A une lieue de Reims, M<sup>r</sup>. le Duc de la Vieuville, Lieutenant de Roi en Champagne, & Gouverneur de Reims, vint au-devant de moi avec la Noblesse, tous les Archers de la Ville & force trompettes. Lorsque j'y arrivai, j'y trouvai les bourgeois sous les armes; quand j'entrai en mon logis, M<sup>r</sup>. de la Salle, Sous-Lieutenant des Gendarmes du Roi, me salua, & dit que le Roi lui avoit commandé de me venir querir avec cent vingt Maîtres de ses Gendarmes & de ses Chevaux-légers, & qu'il lui avoit ordonné de prendre des troupes qui étoient à Rhetel; ce qu'il avoit avec lui ne suffisoit pas pour passer en sûreté; que le matin, dont il étoit arrivé le soir, M<sup>r</sup>. de Turenne les avoit envoyé querir; qu'ainsi il lui sembloit que je devois envoyer à M<sup>r</sup>. de Turenne pour avoir d'autres troupes.

Je fus fort aise de voir la Salle, parce que c'est un de mes anciens amis; il me témoigna d'avoir eu beaucoup de joie

d'avoir eu la commission de me venir querir pour me mener à la Cour; que la Reine, lorsqu'il avoit pris congé d'elle, lui avoit témoigné avoir impatience de me voir, & lui avoit dit : Vous pouvez assurer ma niece qu'elle sera la bien venue, & qu'on la traitera fort bien en tout, & elle le pourra connoître par le choix que l'on a fait de votre personne pour commander son escorte, & par votre charge, & parce que l'on fait que vous lui êtes agréable. La Salle étoit tout-à-fait touché de ce discours & pour lui & pour moi; nous nous entretînmes fort longtemps. Il me dit : Lorsque Monsieur votre pere est revenu à la Cour, le Roi a envoyé ses Compagnies le querir comme vous; il n'y eut que les Maréchaux des logis; & comme j'ai été commandé de venir, je le dis, non pas pour faire difficulté de vous rendre toutes sortes de respects, mais pour voir jusques où alloit la bonne volonté de Leurs Majestés, & on me répondit : Il n'importe, on veut fort bien traiter Mademoiselle; & comme je fais que vous aimez les honneurs, je n'avois garde de manquer à vous rendre compte de ce détail. Ensuite il me demanda l'ordre, cela me faisoit fort souvenir du temps de la guerre. M<sup>r</sup>. le Car-

dinal écrivit au Comte de Béthune par la Salle, & lui mandoit que le Roi envoyoit cent vingt hommes des Maîtres de ses Compagnies, qu'il avoit détachés des Corps qu'il avoit près de sa personne, & que M<sup>r</sup>. de la Salle, Sous-Lieutenant de ses Gendarmes, avoit ordre de prendre quatre cents chevaux qui étoient à Rhetel, & croyoit qu'avec cela je serois conduite avec toute la dignité & la sûreté qui étoient nécessaires à une personne de ma qualité. Je fus fort satisfaite de cette lettre : le soir après souper la Salle me fit souvenir d'écrire à M<sup>r</sup>. de Turenne qu'il lui envoyât des troupes, parce qu'il lui avoit été assez mal agréable qu'il fût venu un Lieutenant-Général ancien, & qu'il n'eût commandé que les cent vingt Maîtres ; il ne douta point qu'il n'y en eût beaucoup qui se pressassent pour avoir cette commission. Tout le monde s'étoit retiré, il ne restoit plus que le Duc de la Vieuville qui voulut faire ma lettre ; & comme il en eut fait une, & qu'elle ne se trouva pas bien, il en recommença une autre. A la fin cette plaisanterie me lassâ, j'avois envie de dormir, & il étoit tard ; je me levai matin, j'écrivis en quatre mots ce qui étoit nécessaire. Je jugeai bien qu'il me

falloit séjourner le lendemain à Reims, j'employai mon temps à aller à St. Remi voir la Sainte Ampoule & les Reliques; j'allai voir l'Eglise Cathédrale & l'Abbaye de St. Pierre. Le reste du temps ma Cour étoit assez grosse. Tous ces Messieurs qui alloient à la Cour n'avoient personne à qui la faire, ils me la faisoient fort assiduellement, je reçus toutes les harangues ordinaires.

Le soir à neuf heures je n'avois point de nouvelles de M<sup>r</sup>. de Turenne; lorsque je donnai l'ordre à la Salle, il me dit: V. A. R. ne partira point demain. Je lui dis: Si mon valet-de-pied arrive d'ici à minuit je partirai, & je vous enverrai dire l'heure. Il ne vint point que le matin entre neuf & dix heures; on m'éveilla, & à l'instant j'envoyai avertir Colbert. M<sup>r</sup>. de Turenne me mandoit de ne point partir que je n'eusse de ses nouvelles; qu'il n'y avoit nulle sûreté, & qu'il ne vouloit rien hasarder. Comme c'est un homme incertain, & qui n'assure jamais rien de peur de se méprendre, je disois: M<sup>r</sup>. de Turenne ne trouvera jamais assez de sûreté pour moi, à moins que d'avoir toute l'armée; & comme il ne pourra pas me l'amener pour m'escorter, je passerai ici l'été. Le

valet-de-pied dit à Colbert : M<sup>r</sup>. de Turrenne m'a demandé s'il n'y avoit pas une voiture avec Mademoiselle. Colbert me dit : Voilà ce qui le fera hâter de vous envoyer de l'escorte ; quand on fait une affaire de cette nature , on n'a point de patience qu'on ne l'exécute. Le valet dit qu'il avoit dit tout haut devant M<sup>r</sup>. de Turrenne , qu'il y avoit une voiture avec moi , & que toute l'armée le favoit. J'entre-tins fort Colbert de toutes sortes d'affaires , & particulièrement de celle que j'avois eue avec S. A. R. de l'injustice que l'on m'avoit faite & à mes Gens , desquels j'étois bien-aïse de faire connoître la fidélité & la capacité avec laquelle ils m'avoient servie. Je lui contai aussi la mauvaise conduite des Comtesses envers moi , & les justes sujets que j'avois de me plaindre d'elles. Il me témoigna d'être bien-aïse de favoir tout cela ; il admiroit ma patience , & me parut être dans mes sentiments. Comme c'est un homme d'esprit , & qu'il est souvent avec son maître , il se présente des occasions où il me pourroit servir , & sur-tout dans ces circonstances que j'étois bien-aïse que l'on sache , parce qu'elles me sont avantageuses.

Le mercredi sur les cinq heures du soir ,

il me vint un Garde de M<sup>r</sup>. de Turenne, lequel m'apporta une lettre; à l'instant j'envoyai querir Colbert, le Comte de Béthune, & la Salle. Je demandai au Garde des nouvelles du Chevalier de Charney; il me dit qu'il l'avoit laissé en sentinelle devant la porte de M<sup>r</sup>. de Turenne, & il ajoutoit: Si vous l'aviez vu en ce poste, vous en seriez ravie, il a la meilleure mine du monde, il est aimé de toute l'armée, & tout le monde fait bien qui il est. Il voyoit bien que j'étois bien-aîsé d'en entendre parler. Il me disoit: C'est un joli garçon, vous avez raison de l'aimer. Après que ces M<sup>rs</sup>. que j'avois envoyé querir furent arrivés, je leur montrai la lettre de M<sup>r</sup>. de Turenne; il me mandoit que je pouvois partir dès le lendemain pour aller coucher à Attigny, & prendre sur ma route des Suisses qui étoient à Ile; que je n'avois que faire d'autre escorte par ce chemin-là que celle que j'avois, parce que la marche qu'il faisoit me couvroit tout-à-fait. On avoit envoyé ce jour-là, dans l'attente des nouvelles de M<sup>r</sup>. de Turenne, dans les Villes voisines chercher de l'escorte; & quand le Garde fut venu, on la contremanda. Colbert dit: Je ne suis pas d'avis de prendre ce chemin-là, parce que le passage de la riviere est incommodé, &

la journée est longue pour arriver à Sedan, cela incommoderoit Mademoiselle; le meilleur chemin, le plus beau, le plus commode, est d'aller à Vandy coucher, & le lendemain à Sedan. La Salle dit: Pour moi je n'ai rien à dire, le Roi & M<sup>r</sup>. le Cardinal m'ont commandé d'escorter avec toute sûreté la personne de Mademoiselle; l'argent du Roi est avec elle, M<sup>r</sup>. Colbert est un bon garant, c'est pourquoi tout ce qu'il fera sera bien fait. M<sup>r</sup>. Colbert lui répondit: Je me charge de l'événement, & je vous répons que S. E. trouvera bon tout ce que je ferai. On envoya querir une carte pour mesurer les journées, & pour voir tous les gués & passages sur les rivières d'Aîne & de Bar. On envoya querir les maîtres des coches de Sedan. Après avoir tout bien examiné, Colbert dit: Je ne changerai pas d'avis, il faut que Mademoiselle aille coucher à Vandy, elle passera l'Aîne à gué au-dessous, le gué est bon, ensuite elle passera la riviere de Bar dans un bac qui est auprès le Chêne le Pouilleux, que l'on appelle Pont-Bar; à vingt pas delà il y a un gué que l'on appelle Pont-de-Bar, où les équipages & les troupes peuvent passer en même-temps. Tout le monde trouva cela fort bien. Colbert dit ensuite: A la vérité nous avons

▲



toutes plaines, je ne crois pas que l'on attaque Mademoiselle. Ces M<sup>rs</sup>. me prièrent de ne pas dire où j'allois coucher, parce que dans les Villes, telle que celle où nous étions, il y a toujours des espions : c'est pourquoi au sortir vous donnerez vos ordres à M<sup>r</sup>. de la Salle, & vous direz que vous allez coucher à Rethel. Je fortis dans la salle où étoit tout le monde, & je dis : Je pars demain à quatre heures du matin, & j'irai coucher à Rethel. Matha me dit : Vous n'avez que faire de partir le matin, vous y arriverez à midi. Je lui répondis : Je me coucherai dès que je serai arrivée, parce que la journée d'après est fort longue, & je serai bien-aise d'arriver de bonne heure à Sedan. La Salle me dit : Notre quartier est hors de la Ville, vous trouverez bon que nous vous attendions hors la porte. Je lui dis qu'oui. Je me levai à trois heures, à quatre heures j'avois entendu la Messe, j'étois prête à partir, tout le monde n'étoit pas de même ; j'étois néanmoins à cinq heures hors de la Ville, où on attendit après les bagages. Je trouvai les Gendarmes & les Chevaux-légers en deux escadrons, qui mirent l'épée à la main, & me saluerent ; puis, quand on marcha, ils se mirent à droite & à gauche, & à la tête & à la queue : les quatre

charrettes à l'argent marchoient devant mon carrosse. J'arrêtai à Pont-à-Verger dans une prairie où passoit un ruisseau, on détela, je mangeai à terre sur l'herbe des viandes froides que j'avois fait apporter; je donnai à dîner à mon escorte, & presque à tous ceux qui me suivoient; j'avois fait apporter pour cela quantité de viandes de Reims: les trompettes sonnerent pendant mon dîner, cela avoit tout-à-fait l'air d'une vraie marche d'armée. La Comtesse de Béthune disoit: Je suis dans une grande inquiétude de l'argent; si on nous attaque, je descendrai de carrosse, je m'irai assieoir dessus: cela fit bien rire la compagnie. Gourville me vint voir à Reims le lendemain que je fus arrivée, & me dit: Je crois que vous n'avez que faire d'escorte, vous êtes fort assurée que l'on ne vous attaquera pas, je pense que vous avez si bien pris vos mesures avec les gens de Roeroy, que vous ferez passer l'argent du Roi en sûreté. Ce discours ne me plut point, je le dis à Colbert, je ne m'étois pas avisée que l'on me dût faire une piece à la Cour à mon arrivée. Je continuai mon chemin jusqu'à Vandy, où j'arrivai heureusement: ce ne fut pas sans beaucoup de peur, lorsque l'on guéya la riviere d'Aine. S. A. R. m'avoit fait l'honneur de me dire,

lorsque je partis de Blois, que je prisse  
 garde à moi quand je passerois sur des  
 ponts, parce que j'étois menacée d'un  
 grand accident, & d'y courir fortune très-  
 dangereusement. Je le contai le soir à  
 Reims au Comte de Béthune, à la Salle  
 & à Colbert, pour m'excuser de toutes les  
 difficultés qui s'y faisoient pour les passa-  
 ges des bacs & des gués. A Vandy ils me  
 disoient : En voila un de passé bien heu-  
 reusement. Nous y trouvâmes Baradas que  
 l'on avoit mandé le soir à Rethel, de m'y  
 venir joindre avec son régiment; le sien  
 ne s'y trouva pas, il amena celui du Prince  
 de Hombourg, qui étoit nouvellement  
 arrivé d'Allemagne au service du Roi. Ma  
 suite fut augmentée depuis Reims du Duc  
 de la Vieuville, qui s'étoit bien tourmenté  
 le soir devant mon départ; Colbert l'a-  
 voit envoyé querir pour savoir si les ha-  
 bitants de la Ville de Reims ne me don-  
 neroient pas bien deux cents Mousquetai-  
 res pour m'escorter jusqu'à Vandy. Il alla  
 querir des principaux de la Ville, qui lui  
 dirent qu'il n'y avoit rien qu'ils ne fissent  
 pour le service du Roi & pour le mien,  
 & que j'eusse scrupule de les faire agir d'une  
 maniere qui leur pouvoit nuire. Je dis à  
 Colbert : Songez qu'ils payent contribu-  
 tion à Rocroy, & qu'il y a une maniere

de treve entre eux, & que ce que vous leur demandez ne servira de rien au service du Roi. Si un parti de Rocroy nous attaque, il fera fort, les Bourgeois auront peur; ainsi ne nous prévalons point du zele que ces pauvres gens-là témoignent au service du Roi à ma priere. Colbert en convint, il le dit à la Vieuville qui trouva que j'avois raison. J'appellai les Bourgeois, & leur dis: Nous avons examiné la proposition que M<sup>r</sup>. de la Vieuville vous a faite de ma part, nous avons trouvé que nous pouvons nous passer de vos gens; je rendrai compte au Roi du zele que la Ville de Reims a témoigné pour son service, & que vous passiez par-dessus toutes considérations, & je vous suis obligée en mon particulier de la bonne volonté que vous m'avez témoignée; dans toutes les occasions, je serai bien-aïse de la reconnoître. Aussi-tôt après notre arrivée à Vandy, on fit prendre les armes aux habitants pour faire garde au château, où je fis entrer les charrettes d'argent. Je dis: Leur sûreté est aussi nécessaire que la mienne; je suis persuadée que si les gens de Rocroy en vouloient à la Compagnie, ce seroit plutôt aux charrettes qu'à moi. Je dis à Colbert: Jusqu'ici les passeports que j'ai pris nous ont bien réussi; toute raillerie à part, je ne vois pas que M<sup>r</sup>.

le Prince voulût que l'on attaquât mon escorte, & que l'on fit quoi que ce fût à tout ce qui est avec moi; il est trop honnête homme pour ne pas respecter tout ce qui est sous ma sauve-garde. Colbert en convint, nous nous mêmes à railler. Le Comte de Béthune me disoit : Si par hafard on nous attaquoit, & qu'il se trouvât quelques Officiers que vous eussiez connus pendant la guerre; que par reconnoissance de ce que vous lui auriez sauvé la vie à la porte de St. Antoine, il vous disoit, je sauverai qui il vous plaira, cependant laissez-moi prendre quelqu'un, M<sup>r</sup>. Colbert feroit-il sauvé? Je lui dis oui, & je lui montrerois M<sup>r</sup>. de la Vrilliere & son fils, & lui dirois, l'un est Secretaire d'Etat, & l'autre a la survivance de cette charge, ils vous payeront de bonnes ransons. Nous fîmes tout le soir des discours sur ce ton, nous parlâmes Colbert & moi de l'acquisition que M<sup>r</sup>. le Cardinal faisoit du Duché de Nevers, du dessein que j'avois eu de l'avoir, puis de mon affaire avec M<sup>lle</sup>. de Guise sur la succession de ma grand'mere. Il fut fort édifié de me trouver si savante dans mes affaires; il soupa avec M<sup>r</sup>. le Comte de Béthune au château, & quantité de ces M<sup>rs</sup>. J'avois ordonné que l'on servît exprès une table pour eux.

Je partis d'assez bonne heure de Vandy, j'avois impatience d'arriver à Sedan. Baradas me dit que les Officiers du régiment de Hombourg qui m'escortoient, avoient envie de me saluer. La Salle me dit que si je l'avois agréable, leurs escadrons feroient halte sur la hauteur : j'en fus bien-aïse, je me démasquai : je fais que les Allemands aiment à voir les Princesses, je fis arrêter mon carrosse ; ils me saluerent à l'Allemande, ou pour mieux dire à la mode de la Cavalerie ; tout a pris la leur. Je trouvai ce régiment fort beau, de beaux hommes, bien vêtus & bien montés. Je dis à Baradas de faire approcher le Lieutenant-Colonel, il me vint saluer, il ne parloit point François, & ne l'entendant pas, je dis à Baradas de lui dire que je n'avois pas vu de plus beau régiment que le sien, que j'en avois beaucoup vu, & que je me connoissois mieux en troupes que n'ont de coutume les Princesses de ma qualité. Il me fit dire qu'il étoit bien-aïse d'avoir mon approbation, qu'il avoit bien entendu parler de moi, & qu'il savoit que j'étois une brave Princesse, qu'il seroit ravi d'exposer sa vie & son régiment pour mon service : puis il fit marcher son régiment devant. L'on avoit mené les habitants de Vandy pour

passer un certain bois où l'on disoit qu'il y avoit souvent des ennemis , & même nous passâmes ce bois au trot : ces habitants de Vandy sont de braves soldats, dans ce pays-là tous les habitants sont aguerris. Nous ne trouvâmes personne , Dieu merci ; ils me menerent jusqu'au Chêne dont j'ai parlé , & d'où je les renvoyai ; je passai à Pont-Bar heureusement. Quand je fus à Chemery, un bourg qui est à deux lieues de Sedan, la Salle me dit : Il n'y a plus rien à craindre, nous avons passé tous les bois ; c'est pourquoi, si vous l'avez agréable, je renverrai les Allemands ; M<sup>r</sup>. de Fabert ne veut point qu'il entre des troupes dans toute l'étendue de son Gouvernement de Sedan. Je consentis volontiers qu'ils s'en allassent ; je dis à Baradas de les remercier, & je fis donner aux trompettes de quoi boire à ma santé.

Comme je fus à un quart de lieue de Sedan, la Salle dit : Les Gendarmes & les Chevaux-Légers du Roi vont prendre le devant & le derrière de votre carrosse, il n'y a plus rien à garder ; & je m'étonne de quoi V. A. R. qui fait tout, ne m'a point encore demandé pourquoi ils ne l'avoient pas fait : elle fait bien que nous en usons pour elle comme pour la personne du Roi. Je lui répondis : J'y ai

bien pensé, & je n'ai pas osé le demander. Quand nous fûmes dans le fauxbourg de Sedan, Damville alla devant à la prairie, où on nous disoit que la Reine étoit, savoir si elle avoit agréable que je l'y allasse trouver : il revint & me dit qu'elle le trouvoit bon. J'y allai, j'arrivai dans cette prairie à toute bride avec les Gendarmes & les Chevaux-Légers, leurs trompettes sonnoient d'une manière assez triomphante. Comme je fus proche du carrosse de la Reine, ils firent halte, & se mirent en escadron entre son carrosse & le mien : je mis pied à terre à vingt pas de celui de la Reine, à qui je baisai la robe & les mains. Elle me fit l'honneur de m'embrasser, & de me dire qu'elle étoit bien-aïse de me voir, qu'elle m'avoit toujours aimée ; qu'il y avoit eu des temps qu'elle avoit été fichée contre moi ; qu'elle ne m'avoit point eu mauvais gré de l'affaire d'Orléans ; que pour celle de la porte Saint-Antoine, si elle m'avoit tenue elle m'auroit étranglée. Je lui dis que je méritois bien de l'être, puisque je lui avois déplu ; que c'étoit un effet de mon malheur, de m'être trouvée avec des gens qui m'avoient engagée à en user contre mon devoir. Elle me dit : J'ai voulu parler de cela d'abord, & vous dire ce que



J'avois sur le cœur ; j'ai tout oublié , il n'en faut plus parler , & foyez persuadée que je vous aimerai plus que je n'ai jamais fait. Je lui baisai les mains , & elle m'embrassa ; puis je me tournai vers Madame la Comtesse de Fleix sa Dame d'honneur , & Madame la Comtesse de Noailles sa Dame d'atour , qui sont toutes deux fort de mes amies , & que je n'avois pas eu le loisir de regarder. La petite niece de M<sup>r</sup>. le Cardinal étoit dans le carrosse ; la Reine lui dit : Marianne , il faut faire connoissance avec ma niece. Je lui dis : J'en ai bien envie , & je suis sûre que quand vous me connoîtrez , vous m'aimerez : elle se mit à causer , & nous eûmes tout-à-l'heure fait connoissance. La Reine me regarda , & me dit : Je ne vous trouve point du tout changée ; quoiqu'il y ait six ans que je ne vous ai vue ; vous êtes mieux que vous n'étiez , je vous trouve plus grasse , & le teint plus beau. Je lui demandai : V. M. n'a-t-elle pas oui dire que j'ai des cheveux gris ? Elle me dit oui. Je lui dis : Je ne veux tromper personne en rien , je n'ai pas voulu mettre de poudre aujourd'hui , afin de vous les faire voir : elle les regarda , & s'étonna d'en tant voir à mon âge. Je lui dis que M<sup>e</sup>. de Guise avoit été ainsi à vingt

ans, que du côté de mon pere on venoit gris de bonne heure. La Reine se mit à rire, & me dit : Je suis étonnée de vous entendre dire mon pere, néanmoins vous faites bien; de dire Monsieur mon pere, cela seroit ridicule. Je lui répondis : Cette maniere de parler est si commune, que des gens comme moi ne le doivent plus dire; d'appeller mon pere Monsieur, à présent qu'il y en a un autre, cela ne seroit pas bien, & il me faut du temps pour m'accoutumer à dire M<sup>r</sup>. le Duc d'Orléans, ou S. A. R. je ne fais si ce dernier est respectueux devant V. M. Elle me demanda si je ne m'étois point ennuyée à St. Fargeau, & à quoi je me divertissois : je lui dis que je ne m'y étois point ennuyée, & que je m'y étois assez bien divertie.

Lorsque l'on entra dans la Ville, la Reine me dit : Pour vous faire honneur, on a renforcé la garde de la porte, il n'y en a pas tant ordinairement. Je trouvai cela fort plaisant, & je lui dis : Jusqu'ici on m'a traitée comme une Princesse étrangere. Arrivés au château, la Reine parla à tous ces Messieurs qui étoient venus avec moi. Elle me demanda : Qu'est-ce que Matha vient faire ici ? Je lui répondis que je n'en savois rien. Les nieces de

M<sup>r</sup>. le Cardinal arriverent ; après avoir salué Mesdames de Fleix & de Noailles, elles vinrent à moi. Je dis à ces Dames : Il me faut nommer ces Demoiselles, je crois qu'elles ne me connoissent point. Mademoiselle de Mancini n'est belle ni laide ; Hortence est une belle fille ; je trouvais qu'elles n'avoient pas bonne grace. Les filles de la Reine vinrent toutes me saluer ; je connoissois M<sup>lle</sup>. de Gourdon il y avoit long-temps, je l'avois vue auprès de M<sup>le</sup>. la Princesse où la Reine l'avoit mise parce qu'elle ne vouloit pas être Religieuse. C'est une fille d'une maison de qualité d'Ecosse ; & lorsque M<sup>r</sup>. le Prince fut arrêté, elle ne voulut pas suivre Madame la Princesse, la Reine la prit, c'étoit la seule que je connoissois. Les quatre autres étoient Fouilloux, Boimenil, Chermant, & Meneville : la Porte étoit allée à Paris pour se marier avec le Chevalier Garnier, Lieutenant des Gardes ; c'étoit un homme fort riche & fils d'un partisan. Les filles de la Reine sont toutes bien faites & assez jolies : Meneville est fort belle ; la Reine me fit l'honneur de me parler de ses amours avec le Duc de Damville, dont j'avois entendu parler ; il y avoit déjà trois ou quatre ans que cela duroit, & que de trois en trois mois Dam-

ville disoit qu'il la vouloit épouser ; Madame la Duchesse de Vantadour sa mere ne le vouloit pas. Jamais homme ne s'est trouvé à cinquante ans n'être pas maître de ses volontés , & ne se pouvoir marier à sa fantaisie ; c'est l'amant du monde le plus incommode. La Reine me conta que Meneville n'osoit sortir la plupart du temps ; que quand il alloit à quelque voyage, il lui laissoit son Aumônier pour lui dire la Messe & pour la garder : jamais galanterie n'a été menée comme celle-là.

Lorsque j'arrivai à mon logis, je trouvai un Gentilhomme de la part du Roi, un de Monsieur, & de M<sup>r</sup>. le Cardinal, qui me venoient témoigner le déplaisir qu'ils avoient tous trois de ne s'être pas trouvés à Sedan à mon arrivée ; que le siege de Montmedi qui étoit sur sa fin les empêchoit de le quitter , & qu'ils avoient la plus grande impatience du monde de me voir. Je répondis à cela comme je devois. La Comtesse de Béthune voulut coucher dans un cabinet qui est derriere ma chambre, & elle disoit à tout le monde : S. A. R. nous a recommandé à M<sup>r</sup>. le Comte de Béthune & à moi, de ne pas quitter de vue Mademoiselle. Le matin j'allai à la Messe de la

Reine

Reine, au retour je montai à sa chambre, où elle me fit l'honneur de me montrer des pendants d'oreilles qu'elle avoit fait faire : elle raccommoda mes cheveux qu'elle ne trouvoit pas bien ; elle m'ajutta avec toute la bonté imaginable. Je reçus des visites de tout ce qui étoit à Sedan, qui n'étoit pas grand monde. L'après-dînée que je retournai chez la Reine, elle joua, & ne laissa pas de causer avec moi : au jeu elle me dit que je trouverois le Roi si changé, qu'il étoit si grand, si gros, & si enhardi, qu'elle croyoit que je le trouverois de bonne mine ; que pour Monsieur je ne le trouverois guere crû, que je lui trouverois une belle tête, & qu'il me ressembloit. Pendant la collation, elle disoit : Ma niece mange comme mon fils, elle me fait souvenir de lui. A la toilette M<sup>rs</sup>. de Beauvais disoit à la Reine : Madame, Mademoiselle ne vous fait-elle pas souvenir de Monsieur ? Je sens que j'ai bien des pensées lorsque je la regarde : la Reine rioit ; tous ces propos, joints avec ce que le monde disoit, me firent assez croire que l'on songeoit à nous marier ensemble.

Le Comte de Béthune fut à Stenay voir M<sup>r</sup>. le Cardinal, qui envoyoit tous les jours savoir des nouvelles de la Reine : le

Roi y envoyoit aussi, & ses Gentilshommes venoient à mon logis, lorsqu'ils ne me trouvoient pas chez la Reine. Elle alloit tous les soirs aux Capucins, où le St. Sacrement étoit exposé : cette Eglise étoit hors de la Ville ; après le Salut, la Reine alloit à la prairie. Elle me fit conter tous les différends que j'avois eus avec S. A. R. pour mon compte de tutelle ; j'en parlai fort succinctement, parce qu'il y avoit beaucoup de circonstances qu'elle n'eût pas entendues : néanmoins de temps à autre elle m'interrompoit pour me dire : Vous êtes bien habile ; quelle pitié ! on vous a bien tourmentée injustement ; & plusieurs autres discours fort obligeants. Elle me parla de mes Gens avec une bonté incroyable, & me disoit que si je jugeois qu'elle me pût servir pour leur retour auprès de S. A. R., je n'avois qu'à dire, qu'elle agiroit de tout son cœur, qu'elle étoit bien-aïse de voir que je ne les avois pas abandonnés, comme on le disoit, que cela auroit été bien vilain à moi. Je l'assurai que rien n'étoit plus éloigné de mon humeur que de sacrifier des personnes qui m'avoient si bien servie ; que j'avois fait tout ce que j'avois pu pour ne rien signer de tout ce que S. A. R. demandoit de moi, sans faire ma condi-

tion de leur retour ; que M<sup>rs</sup>. de Beaufort & de Béthune m'avoient dit que c'étoit outrager mon pere au dernier point que de faire une condition d'une affaire que je devois attendre de lui, & que je ne devois pas douter qu'il ne me la fit de la meilleure grace du monde. La Reine dit : Je souhaite que cela arrive ainsi ; ces Messieurs ont eu raison de croire & de dire que Monsieur en devoit user de cette façon ; pour moi qui le connois, je n'aurois pas été de leur avis, j'aurois pris mes sûretés, on le fait changer d'un moment à l'autre, j'en ai l'expérience : quelles promesses ne m'a-t-il pas faites ? à quoi ne m'a-t-il pas manqué ? J'aurois grande peine à l'avenir de m'y fier. Je sentoix mieux qu'elle tout ce qu'elle disoit, pour l'avoir assez éprouvé : on peut juger quel chagrin ce discours me donna, & combien je sentis en même-temps de consolation de recevoir des marques de la bonté de la Reine, & de connoître aussi que je n'étois pas la seule envers qui S. A. R. n'en avoit pas bien usé.

On attendoit à tous moments des nouvelles de la prise de Montmedy, dont le siege s'avançoit fort. Le lundi, dont j'étois arrivé le samedi précédent, le Chevalier de Grammont arriva, qui apporta

la nouvelle que les ennemis demandoient à capituler. Le Gouverneur avoit été tué : c'étoit un homme de cinquante-deux ans, nommé Malandri, lequel étoit Capitaine des Gardes du Roi d'Espagne ; il n'y avoit qu'un mois qu'il étoit arrivé dans le pays, & qu'il étoit Gouverneur de cette place ; il avoit eu ce Gouvernement par la mort de Bere, il s'alloit marier le jour que l'on investit la place ; ses parents & amis s'y étoient rendus pour signer le contrat de mariage, ils furent obligés d'y demeurer. On dit qu'après avoir été blessé, on l'emporta ; il se confessa, reçut les Sacraments, & ensuite il voulut qu'on le portât mourir sur la brèche, & que sa maîtresse ne le voulut point quitter quelque péril qu'il y eût ; il exhorta tous les Officiers à se bien défendre & servir le Roi : cette exhortation ne servit de guere, le lendemain ils se rendirent. Le Roi étoit allé, comme il faisoit tous les jours, voir le siege ; il voulut aller plus avant qu'il n'avoit accoutumé : il commanda à sa suite de demeurer, & s'avança lui troisième ; de sorte que ce fut à lui-même que l'on parla pour capituler. Il revint au galop le dire à M<sup>r</sup>. le Cardinal ; puis retourna recevoir les otages, & en donner, fit & signa la capitulation lui-même, & voulut voir sortir la



garnison, laquelle eut beaucoup de consolation dans le malheur & la nécessité où elle se trouva de se rendre, que ce fût entre les mains d'un si brave Roi & de si bonne mine. Le Roi loua cette garnison de sa bravoure & de sa généreuse résistance, elle s'étoit fort bien défendue.

Le Roi arriva le mardi à Sedan à deux heures après midi; la Reine l'attendoit à dîner; il vint au galop, & arriva si mouillé & si crotté, que la Reine qui le vit en cet état par une fenêtre, me dit: J'ai envie que vous ne le voyiez que lorsqu'il aura changé d'habit. Je lui répondis qu'il n'importoit pas pour moi. Il entra, & quelque négligé qu'il fût, je le trouvai de bonne mine. La Reine lui dit: Voici une Demoiselle que je vous présente, & qui est bien fâchée d'avoir été méchante, elle fera bien sage à l'avenir. Il se mit à rire, & ensuite elle lui demanda: Où est votre frere? Il répondit: Il vient dans mon carrosse, il n'a pas voulu venir à cheval, il ne veut pas se montrer négligé, il est ajusté au dernier point. En même-temps qu'il disoit cela, il rioit & regardoit la Reine, comme pour faire entendre que c'étoit pour moi. Le Roi se mit à conter ce qui s'étoit passé à Montmedy, & d'une occasion qu'il avoit trouvée à son retour, qu'en

un endroit dans le bois que l'on appelle le trou de souris, on avoit tiré sur le carrosse du passage où étoient Montaigu & Bartet; que l'on avoit percé le carrosse & blessé le cocher; qu'à l'instant Montaigu qui étoit malade étoit monté à cheval, & s'étoit mis à la tête des Chevaux-légers; qu'à ce bruit il étoit monté aussi à cheval, & étoit allé dans le bois où on avoit pris dix ou douze fusiliers; qu'il y en avoit eu un ou deux de tués, & que le reste étoit demeuré prisonnier; qu'ils avoient dit qu'ils étoient d'un petit château, dont j'ai oublié le nom, & qu'ils avoient un passeport pour aller en parti. La Reine dit: Je suis d'avis que vous les renvoyiez, puisque c'est vous qui les avez pris. Ensuite la Reine demanda: Pendant cette action, qu'est devenu votre frere? Le Roi dit: Il est demeuré en carrosse, parce qu'il n'étoit pas botté. Tout ce qu'il y avoit-là de gens dirent à la Reine que le Roi avoit percé le bois tout des premiers, & nous avons fait tout ce que nous avons pu pour l'en empêcher, il n'y a pas eu moyen.

Dans ce temps-là on entendit un carosse, le Roi dit: Voilà mon frere qui vient; il entra avec un habit gris tout uni, & une petite oye de couleur de feu, il étoit fort ajusté. Après avoir salué la Reine, il vint

à moi, me ferra dans la fenêtré, & m'embrassa; il me témoigna une grande joie de me voir, & me dit qu'il me trouvoit fort embellee. Je lui dis que je le trouvois crâ : nous nous louâmes fort. La Reine me dit : Allez-vous-en dîner, & ce soir il faut que vous soupiez en famille. Je fis une grande révérence, & m'en allai à mon logis, où je reçus beaucoup de visites. On me dit que M<sup>r</sup>. le Cardinal étoit venu, je m'en allai chez la Reine, il étoit à la fenêtré avec la Reine dans un cabinet qui est sur la place. Quand ils me virent venir, ils vinrent dans la grande chambre, la Reine me dit : M<sup>r</sup>. le Cardinal s'en alloit chez vous. Je le saluai; puis je dis à la Reine : Il me semble, Madame, qu'il seroit bien à propos que V. M. nous fit embrasser après tout ce qui s'est passé; pour moi ce sera de bon cœur. La Reine s'en alla à la fenêtré, & M<sup>r</sup>. le Cardinal s'en vint à moi, & m'embrassa les genoux; je le relevai & l'embrassai. Il me dit qu'il avoit la plus grande joie du monde de me voir, qu'il y avoit long-temps qu'il le souhaitoit, qu'il n'étoit pas le maître des obstacles qui s'y opposoient. Je me mis à railler avec lui de ce qu'on lui avoit dit du testament & des passe-ports, que je m'étois bien trouvée d'en avoir pris, & qu'on ne de-

voit pas me les reprocher, puisque j'avois même mis l'argent du Roi en sûreté. Il me répondit à cela le plus obligeamment du monde, puis se mit à me louer du bon état où il me trouvoit, ensuite nous retournâmes en conversation avec Leurs Majestés & Monsieur.

La Reine alla le soir au Salut pour remercier Dieu de la prise de Montmedy, Monsieur y vint, & me mena le plus civilement du monde. Je trouvai que la Reine étoit devenue joueuse, elle ne jouoit jamais quand je la quittrai. Je lui dis : Il n'y a pas un changement égal à celui de voir V. M. jouer tous les jours, & que mon pere ne joue plus. Elle me répondit que cela étoit vrai. Comme elle vouloit prier Dieu, elle dit au Roi & à Monsieur : Entretenez votre cousine; elle se tourna vers moi, & me dit : Je vous laisse bonne compagnie : le Roi causa assez, & ne me parut point embarrassé de moi. A souper M<sup>o</sup>. la Comtesse de Fleix me donna la serviette, que je donnai à la Reine, le Roi ne voulut jamais se laver. La Reine me dit : Il n'a garde de le faire : il me voulut faire laver avec lui, on croira aisément que je m'en défendis. La Reine lui dit : Vous avez beau faire, ma niece n'en fera rien; je fis même

beaucoup de façons pour Monsieur; à la fin la Reine me dit de n'en point faire. La Reine étoit à table au milieu, l'on mangeoit en particulier; c'est-à-dire, que les femmes de la Reine la servoient: il y avoit beaucoup de monde. Le Roi étoit au bout à la droite, Monsieur & moi à la gauche. La Reine dit à Monsieur, qu'il n'étoit guere civil de ne me pas faire mettre au-dessus de lui; il lui répondit qu'il ne falloit pas faire tant de façons entre proches, & que la vérité étoit qu'il ne s'en étoit pas avisé. M<sup>e</sup>. la Comtesse de Fleix me donna à boire comme à eux; on me fit tout l'honneur possible, les violons jouerent pendant le souper, & après nous dansâmes. La Reine ne cessa pas de me louer, & de me dire que je dansois bien, & que je sentoie bien ce que j'étois; qu'elle étoit bien-aise quand elle se retournoit de me voir après elle, & mille discours de cette nature. J'étois entre le Roi & Monsieur, le Roi causoit avec M<sup>lle</sup>. de Mancini, & quelquefois avec moi; je craignois de le questionner, & de lui-même il ne parloit pas beaucoup.

Le lendemain j'allai à la Messe de la Reine, où M<sup>l</sup>. le Cardinal vint. Il me dit: Je suis au désespoir de vous avoir

trouvée ici, je m'en allois chez vous. Après la Messe, il me dit qu'il y venoit. Je lui dis : Montez donc dans mon carrosse ; il se mit à la portiere auprès de moi, & me dit : Qui vous auroit dit en 1652 que le Mazarin auroit été en portiere auprès de vous en 1659, vous ne l'aurez pas cru ; & si le voilà lui-même, ce Mazarin qui faisoit tant de mal. Je me mis à rire, & lui dis : Pour moi je ne l'ai pas cru si inéchant ; j'ai toujours jugé que les affaires viendroient où elles sont. Vous l'avez dit même, me dit-il, & je fais que M<sup>r</sup>. le Prince & vous, vous avez souvent ri de tous les emportemens de S. A. R. contre moi, & que vous disiez : Il reviendra, il est bon-homme, pour moi j'en serai bien-aïse, il nous traitera fort bien, & nous y trouverons notre compte. N'est-il pas vrai que vous avez dit cela ? Je le lui avouai, & lui dis que j'étois bien-aïse qu'il connût par-là que je n'avois pas eu d'aversion pour lui. Lorsqu'il entra dans mon logis, il vit le Comte d'Escars, il me dit : Il me fait ressouvenir du Comte de Holac & des mauvais traitemens que M<sup>r</sup>. le Prince lui a faits ; il est cruel qu'il ait si peu de considération pour une personne que vous lui avez dévouée, de la qualité & du mérite dont

il est. Je me mis à rire, & lui dis : Vous ne me ferez pas donner dans le panneau, vous seriez bien-aïse que je me plainnissè de M<sup>r</sup>. le Prince, afin d'avoir sujet de dire : dès qu'elle a été à la Cour, elle a renié ses amis disgraciés. M<sup>r</sup>. le Prince n'a pas tout-à-fait raison en ce qui me paroît de l'affaire du Comte de Holac ; je n'en ai point su le détail, je ne lui ai osé écrire. Je suspendrai mon jugement jusqu'à ce que je le voye ; & quand il auroit tort, & que j'en serois persuadée, je ne m'en plaindrois pas, tant qu'il seroit en l'état où il est ; quand il sera à la Cour, je le gronderai bien. Il me dit : Vous vous êtes dû acquérir assez d'autorité sur lui par les obligations qu'il vous a, pour le gronder tant qu'il vous plaira. Il vous a des obligations infinies, vous lui avez sauvé la vie, vous l'auriez épousé si sa femme fût morte ; pendant ce temps-là il étoit amoureux de M<sup>l</sup>e. de Châtillon ; elle dit qu'elle l'eût épousé ; & pour que je n'en doutassè point, l'Abbé Fouquet m'a apporté de vos lettres qu'il lui a envoyées. Je lui dis : Voici encore un autre panneau dans lequel je ne donnerai non plus que dans l'autre. Madame la Princesse n'a point en été état de mourir, & on n'a jamais parlé de me marier avec

M<sup>r</sup>. le Prince. Je ne dis pas que, si sa femme fût morte, cela n'auroit pu arriver, & je ne crois pas même que M<sup>e</sup>. de Châtillon eût pu y être un obstacle; Dieu m'a voulu laisser en état de n'avoir d'établissement que par vous, & vous en laisser la gloire; pour moi je suis persuadée qu'il me fera fort avantageux, & qu'avec l'affection que vous me témoignez, vous me mettrez fort bien. Sur cela il me dit tout ce qu'il y avoit de plus beau au monde pour moi, & pour me témoigner son zèle pour mon service; que si mon père avoit voulu, je serois Reine de France; que sa mauvaise conduite avoit rendu inutile le zèle qu'il avoit de me servir; qu'il ne falloit plus parler du passé, & qu'il en gardoit tous les déplaisirs possibles en son cœur. Puis il me parla de la maniere dont mon père m'avoit traitée, le blâma fort, & loua ma conduite. Je voulus l'aller reconduire, il me dit: Il ne faut pas en user avec cérémonie avec moi qui suis votre serviteur, & à qui vous avez promis amitié; si vous en faites, je croirai que vous me traiterez en Mazarin. Je me mis à rire, & lui aussi, & je rentrai dans ma chambre. L'après-dîner le Roi me vint voir, il m'entretint le plus civilement du monde, je le voulus



aller reconduire , il ne voulut pas , & il fit des compliments comme auroit fait un autre ; je ne laissai cependant pas d'aller jusqu'à son carrosse. Je lui disois , si V. M. ne me veut pas laisser aller pour elle , qu'elle me laisse aller pour le monde , qui croiroit que je ne saurois pas faire mon devoir. Et moi , dit-il , pour le mien , je ne dois pas vous laisser venir. Quand il fut à son carrosse , il me dit : Vous m'ordonnez donc de monter , & sans cela je n'oserois le faire devant vous. Rien ne me parut plus civil , il me parla de l'affaire de Champigny que j'avois gagnée , & me dit qu'il en avoit été bien-aise , parce que dès-lors il avoit cru que mon pere n'apporteroit plus d'obstacle à mon retour. Il me demanda combien j'avois d'argent de cette affaire : je lui fis signe de n'en pas parler davantage , parce que le Marquis de Richelieu étoit présent.

Monsieur vint dès que le Roi fut sorti. Après avoir été quelque temps chez moi , il me dit : Vous voulez aller chez la Reine , allons-y ensemble. Je lui demandai , n'appellez-vous pas le Maréchal du Pleffis ? parce que lorsque je quittai la Cour il alloit toujours avec lui. Il me dit : Non , je n'ai plus de Gouverneur , je vais tout seul.

il avoit un habit neuf, & en changeoit tous les jours. Tant que je fus à Sedan, je jouai à la bête avec la Reine ; nous étions de moitié Monsieur & moi, elle trouva que j'avois si peu d'application au jeu, qu'elle me le fit quitter. Monsieur le voulut prendre, & il ne le garda pas long-temps, & le donna à Madame de Fienne. Nous allâmes causer ensemble, il me demanda combien je ferois encore à la Cour : je lui dis que je ne savois pas le jour, que ce seroit bientôt, parce que je voulois aller à Forges. Il me dit que je me moquois, que cela étoit bon quand je n'avois rien à faire, que je ne devois plus quitter la Cour. Je lui dis : Pour cette année j'irai à Forges, & les autres je suivrai la Cour, ce seroit trop pour la première fois. A mon arrivée à Sedan, j'avois annoncé ce voyage à tout le monde, afin qu'on ne crût pas que j'eusse dessein de demeurer à la Cour.

Monsieur me mena dans sa chambre voir ses pierreries. Le Comte de Béthune trouva mauvais de ce que je n'avois pas appelé sa femme pour y venir ; elle voyoit jouer la Reine : je ne crus pas cela nécessaire, parce que j'avois deux ou trois filles de la Reine avec moi, & la chambre de Monsieur étoit tout proche

de celle de la Reine. La Comtesse de Béthune étoit fort aise d'être à la Cour; elle disoit à tout le monde : Peut-on s'ennuyer quand on voit le Roi & la Reine tous les jours? J'aime la Cour, je voudrois bien n'en sortir jamais, j'aurois contentement; je crois que M<sup>r</sup>. de Béthune & moi ne quitterons point Mademoiselle qu'elle ne soit mariée. Quand j'appris cela j'en fus surprise, je ne faisois pas mon compte de les avoir plus long-temps que le voyage; on aime bien les gens sans que l'on aime à demeurer éternellement avec eux. Mademoiselle de Vandy alla faire sa cour à la Reine, qui lui parla des Comtesses de Fiesque & de Frontenac : Vandy lui conta la maniere dont elles en avoient usé avec moi; la Reine les blâma fort, elle m'en parla aussi peu obligamment pour elles. Elle me dit : La Comtesse de Fiesque a toujours été une folle & une évaporée; je m'étonne que vous l'ayiez prise auprès de vous. Je lui dis que j'avois fait tout ce que j'avois pu pour l'éviter; que sa belle-mere avoit été ma Gouvernante; que je ne pouvois pas lui fermer ma porte lorsqu'elle étoit venue à Saint-Fargeau, & que je me pouvois vanter de n'avoir jamais eu de confiance en elle. Et pour Madame de Frontenac, si on osoit, dit la

Reine, on feroit bien-aife de tout ce qu'elle vous a fait. Qui a jamais entendu parler de prendre une telle créature qu'elle pour votre Dame-d'Honneur, qui n'avoit ni naiffance ni mérite? Je n'étois pas affez bien avec vous dans ce temps-là pour vous donner mon avis là-deffus, en un autre temps je ne l'aurois pas souffert. Hélas, Madame, dis-je, je porte bien la peine de ma faute, ne m'en dites pas davantage. Elle me demanda fi je prendrois bientôt une Dame-d'Honneur: Je lui dis que non, que j'avois fi mal choifi pour m'être trop hâtée, que je voulois être long-temps fans en prendre. Pendant que j'étois à St. Cloud, on me parla de Madame de St. Chaumont, fœur de Madame la Maréchale de Grammont: c'est une fort honnête personne: je la connoiffois fi peu que je ne jugeai pas à propos de la prendre; M<sup>e</sup>. de Longueville ne m'en écrivit pas ouvertement, elle me témoignoit par fes lettres qu'elle en feroit bien-aife. On me parla auffi de Madame de Rhodes. Pour elle je la connoiffois fort, & je l'estimois beaucoup, je ne me voulois pas hafarder. On me propofa la Marquife d'Antin, Madame de Monimy, & Madame la Comteffe Des Marais. Monsieur me demanda auffi quand je pren-

drois une Dame-d'Honneur ; je lui dis qu'apparemment je changerois un jour de condition, qu'en ce temps-là on feroit bien-aïse de m'en donner, & qu'en ce cas je serois fâchée d'en avoir pris une. Il me dit : Vous avez raison, ne vous pressez point. C'étoit-là ma véritable intention, je ne le disois à personne, parce que l'on peut changer.

Je dis au Comte de Béthune de demander à M<sup>r</sup>. le Cardinal quand il trouveroit bon que je m'en allasse. M<sup>r</sup>. le Cardinal dit que j'étois la maîtresse, que je pouvois demeurer tant que je voudrois. Je l'allai voir dans le château où il demouroit, il ne voulut pas que j'y allasse ; lorsque je lui envoyai demander audience, il me manda que si j'avois quelque ordre à lui donner, il me viendroit trouver : je le pressai tant, qu'il dit que puisque je le lui commandois, il m'attendroit. On m'envoya la chaise de la Reine, parce que les carrosses vont à peine dans le château. Il vint au-devant de moi, puis nous nous mîmes à la ruelle de son lit. Je lui dis que je venois recevoir ses commandements, & savoir s'il ne trouvoit pas bon que je partisse le lendemain : il me dit que j'étois la maîtresse, que si je voulois suivre la Cour le reste du voyage, je le pouvois ; que le Roi & la Reine le trouveroient bon. Je

lui répondis que c'étoit trop pour la première fois, & que S. A. R. qui n'y avoit demeuré que trois jours, ne trouveroit peut-être pas bon que j'y fîsse un si long séjour, & qu'il falloit aussi que j'allasse aux eaux. Sur quoi il s'écria que j'avois une santé à m'en pouvoir dispenser, & que l'air de la Cour me feroit plus de bien. Je lui dis que j'avois résolu d'en prendre cette année; que j'en avois pris la précédente; que cela ne faisoit rien si on n'en prenoit une seconde fois; que j'avois un voyage à faire à Champygnny. Il me questionna sur cette affaire d'une manière à me confirmer dans la pensée que j'avois eue, qu'il n'y prenoit pas l'intérêt que M<sup>e</sup>. d'Aiguillon avoit voulu faire croire par la lettre qu'elle avoit voulu faire courir dans le monde. Il s'informa de l'état de mes affaires, de ma dépense & de mon revenu, dont je lui rendis fort bon compte: je lui fis connoître le préjudice que mes affaires avoient reçu de l'éloignement de Présontaine; il ne connoissoit pas Nau. Nous parlâmes de M<sup>r</sup>. le Prince, des fautes que l'on avoit faites pendant la guerre de part & d'autre, & du Cardinal de Retz: il me conta qu'il n'avoit été fait Cardinal que par la Reine; qu'il lui écrivoit toujours de n'y point

consentir ; que c'étoit un homme en qui on ne pouvoit avoir nulle confiance ; que la Reine ne le crut pas , & qu'elle a vu depuis ce qu'il a fait ; qu'il a l'ame noire ; que M<sup>r</sup>. le Prince au contraire l'avoit bonne , & qu'avec lui on se reconcilieroit aisément. Il me parla de la Comtesse de Fiesque avec le même mépris qu'avoit fait la Reine , & me dit qu'il ne connoissoit point Madame de Frontenac. Je lui dis : Ces chapitres tiennent beaucoup de temps , le vôtre est précieux , il ne faut pas en abuser. Je m'en allai , il voulut descendre à pied auprès de ma chaise jusques chez la Reine ; j'en descendis , & voulus aller à pied avec lui : nous convînmes qu'il demeureroit , & que j'irois en chaise.

Je dis à la Reine que je m'en irois en chaise le lendemain. Le Roi me demanda à quelle heure , afin de commander mon escorte : Je lui dis que ce seroit à l'heure qu'il lui plairoit. On dit que j'irois coucher à Charleville , au Gouvernement de M<sup>r</sup>. le Duc de Noirmoutier , qui en fut fort aise & moi aussi , parce que c'étoit une belle place. Depuis le retour du Roi à Sedan , on avoit dansé tous les jours ; & quoique Monsieur m'eût dit d'y venir , je n'y allai point que le Roi ne me l'eût envoyé dire. Il me dit lui-même : Je vous

prie de venir tous les jours danser tant que vous serez ici. Il s'accoutuma à moi, il me parla de ses Mousquetaires, me fit des excuses de n'en avoir point envoyé au-devant de moi; il me dit qu'il ne l'avoit point fait, parce qu'il y en avoit une partie au siege de Montmedy, & que l'autre faisoit garde auprès de sa personne. Je le questionnai fort sur cette Compagnie; il me dit qu'il avoit été bien fâché que mon pere ne voulût pas que le Chevalier de Charni y fût. Je lui dis qu'il étoit dans ses Gardes; il me demanda dans quelle Compagnie; je lui dis que c'étoit dans celle de Pradelle. Il me parla de la force du Régiment des Gardes; je lui demandai combien il le faisoit de Bataillons: il me conta aussi que ses Gardes-du-Corps alloient à l'armée, & en quel nombre; il me demanda si je trouvois leurs casques belles: je lui dis qu'oui. Il me dit: Rien n'est plus beau que deux escadrons bleus; vous les verrez; ils vous escorteront: je suis fâché de ne pouvoir vous donner des Mousquetaires, ils font garde ici, parce que le Régiment des Gardes est à l'armée. Il me parla de ses Compagnies de Gendarmes & de Chevaux-Légers, qui étoient de 200 Maîtres; de son régiment de Cavalerie, dont il prenoit soin, & qu'il y



avoit à toutes ces troupes-là quantité de trompettes les meilleurs du monde, que j'en avois pu voir, qu'ils étoient bien vêtus. Il me demanda si je n'avois jamais entendu des timbales; (on m'avoit dit que lorsque je lui parierois, je lui fisse compliment sur ce qui s'étoit passé pendant la guerre, l'occasion des timbales me parut fort favorable pour cela) je lui répondis: Oui, Sire, j'en ai entendu. Il me demanda, & où? Je me mis à sourire, & lui dis avec une mine respectueuse: Dans les troupes étrangères qui étoient avec nous pendant la guerre. J'ajoutai: Le souvenir ne m'en doit pas être agréable; c'a été dans le tems où j'ai déplu à V. M. Je lui en demande pardon; je le devois faire à genoux. Il me répondit: Je m'y devois mettre moi-même de vous entendre parler ainsi. Je continuai, & lui dis: C'est un effet de mon malheur que mon devoir m'ait obligée à agir d'une manière qui a déplu à V. M.; je la supplie de l'oublier, & de croire que je ne souhaite rien avec tant de passion que de trouver les occasions de faire autant pour son service que j'ai fait contre. Il me répondit fort obligeamment: Je suis persuadé de ce que vous me dites, il ne faut plus parler du passé. Nous nous remîmes à parler de

la guerre : il me conta toutes ses campagnes & tout ce qu'il avoit fait. Je lui dis : Le Roi votre grand-pere n'y a pas été si jeune. Il me répondit : Il en a néanmoins plus fait que moi ; jusqu'ici on ne m'a pas laissé aller si avant que je l'aurois voulu ; à l'avenir j'espère que je serai parler de moi. Je lui dis qu'il seroit bien, que les Rois devoient souhaiter d'avoir autant d'acquis que les autres : il me parut avoir les meilleurs sentimens du monde, & j'en fus tout-à-fait satisfaite.

Le vendredi au soir que je m'en allai chez la Reine, Monsieur vint à la course au-devant de moi, & me dit : Vous ne vous en allez point demain, ce ne sera que Dimanche. J'entrai dans le cabinet où étoient la Reine, le Roi, & Montaigu, Cornette des Chevaux-Légers du Roi, qui devoit m'escorter à mon retour. La Reine me dit : Nous avons résolu que vous ne partirez point demain pour aller à Charleville ; la journée est longue, il faudroit partir matin, vos chariots sont hors la Ville, ils ne sauroient entrer que quand la porte s'ouvre ; le chemin n'est pas trop aisé, à ce que dit Montaigu ; il vaut mieux que vous ne partiez que Dimanche après le dîner ; vous irez coucher à la Cassine, qui est une fort belle maison qui

appartient au Duc de Mantoue ; elle n'est qu'à quatre lieues d'ici ; je pense que vous ne sèrez pas fâchée d'être encore un jour avec nous. On peut juger ce que je répondis : toute la Cour me témoigna beaucoup de joie de ce retardement : je le mandai au logis, & au Comte de Béthune, lequel me dit que ce changement venoit de ce que Montaignu n'étoit pas trop bien avec Noirmoutier, & que par cette raison il n'étoit pas bien-aîsé d'aller à Charleville, & que Noirmoutier étoit au désespoir de ce changement.

Le Samedi après dîner, on dit que les ennemis avoient envoyé un grand parti de Rocroy en campagne, & qu'ainsi il n'étoit pas à propos que j'allasse coucher à la Cassine ; que c'étoit une maison au milieu des bois, où on me pourroit enlever, & toute mon escorte, fort aisément : on jugea qu'il étoit plus sûr de retourner par le chemin par lequel j'étois venue ; & même le soir que l'on se promenoit dans la prairie, il vint des Gens des quartiers des Gendarmes & Chevaux-Légers, qui dirent qu'on leur avoit donné avis qu'on les vouloit enlever dans leurs quartiers. On leur manda de venir coucher dans la prairie qui est sous la coulevrine de Sedan. Ce soir-là le Roi monta à cheval ; ce qu'il

faisoit tous les soirs ; il n'y fit monter, & les filles de la Reine avec moi : il me montra ses chevaux les uns après les autres, que je trouvai fort beaux. On dansa le soir comme à l'ordinaire, & après je pris congé de la Reine qui me traita comme elle avoit fait à mon arrivée, c'est-à-dire, le mieux du monde. Je voulus aller à la chambre du Roi, il me dit adieu chez la Reine, & ensuite Monsieur en fit autant : j'allai cependant attendre le Roi dans sa chambre par l'avis de M<sup>r</sup>. de Béthune, quoique le Roi me l'eût défendu ; aussi n'y vint-il pas.

Le lendemain Monsieur vint entre sept ou huit me dire adieu ; c'est un grand excès pour lui, il ne se leve qu'à onze heures tous les jours. Il fut toujours avec moi, & il ne me quitta que lorsque M<sup>r</sup>. le Cardinal arriva, auquel je dis que je ne passerois peut-être point à Paris, si je n'avois besoin de me baigner. Il me pria d'y passer afin que tout le monde connût que je pourrois faire ce qu'il me plairoit ; il me fit mille protestations d'amitié & de service. Je partis de Sedan fort contente ; beaucoup de gens s'en revinrent avec moi, & entr'autres le Grand-Maitre, le Grand-Prévôt, Froulay, la Salle, Colbert, l'Abbé de Bonzy, Matha, & quantité d'autres.

Le

Le Duc de Navailles, qui commande les Chevaux-légers, se mit à leur tête lorsque je sortis de la Ville, & au moment que j'y passai, puis il remonta à cheval. Le Comte & la Comtesse de St. Aignan avec leurs enfants s'en revinrent avec moi; la Comtesse de St. Aignan ne voulut pas venir dans mon carrosse, elle étoit bien-aisée de ne pas quitter son mari. Pendant que cette escorte fut avec moi, les Gardes du Roi couchèrent dans la salle à la porte de ma chambre, me suivirent partout, & allèrent à mon couvert, marchèrent devant ma viande, ils firent tout comme au Roi; & la Lande, Enseigne, qui les conduisoit, me dit qu'il avoit ordre d'en user ainsi. A Pontverger je ne pus dîner dans le pré, parce qu'il pleuvoit; je trouvai la maison des Gendarmes du Roi, qui étoit moins ruinée que les autres.

J'arrivai à Reims en plus bel équipage que je n'en étois partie. Les Chevaux-légers marchèrent devant mon carrosse jusqu'à mon logis, & les Gardes du Corps du Roi, & les Gendarmes le suivirent. Madame la Princesse de Conti y étoit arrivée; il y avoit un jour qu'elle m'y attendoit pour se servir de mon escorte; elle me vint voir dès que je fus arrivée. Je ne l'a-

vois point vue depuis qu'elle étoit mariée, parce que les deux fois que j'approchai de Paris elle étoit grosse une fois, & l'autre elle étoit à Forges. Je la trouvai belle & bien faite, elle étoit fort crue depuis que je ne l'avois vue. Elle me parla de Forges, & de l'avantage qu'elle avoit reçu des eaux, & de l'espérance qu'elle avoit de se porter mieux à l'avenir. Depuis qu'elle étoit mariée, elle avoit été grosse deux fois, & avoit accouché toutes les deux fois avant terme, les deux fois d'enfants morts. Je lui demandai des nouvelles de Monsieur son mari, qui étoit en Catalogne. J'avois oublié de dire qu'après son mariage on lui avoit donné le Gouvernement de Guyenne, & la Charge de Grand-Maître de la Maison du Roi à la mort de Monsieur le Prince Thomas : ces deux Charges appartenoient à Monsieur le Prince. Elle me parla de ce qui étoit à Forges, dont je m'informai fort soigneusement pour savoir qui s'y trouveroit. Je lui fis la guerre de ce que l'on disoit qu'elle n'alloit point à la Comédie, tant elle étoit dévote; à quoi elle me répondit qu'elle iroit quand je voudrois avec moi. Monsieur son mari s'étoit jetté tout d'un coup dans une extrême dévotion; il en avoit quelque besoin, avant cela il ne croyoit

pas trop en Dieu, à ce que l'on disoit, il étoit extrêmement débauché, & ç'avoit été par-là qu'on l'avoit détaché des intérêts de Monsieur le Prince son frere.

Il étoit devenu amoureux à Bordeaux d'une M<sup>e</sup>. de Calvimont, & cette Dame fut gagnée par la cabale opposée à M<sup>r</sup>. le Prince, & elle le porta à faire tout ce qu'il a fait. Cette cabale étoit composée de gens de toutes sortes de professions. Comme M<sup>r</sup>. le Prince de Conti partit de Bordeaux, cette femme quitta son mari, & le suivit; ce fut un scandale public qui dura jusqu'à ce qu'il vint à se marier; son mariage avoit été résolu avant son retour. La dévotion lui prit peu de jours après qu'il fut marié; ce fut un Abbé de Toulouse qui lui donna une grande horreur de la vie qu'il menoit, & lui en fit prendre une meilleure. Il avoit conservé une pension assez considérable sur ses bénéfices lorsqu'il se maria; il lui en prit un scrupule avec assez de raison, le bien de l'Eglise n'est point fait pour des gens mariés. Il envoya dire un matin à M<sup>r</sup>. le Cardinal qu'il lui remettoit toutes ses pensions, de quoi il fut bien-aîsé; il avoit le revenu entier par le moyen des bénéfices qu'avoit possédés Mr. le Prince de Conti; & pour le récompenser, M<sup>r</sup>. le Cardinal lui don-

na à jouir du bien de M<sup>r</sup>. son frere, qui auparavant étoit employé à payer ses créanciers. D'abord Madame la Princesse de Conti n'étoit pas dévote, & ne songeoit point à la retraite qu'elle a faite depuis; elle craignoit que de ne pas vivre comme son mari, elle en eût moins de considération. On disoit aussi qu'il avoit beaucoup de penchant à être jaloux: les dévots se rendent fort maîtres des domestiques quand ils sont introduits dans une maison, cela ne plaît pas à une femme. Toutes ces considérations firent sur son esprit ce que n'auroient pas fait les années; elle mene une vie à 26 ans d'une femme de cinquante. Je la trouvai fort raisonnable, & elle me plut extrêmement; j'allai lui dire adieu le soir, & le lendemain elle s'en alla à Sedan, & moi à Soissons.

Lorsque j'arrivai à Fîmes, tout ce qui étoit avec moi me quitta pour prendre la route de Paris; il n'y eut que M<sup>r</sup>. le Comte de Béthune & sa femme qui vinrent aux eaux avec moi, qui me suivirent, & Colbert qui s'en alloit à la Fere. M<sup>r</sup>. le Maréchal d'Etrées, qui est Gouverneur de Soissons, vint à la porte me recevoir, avec le Maire & les Echevins, & m'apporta les clefs. J'y séjournai le lendemain, qui étoit le jour de la Notre-Dame de la



mi-Août. J'allai faire mes dévotions à l'Abbaye Notre-Dame, dont M<sup>e</sup>. d'Elbeuf est Abbessé; elle m'y donna à diner, & j'y entendis tout le Service. Le soir le Maréchal d'Etrées, & son fils le Marquis de Cœuvres, me firent leur cour, & tout ce qu'il y a de Gentilshommes aux environs, avec les Dames de la Ville & du voisinage. Le lendemain le Maréchal me donna à diner. M<sup>r</sup>. de Laon son fils vint me voir, & lui & l'Evêque de Soissons étoient auprès de moi à la Messe, comme ils sont auprès de la Reine. J'eus le plus beau temps du monde à passer la forêt de Compiègne; le Lieutenant des chasses avec ses Gardes vint au-devant de moi. Madame la Marquise d'Humieres y vint aussi, tout le Bourgeois fortit en armes; je ne voulus pas loger au château, je fus au logis de Madame d'Humieres. La journée de-là à Beauvais étoit fort longue, aussi je partis matin; Madame d'Humieres avoit cru que j'irois coucher à Mouchi, je me serois trop détournée, je la priai de m'en excuser; elle est de la Maison de Châtre & ma parente, c'est une fort belle femme. Comme je dînois à Clermont, M<sup>r</sup>. l'Evêque de Beauvais envoya un Gentilhomme au Comte de Béthune, auquel il écrivit pour le prier de m'offrir sa maison, & qu'il

croyoit que je ne lui refuserois pas d'y loger, & qu'il me donneroit à souper. Je reçus sa civilité avec joie, & le Comte de Béthune lui marqua que j'irois. Je trouvai à une demi-lieue de Beauvais M<sup>e</sup>. la Comtesse des Marais, à qui j'avois donné rendez-vous pour venir à Forges avec moi, parce que Beauvais est le Gouvernement de son mari. Le Bourgeois me reçut en armes, & j'eus quantité de harangues.

J'allai descendre chez M<sup>e</sup>. l'Evêque; sa maison est fort bien & fort propre, & bien meublée, & tel qu'il convient à un Prélat qui employe mieux son revenu qu'à la magnificence. Sa maison n'est ni peinte ni dorée, il y a une couche de couleur de bois ou de grisailles, sur les portes & les cheminées. Il y a des tableaux, parce que cela est nécessaire, ils sont tous tirés de l'Ecriture-Sainte. Il me donna à souper fort magnifiquement: le matin avant que de partir, je voulus aller voir la Bibliothèque, ce qui fut cause que pour aller à l'Eglise, je passai par un dortoir où logeoient les Prêtres de son Séminaire qui sont en grand nombre. C'est un digne Prélat, il fait de son devoir son plaisir, il n'en a pas un plus grand que de résider, & ses divertissemens sont de faire ses visites dont

il s'aquitte fort bien ; il a autant de capacité qu'il se peut ; il s'appelle Buzanval : il a été Conseiller au Parlement de Paris, puis Maître des Requêtes , & quitta cela pour être Coadjuteur de son oncle , qui se nommoit Potier. Je m'en allai de-là à Forges : je trouvai ce lieu-là fort désert, il n'y avoit plus que Madame la Duchesse de Noirmoutier, un Président de Rouen, & peu d'hommes dont Brays étoit du nombre ; j'eus une très-grande joie de l'y trouver. Madame de Noirmoutier n'y fit pas long séjour, parce que son fils tomba malade à Paris de la petite-vérole, ce qui l'obligea de partir en diligence, parce qu'elle l'aime extrêmement. La saison étoit bien avancée, il ne venoit personne ; je jouois tous les soirs à la bête, je me promenois, quoiqu'il plût souvent, & qu'il fût presque toujours crotté.

On m'écrivit de Paris qu'il étoit nécessaire que j'écrivisse à M<sup>r</sup>. le Cardinal pour une affaire que j'avois au Conseil ; je lui écrivis, & me remettois à Colbert, à qui je mandois le détail. Je le dis au Comte de Béthune. Il me dit : Vous n'aviez que faire d'écrire au Cardinal, une de mes lettres en auroit fait autant. A présent, lui dis-je, que je suis en commerce avec lui, je pense que je dois lui écrire

moi-même. Je m'avifai qu'il étoit bon de favoir de S. A. R. si elle auroit intention que je logeasse toujours au Luxembourg, parce que selon cela je prendrois des mesures pour louer un logis pour mon train si j'y demeurois; & si je n'y demeurois pas, j'en choisirois un moi-même dans le temps que je serois à Paris, afin d'ordonner de tous mes besoins pour les trouver prêts à mon arrivée à Paris au retour de Champigny. Je le dis au Comte de Béthune, il ne trouva pas cela à propos; il me dit que c'étoit mettre le marché à la main à mon pere, & qu'il ajusteroit cela lorsqu'il passeroit à Blois. Je lui dis: En l'état où je suis avec mon pere, il ne faut plus se faire des affaires de rien, il faut lui parler librement de tout. Il me soutint que j'avois tort; & que si je le croyois, je n'écrirois point: je voulus écrire, & j'envoyai ma lettre par un valet de pied. Beloy, à qui j'avois écrit, me manda que S. A. R. vouloit que je logeasse toujours au Luxembourg, & qu'il lui avoit commandé de me faire savoir que c'étoit son intention. Le Comte de Béthune fut assez surpris de cette réponse, & ne me parut pas fort aisé que cela se fût fait sans lui. Je lui demandai comment il trouvoit Brays, s'il n'étoit pas à sa fan-

taisie : il me dit que non , & qu'il lui trouvoit peu d'esprit. Je l'entretenois souvent , & le Comte me disoit : Que pouvez-vous tant dire à cet homme-là ? Je lui disois : Je le connois dès l'année passée , je le questionne des gens qui sont venus ici : le Comte devint fort chagrin à Forges.

On manda à Brays que sa femme étoit fort malade , ce qui l'obligea de s'en aller plutôt qu'il n'auroit fait. Lorsqu'il partit , il me dit , qu'il ne savoit comment reconnoître les bontés que je lui avois témoignées , si ce n'est qu'il se donnoit à moi , qu'il me supplioit de l'avoir agréable , & d'être persuadée de la passion qu'il avoit pour mon service , & qu'il auroit l'honneur de me voir avant mon départ. Je lui dis que j'en serois bien-aïse , & que nous parlerions sur ce qu'il venoit de me dire ; il s'en alla. Le jour même qu'il partit , le Comte de Béthune me dit sur mon domestique , dont il me disoit toujours qu'il ne se vouloit point mêler , que la Tour se vouloit défaire de sa Charge ; que St. Aurin la vouloit acheter ; qu'il l'avoit prié dès St. Cloud de m'en parler. Je lui dis que je m'étonnois que St. Aurin ne m'en eût point parlé. Le Comte me répondit : Il a cru qu'il suffisoit de m'en avoir parlé. Je lui dis que je verrois tous ceux

qui se présenteroient pour cette Charge , & que je choisirois celui qui me feroit le plus agréable.

Il est bon avant que de passer outre, de dire ce qui s'étoit passé entre la Tour & moi, depuis l'impertinence que j'ai dit qu'il avoit faite, & qui l'obligea d'être quelque temps sans me voir. Je crois avoir dit qu'il étoit ami particulier de Goulas, & qu'il ne perdoit aucune occasion de le voir : il m'avoit fait une demande dans le commencement que je fus à St. Fargeau, sur la nature des profits des fiefs. Préfontaine m'en parla en sa présence, je le lui donnai, & dans le moment il me dit : Voilà le papier, Votre A. R. n'a qu'à signer. Préfontaine fut aussi mal-habile que moi, il ne me dit rien, je le signai, & Préfontaine le contresigna. A 4 ou 5 mois de-là, Nau alla en Normandie, il trouva que ce que j'avois donné à la Tour étoit une rente démembrée de la ferme du Vicomté d'Auge, & que l'on avoit très-mal fait de me conseiller de donner cela. La Tour revint, Préfontaine lui dit cela en ami : Il dit qu'il étoit tout prêt à me rendre le don que je lui avoit fait. Préfontaine, qui est l'homme du monde le plus porté à bien faire, me dit qu'il n'étoit pas juste de me le rendre sans lui

donner mieux : on lui donna 200 écus argent comptant, & 200 écus de pension. Cela étoit assez honnête ; ensuite la Tour dit que son brevet étoit en Normandie, & qu'il l'envoyeroit. Dans ce temps-là Préfontaine s'en alla d'auprès de moi, & la Tour s'en alla en Normandie, & depuis je n'entendis point parler de lui. Je lui écrivis 4 ou 5 mois après, pour qu'il m'envoyât son brevet, comme il me l'avoit promis ; il me manda que dès que je serois à la Cour, & raccommodée avec S. A. R., il me quitteroit, & qu'il me demandoit son congé par avance. Je lui répondis que je lui donnois, & que s'il le vouloit prendre dès à présent, il me feroit plaisir, & que lorsque je serois de retour à la Cour, je l'en serois souvenir, s'il l'oublioit.

Je le vis à Forges dans le premier voyage que j'y fis, il ne me parla de rien, ni moi à lui. Quand je fus à St. Cloud, il ne me dit mot ; je le vis encore à Forges, où il en usa de même. Peu avant que je partisse de St. Fargeau, dans le compte que j'arrêtois avec mon Trésorier, je lui avois dit : Ne payez pas la Tour de ses 200 écus qu'il ne m'ait donné le brevet, comme il me l'a promis, ce qui l'avoit obligé à le rendre. Il faisoit à Forges comme

fi de rien n'étoit. Dès que le Comte de Béthune m'eut dit le dessein que la Tour avoit de se défaire de sa Charge, je jettai les yeux sur Brays, & je chargeai Madame la Comtesse des Marais de lui dire d'elle-même, qu'elle avoit appris qu'il étoit dans cette résolution, de lui conseiller de l'exécuter, & de lui dire : C'est un argent que vous mettez à couvert, votre fils est jeune, il faut qu'il aille à l'armée, vous êtes vieux, Mademoiselle fera force voyages à présent qu'elle est raccommodée à la Cour; & de plus, il me semble qu'il s'est passé certaines affaires à votre égard, qui ne vous ont pas rendu de bons offices auprès d'elle. Il lui dit qu'il avoit ce dessein, & qu'il en remettroit l'exécution à l'hyver.

Brays fut 10 ou 12 jours à revenir d'auprès de sa femme : à son retour je lui dis : Je vous apprendrai une nouvelle qui vous surprendra, & qui me réjouit fort. Je lui contai ce que le Comte de Béthune m'avoit dit; ensuite nous parlâmes du service de Hollande. Il me dit qu'il n'étoit plus bon au service, & que les personnes qui avoient servi sous les deux derniers Princes d'Orange, & qui en avoient été bien traitées comme lui, ne pouvoient se résoudre d'y retourner.



Je lui dis : Puisque vous n'avez pas dessein de retourner en Hollande, vous n'êtes pas un homme propre à demeurer en Province, & l'attachement que vous m'avez témoigné avoir dessein de prendre auprès de moi, tout cela me fait juger que vous êtes propre à entrer en la place de la Tour, & sûrement c'est votre fait & le mien. Il me dit que je pouvois absolument disposer de lui, qu'il seroit bien-aïse de ne point entrer en cette place malgré la Tour, & que de débusquer un ancien Officier, ce n'étoit point entrer de bonne grace dans une maison; qu'il me prioit de n'en point parler qu'il n'eût eu l'honneur de m'en entretenir encore une fois.

Ce jour-là M<sup>e</sup>. de Longueville me vint voir de Trye; j'allai au-devant d'elle, c'étoit un mercredi. Le soir, après qu'elle fut sortie de chez moi, je parlai à Brays; je lui dis que j'étois résolue que la Tour s'en iroit, quand même il n'accepteroit pas l'offre que je lui faisois. Il me répondit à cela avec beaucoup de respect, il me supplia que la Tour sortît content, qu'autrement il ne pouvoit pas prendre sa place avec honneur. Je chargeai Segrais de parler à la Tour de la part de Brays, & de lui dire, que sur ce qu'il avoit appris qu'il vouloit vendre sa Charge, il seroit

aîsè d'en traiter avec lui, & que si la Tour en faisoit difficulté, il lui diroit : Après tout ce qui s'est passé entre Mademoiselle & vous, je pense que vous ne devez pas prendre un autre parti : il y a apparence que Mademoiselle fait que ce Gentilhomme vous fait parler; ainsi je vous conseille de prendre vos mesures là-dessus. La Tour lui dit qu'il avoit eu la pensée de vendre sa Charge; qu'il n'étoit pas pressé de le faire; qu'il trouveroit plusieurs marchands, & qu'il verroit qui lui en donneroit le plus. Je contai tous ces embarras domestiques à Madame de Longueville, qui comprit mieux que personne du monde ce que c'est de se défaire de gens mal agréables, par les tours que lui ont faits ses domestiques. C'étoit le lundi matin que Segrais parla à la Tour, & ç'avoit été dans le jardin des Capucins qu'ils avoient parlé ensemble, & que je les avois vus. Je dis à Segrais de dire à la Tour que je lui avois demandé de quoi ils parloient, & sur ce qu'il m'avoit dit qu'il lui demandoit s'il se défaisoit de sa Charge, & la réponse qu'il lui avoit faite, je lui avois dit : Il faut bien qu'il s'en défasse, il se doit souvenir de ce qu'il m'a écrit, il fera mieux de le faire de bonne grace, que d'attendre que je lui commande. Je crois que

la Tour en parla au Comte de Béthune, & qu'il lui dit de tenir bon ; & il trouva mauvais que j'eusse osé avoir ce dessein fans lui en parler. Le vendredi il m'en parla, je lui dis que Brays m'avoit témoigné qu'il desiroit s'attacher à mon service ; & que s'il se présentoit quelque Charge, il feroit bien-aîsè de l'acheter ; que je lui avois dit : La Tour veut vendre la sienne, c'est votre fait. Le Comte de Béthune me dit : Vous ne vous êtes pas souvenue que je vous ai dit que Saint-Aurin desiroit avoir cette Charge. Je lui dis que je m'en étois souvenue, que je lui avois dit qu'il falloit voir tous ceux qui se présenteroient, & que sur le nombre je choisirois, & que je savois bien que je n'en trouverois point qui me fût plus agréable que Brays ; qu'ainsi j'étois bien-aîsè de le prendre. Il me dit : Quoi, préférer un inconnu à St. Aurin ? Je suis si lassè, lui dis-je, d'avoir des gens qui dépendent de tout le monde, que je suis ravie de trouver un homme qui a été trente ans en Hollande, parce qu'il ne connoît personne en France ; si j'en trouvois qui vinssent du Japon, je crois que je les prendrois, tant j'aime les gens éloignés de tout commerce. Il me dit : Je ne crois pas que S. A. R. l'agrée. Je lui répliquai :

Quand on a vendu des Charges chez moi, on ne lui en a pas demandé permission; c'est pourquoi je ne m'y accoutumerai pas. Il me répliqua que S. A. R. ne vouloit plus me laisser maîtresse comme j'avois été par le passé, & que je le verrois. Je lui dis : C'est donc pour me mettre en pire condition que je n'étois par le passé que vous m'avez raccommoquée avec lui, & que vous me lui avez fait donner tout mon bien. La conversation se poussa de cette sorte, en termes de menaces au nom de S. A. R. de la part du Comte, & de reproches de la mienne. Ensuite il me dit : Quoi ! vous prendrez cet homme sans la participation de M<sup>r</sup>. Préfontaine ? Si vous le faites, rien n'est plus défobligeant pour lui, & pour moi qui suis de ses amis; vous trouverez bon que je vous dise qu'il vous a assez bien servi pour que vous lui donniez part de ce que vous faites. Je lui répondis : Préfontaine seroit bien étonné si j'en usois ainsi avec lui pendant qu'il est absent; lorsqu'il étoit présent je ne lui parlois de mes affaires qu'après les avoir faites, ou au moins résolues, & il les trouvoit toujours fort bien; hors que ce ne fût des affaires où il y eût été de mon service, & que sa conscience l'eût obligé à

dire son sentiment , jamais il n'a pris cette liberté. Comme il vit que je lui répondois ainsi , il se mit à rire , & me dit : Avouez qu'il le fait , & que vous avez eu sur cette affaire de ses nouvelles. Je lui dis : Si j'en avois eu , je vous le dirois fort librement ; vous pouvez juger que je n'en ai pas eu , par l'impossibilité qu'il y a. Brays n'arriva que Mercredi à midi , il n'est que Vendredi , & vous savez que je n'ai pas écrit , ni dépêché de courier ; la Comtesse qui ne me quitte pas , vous l'a pu dire. Je m'en allai conter tout cela à Madame de Longueville qui étoit dans ma chambre , elle s'étonna que le Comte de Béthune me menaçoit de mon pere à tout moment , vu qu'il disoit par-tout qu'il avoit fait un accommodement si ferme & si solide. Madame de Longueville lui parla , & lui dit son sentiment , qu'il ne reçut pas trop bien. Elle parla aussi à la Tour , lequel disoit : Il est vrai , j'ai demandé mon congé à Mademoiselle , j'ai fait une faute , & je lui en demande pardon ; & comme c'est Monsieur son pere qui m'a donné à elle , je ne la puis quitter sans sa permission. Madame de Longueville trouva assez à redire qu'il alléguât ainsi S. A. R. , & connut le style du Comte de Béthune.

Le lendemain matin la Tour vint voir la Comtesse de Béthune, & ensuite alla voir son mari. Il m'écrivit une lettre, & me mandoit qu'il s'éloignoit avec son fils, pour me laisser passer le chagrin que j'avois contre eux, & qu'il ne me quitteroit jamais que par force. Je trouvai cela assez bizarre pour un homme qui m'avoit demandé son congé par écrit pendant que j'étois exilée. M<sup>e</sup>. de Longueville me vint dire adieu avant que de partir, & bien fâchée de me laisser en cet état : elle voyoit bien que j'avois de l'inquiétude : elle espéroit me voir le lendemain à Gisors. Brays alla voir le Comte de Béthune, qui avoit pris médecine ; on lui dit qu'il dormoit ; il y retourna le soir ; il lui dit que dans le dessein qu'il avoit de se donner à moi, il ne lui en avoit point parlé ; qu'il avoit suivi en cela mes ordres, & qu'il croyoit que je lui en eusse parlé ; qu'il ne doutoit pas que dans l'occasion il ne lui rendît de bons offices auprès de S. A. R. A quoi le Comte de Béthune lui répondit qu'il ne pouvoit le servir auprès d'elle, qu'il étoit engagé à St. Aurin, qu'il lui donnoit sa parole qu'il ne lui nuiroit en rien. Je ne vis point le Comte de Béthune de tout ce jour-là.

Le Dimanche je partis ; il envoya que-

rir l'Epinaï, qui est de ses amis. Il lui dit : Vous voyez un homme au désespoir, je n'ai point dormi toute la nuit ; après les services que j'ai rendus à Mademoiselle, en user comme elle fait avec nous ! elle demande tous les jours à ma femme où elle logera à Paris ; ne pouvions-nous pas espérer avec raison qu'elle nous offrirait un logement au Luxembourg ? Elle dit que rien n'est plus incommode que d'avoir toujours un attelage pour traîner nos gens ; je crois bien qu'elle se veut défaire de nous. Je fus extrêmement surprise lorsque l'Epinaï me fit cette relation, je lui dis qu'il étoit vrai que je lui avois demandé souvent si elle ne logeroit pas auprès du Luxembourg, & qu'il n'y avoit que mon appartement dans le Luxembourg ; il me sembloit que je ne pouvois lui en offrir ; que pour le carrosse je n'en avois jamais parlé ; que la Comtesse de Béthune avoit peut-être pu entendre que lorsque j'avois parlé de mon voyage de Champigny, j'avois dit : On mettra cet attelage à mon chariot, parce que M<sup>r</sup>. & M<sup>e</sup>. de Béthune s'en iront à Selle. Ils n'ont pas sujet de se plaindre pour cela. Il se plaignit encore de ce que j'avois dit : Pendant que je serai à Paris, M<sup>e</sup>. des Marais & vous coucherez tour-à-tour au Luxembourg. Je le

difois de crainte qu'elle n'eût des affaires qui l'obligeassent d'aller chez elle, comme elle a une grande famille. Je fus surprise du chagrin du Comte de Béthune, je vis bien que c'étoit de l'affaire de Brays dont il vouloit se plaindre, qu'il n'osoit prendre ce sujet & d'autres prétextes; je ne lui en dis rien: je dis à Brays, lorsque je partis de Forges, que je lui manderois de mes nouvelles. A la dinée je trouvai un Gentilhomme, nommé du Jost, qui est d'auprès de Forges, lequel est ami de la Tour. Je lui demandai s'il ne savoit pas tout ce qui s'étoit passé; il me dit qu'oui, & qu'il avoit vu la Tour qui étoit au désespoir. Je lui dis que je voulois lui conter depuis un bout jusqu'à l'autre toute sa conduite à mon égard: quand il eut tout entendu, il haussa les épaules, & me répondit: Il faut qu'il sorte de votre service le plutôt qu'il se pourra, & de bonne grace, afin qu'il se conserve la liberté de se dire à vous, & d'avoir l'honneur de vous voir de temps à autre; & si V. A. R. me veut charger de cette affaire, je la ferai sans bruit, & je lui en irai rendre compte au premier jour à Paris. Je l'assurai qu'il me feroit plaisir; il me parla en honnête homme, comme il est, & il en usa tout-à-fait bien, & j'en fus fort satisfaite.



A mon arrivée à Gisors, je trouvai M<sup>e</sup>. de Longueville qui m'y attendoit. Après avoir été quelque-temps avec eux, je tirai M<sup>e</sup>. de Longueville à part, à qui je contai tout ce que le Comte de Béthune avoit dit à M<sup>r</sup>. de l'Epinaï, & la priai de lui ôter tous ces embarras de l'esprit s'il y avoit moyen, afin que nous n'arrivassions pas brouillés à Paris. Elle lui en parla, & m'appella. Je dis au Comte de Béthune : La confiance que j'ai en la bonté de Madame de Longueville, & en l'amitié qu'elle a pour moi, a fait que je lui ai déchargé mon cœur du déplaisir que j'ai de ce que l'Epinaï m'a dit. Il prit cela fort sérieusement & d'un ton de patron. Pour moi je le traitai avec la plus grande, la plus tendre, & la plus obligeante civilité du monde ; à la fin il fut plus gracieux : il se mit sur l'affaire de la Tour, sans que l'on lui en parlât. Il dit à Madame de Longueville : Tant que Mademoiselle a cru mes conseils, je crois qu'elle ne s'en est pas mal trouvée, je suis au désespoir de voir qu'elle ne les veut plus croire, parce que la peine que j'ai eue à la raccommoder à la Cour & avec S. A. R., tout cela ne fera bon à rien. Madame de Longueville lui répondit : Qu'est-ce que la Cour & S. A. R. ont affaire que la Tour, ou

Brays, soit à Mademoiselle? Le Comte lui répondit : Madame, cette affaire a des suites bien terribles pour Mademoiselle, que je n'ose penser. Sur cela Madame de Longueville lui dit : Dites-moi ce que c'est, je ne le dirai point à Mademoiselle ; si je juge que cette affaire soit si terrible contre son service, je le dis devant elle, je crois avoir assez de pouvoir sur son esprit pour la porter à faire ce qui sera nécessaire. Le Comte ne le voulut pas dire. Sur cela M<sup>e</sup>. de Longueville lui dit : Je n'y comprends plus rien. Nous en demeurâmes-là, il s'en alla coucher, moi j'allai entretenir Madame de Longueville, laquelle me dit : Le Comte de Béthune est un bon homme, il a un grand zele pour vous, sa conduite me déplait fort, il veut faire le maître sans donner de raison de ce qu'il dit, & cependant il veut qu'on le fasse ; je suis fort fâchée de cela, je crains fort que s'il continue, vous ne soyez pas bien ensemble dans peu de temps. Je m'avisai le soir après être couchée d'écrire à Blois, pour avoir la permission de S. A. R. que Brays eût la charge de la Tour, laquelle il vouloit vendre, & que le Comte de Béthune avoit dit que S. A. R. n'agrèeroit personne qu'elle n'eût son approbation ; que jusques ici je n'avois point parlé de ces fortes d'affaires

à S. A. R., que j'étois surprise que l'on m'en eût fait une affaire. Pour n'envoyer point à Blois un de mes gens porter ma lettre, je l'envoyai à Madame d'Epéron. J'écrivis aussi à Termes, premier Gentilhomme de la chambre de S. A. R., lequel m'avoit dit à St. Cloud, qu'il étoit ami de Beloi à tel point, qu'il lui feroit faire une partie de ce que je pourrois desirer, & qu'il rendroit autant de bons offices à mes gens, que d'autres leur en avoient rendu de mauvais; & comme il est parent de Madame d'Epéron aussi-bien que le mien, je la priai de lui envoyer ma lettre par un de ses gens; je m'éveillai de grand matin, & je fis partir un courier pour Madame d'Epéron. Je dis au Comte de Béthune que je lui mandois de revenir à Paris, qu'elle étoit allée pour lors à Chilly prendre l'air dans la maison de Madame de St. Loup.

De Gisors j'allai coucher à St. Denis. Le Comte de Béthune parut d'assez bonne humeur à la dînée à Pontoise. La Comtesse de Béthune me mena sur le chemin voir une petite maison qui est entre Saint Denis & Pontoise, qui appartient à M<sup>e</sup>. de Nemours, laquelle elle eût bien voulu que j'eusse achetée. Je la trouvai fort vilaine; de sorte que j'arrivai très-tard à St.

Denis. Le Comte de Béthune se coucha de bonne heure. Je ne disois rien de tout cela à la Comtesse sa femme. Le matin il vint force gens me voir, entr'autres M<sup>r</sup>. de Guise, que j'avois laissé à mon départ de St. Cloud fort brouillé avec M<sup>lle</sup>. de Guise sa sœur. Comme je parlois avec lui de diverses affaires, il me dit : Ma sœur m'en a parlé. Je lui dis : Je me réjouis de vous entendre parler ainsi, c'est signe que vous êtes bien ensemble ma tante & vous. Ma sœur de Montmartre, me répondit-il, a été obligée de sortir de son Couvent pour aller voir des terres de son Abbaye ; à son retour elle a logé chez ma sœur, je suis allé chez elle, nous nous sommes parlé comme si de rien n'étoit. Je lui témoignai en être bien-aîsé.

Lorsque j'arrivai à Paris, je trouvai un monde infini au Luxembourg qui m'attendoit : ce qui continua le temps que j'y demeurai. J'avois résolu de n'y être que sept ou huit jours, je fus obligée d'y être trois semaines, il m'étoit venu à Forges des dartres vives : ce qui m'obligea de me saigner & me purger pour les faire promptement en aller. M<sup>r</sup>. d'Aiguillon me vint voir, il y avoit une heure que j'avois été saignée, je m'étois levée pour aller à la Messe. Après l'avoir saluée,  
je

je sentis des gants d'Espagne qu'elle avoit, qui étoient extrêmement forts, je m'en affai la main au nez, & lui dis qu'à moins d'évanouir, je ne pouvois pas approcher d'elle; & cela étoit vrai, les odeurs fortes me font mal, particulièrement quand j'ai été saignée. Il y eut d'assez fortes gens pour dire que j'avois dit cela à dessein, que je ne voulois pas lui parler, & que j'avois fait cette piéce-là pour la désobliger. Je ne suis pas capable de chercher de si fortes inventions; quand je veux rompre en visiere à quelqu'un, je le fais ouvertement. J'appris que le Comte de Béthune avoit fort parlé de l'affaire de Brays chez la Maréchale d'Albret, & qu'il ne sortoit point parce qu'il étoit malade. Ainsi tout le monde alloit jouer chez lui : on disoit que le Comte s'étoit fort récrié : Mademoiselle prend des gens que je ne connois point, après les obligations qu'elle m'a. Je ne lui en témoignai rien.

Deux jours après, le Comte me dit : Je suis obligé de vous dire que l'affaire de Brays nuira tout-à-fait à Présontaine; on dit dans le monde que St. Romain, qui l'a connu en Hollande, en a répondu à Présontaine, & que c'est une affaire qui se ménage il y a un an. Je lui dis que

cela étoit malicieusement inventé, & que je ne comprenois pas où on avoit pu imaginer une telle imposture, & que lui qui témoignoit de l'amitié à Présontaine, pouvoit bien répondre du contraire. Il me repartit qu'il ne répondoit de rien; cela me parut assez sec. J'appris qu'il disoit cela par-tout; dès-lors j'augurai mal de ses intentions pour Présontaine. M<sup>lle</sup>. de Guise, qui me parla de cette affaire, blâma fort le Comte de Béthune. Elle me dit: Si j'osois, j'écrierois à Blois tout le bien que je fais de Brays, M<sup>r</sup>. de Montréfor m'en a parlé comme d'un très-honnête homme: je lui dis que j'en serois bien-aise. J'eus réponse de Blois peu de jours après: Beloy me manda que Son Altesse Royale trouvoit bon que l'affaire de Brays s'achevât, & qu'il étoit surpris du procédé du Comte de Béthune. Aussi-tôt je le mandai à Brays; du Jost arriva en même-temps à Paris, il fit les allées & venues entre Brays & la Tour, l'affaire se conclut, & Brays vint à mon service. Le Comte de Béthune lui fit un peu la mine; je ne fis pas semblant de le voir. La Tour demeura à moi, parce qu'il étoit Gouverneur d'une de mes places: il me demanda quelques augmentations de gages, ce que je fis; de sorte qu'il eut sujet d'être content de

moi. Il eut outre cela une bonne récompense de sa Charge de moi. Comme je n'étois à Paris que pour faire des remèdes, je ne fortis que pour aller voir la Comtesse de Soissons qui étoit malade, & pour aller à la Messe à Notre-Dame. J'allai aussi au Cours, & me promener chez Renard, où le souvenir de ce qui s'étoit passé ne me donna point de chagrin.

La Reine d'Angleterre étoit alors à Bourbon; la Reine me dit à Sedan que le Roi d'Angleterre avoit voulu épouser M<sup>e</sup>. de Châtillon, & qu'elle lui avoit fait demander si on ne la traiteroit pas à la Cour comme la Reine d'Angleterre, & qu'elle lui avoit fait dire que si la Reine d'Angleterre y consentoit, elle la traiteroit de même, qu'autrement elle ne la verroit point. Je dis sur cela à la Reine : Cette demande est un effet du malheur du Roi d'Angleterre. Quoi ! V. M. pourroit-elle croire qu'il voulût de M<sup>e</sup>. de Châtillon ? En vérité, Madame, c'est lui faire tort; je dois rendre ces témoignages de lui pour l'amitié qu'il a eu pour moi, de ne le juger pas capable d'une telle affaire.

L'Abbé Fouquet vint me voir dès que je fus à Paris, Matha y vint aussi, il me

difoit toujours quelques mots à la traverse des Comteſſes de Fieſque & de Frontenac, ſur-tout de la dernière, dont il eût fort ſouhaité le rétabliffement; & il jugeoit bien que ſi une fois elle étoit raccommodée, il ſeroit bien-aifé à la Comteſſe de Fieſque d'en faire de même. Un ſoir le Comte de Béthune cauſoit avec ſa femme, Matha ſe promenoit avec moi dans ma chambre; après m'avoir fort parlé en leur faveur, tout-d'un-coup il me dit: Comment ne vous raccommodez-vous point avec Madame de Frontenac, qui a en ſes mains de quoi vous brouiller pour jamais avec S. A. R., & pour faire jeter Préfontaine par les fenêtres? Je m'écriai: Qu'eſt-ce que cette menace? Juſqu'ici il n'en avoit point encore uſé: il me dit: Souvenez-vous qu'une fois vous avez grondé Préfontaine, & vous l'avez envoyé à ſa chambre: que pour ſe raccommoder avec vous, & vous faire connoître qu'il étoit plus dans vos intérêts que dans ceux de S. A. R., il vous avoit écrit un billet qui contenoit des particularités contre S. A. R.; après cela vous l'envoyâtes querir, vous déchirâtes le billet, M<sup>e</sup>. de Frontenac le ramalla & remit les pieces. Je me mis à rire, & lui dis: La piece eſt bien inventée, & cela n'eſt pas honora-



ble à Madame de Frontenac, qui étoit à moi, d'avoir ramassé ce billet. Il dit pour l'excuser, qu'elle n'étoit pas pour lors ma Dame-d'honneur : il ajouta qu'il avoit montré ce billet à Présontaine, qui l'avoit avoué, & dit qu'il l'avoit écrit, & qu'en ce temps-là on ne pouvoit se maintenir auprès de Mademoiselle que lorsque l'on disoit du mal de Monsieur son pere; & Martha ajouta qu'il disoit à Présontaine : Si vous ne rendez pas de bons offices à Madame de Frontenac auprès de Mademoiselle, elle vous perdra; & ensuite il demanda s'il l'avoit fait. Je lui dis : Je ne fais s'il est au monde, je n'en entends plus parler. Sur cela on m'apporta ma viande, je le quittai & bien à propos : ce discours commençoit à me mettre en colere, & le sujet en étoit si grand, que si je n'eusse été interrompue, je l'aurois pu faire jetter par les fenêtres. Je ne fais s'il avoit fait part de cela au Comte de Béthune, il ne m'en témoigna rien. J'étois à Paris dans une impatience extrême de partir pour Champigny; j'avois obtenu un arrêt en exécution de celui du 26 d'Août 1655, pour faire partir le Commissaire pour aller faire une descente sur les lieux; je n'avois personne pour agir pour moi, je le fis prier de ne point partir que je ne fusse en état d'y aller moi-même.

Lorsque le Comte de Béthune vit Brays en charge, & qu'il n'y eut plus rien à dire sur cela, il trouva mauvais que St. Romain vint au Luxembourg : il disoit que M<sup>r</sup>. le Cardinal l'auroit désagréable. Il fit dire à St. Romain, qu'il n'y vint plus si souvent. St. Romain dit à ceux qui lui dirent cela : Quand M<sup>r</sup>. le Cardinal & Mademoiselle me l'auront défendu, je n'irai plus ; je ne pense pas que ce soit à M<sup>r</sup>. le Comte de Béthune à me défendre la maison de Mademoiselle. Tout cela ne me plut point.

M<sup>lle</sup>. de Guise me parla de l'acquisition d'Eu ; qu'il falloit qu'elle vendît cette terre ; qu'elle seroit au désespoir qu'elle tombât en d'autres mains que les miennes : je mandai à Nau de voir avec elle à conclure le marché. Pendant que cela se traitoit, Madame de Monmartre, qui est la bien-aimée de M<sup>r</sup>. de Guise, me dit : Ma sœur veut vendre le Comté d'Eu, vous devriez l'acheter. Je lui dis que je n'avois garde d'y songer, sans savoir si M<sup>r</sup>. de Guise l'auroit agréable ; elle m'assura qu'il en seroit bien-aïse ; je lui dis que sur cela j'en parlerois à ma tante. Le marché d'Eu fut conclu le même jour que mes remedes finirent : la veille je vis une Comédie, & je dis à M<sup>r</sup>. de Guise : M<sup>lle</sup>.

tante de Montmartre m'a assuré que vous trouveriez bon que je songeasse à l'acquisition du Comté d'Eu. Sur cela j'en ai parlé à ma tante, qui m'avoit priée de n'en parler à personne, & de tenir l'affaire secrete; ce qui fait que je n'en ai pas même parlé au Comte de Béthune; & pour qu'on ne s'apperçût point de voir un Notaire chez moi, on m'apporta le contrat à la grille du Val-de-Grace, où j'allai dîner le jour que je partis de Paris. La Comtesse de Béthune qui remarquoit tout ce que je faisois, s'apperçut que je m'enfermai dans le parloir avec Mademoiselle de Guise, elle le dit à son mari le soir. Il me dit: Vous êtes en grande intelligence avec Mademoiselle de Guise. Je lui dis: C'est pour l'affaire d'Eu que nous avons été enfermées au Val-de-Grace, elle m'a priée d'être caution pour son neveu, & l'argent est une hypothèque sur la terre. Il me dit: Quoi! vous vous fiez à telles gens que M<sup>lle</sup>. de Guise & M<sup>r</sup>. de Montréfor? Ils vous tromperont, ils sont plus fins que vous; si vous m'en aviez parlé, je vous en aurois avertie. Je lui dis: Quoiqu'ils soient bien habiles, ils ne me tromperont point.

J'appris à Toury que la Reine de Suede étoit à Orléans, & qu'elle en devoit

partir le lendemain pour Fontainebleau : j'eus quelque envie de me hâter pour la rencontrer , puis je jugeai que 3 ou 4 heures de dormir me seroient plus profitables que sa vue. J'envoyai pourtant lui faire compliment , elle montoit en carrosse quand celui que j'envoyois arriva : elle lui demanda si elle ne me trouveroit point sur le chemin ; on lui dit qu'oui , pourvu qu'elle prît celui de Paris , & qu'elle ne se détourneroit que d'une lieue. Je trouvai un Gentilhomme à elle , qui me vint faire civilité , & me dire qu'elle s'étoit détournée exprès pour me voir ; je lui fis mes compliments. Je la trouvai dans un carrosse fort vilain , avec le Chevalier Sentinelli , & Monaldeschi son Grand-Ecuyer ; elle avoit une jupe jaune fort vilaine , un juste-au-corps fort pelé , & une coëffe ; je la trouvai aussi laide que je l'avois trouvée jolie la première fois que je l'avois vue. Il faisoit si crotté que je ne pus descendre , nos carrosses s'approchèrent , ses gens descendirent , & je montai dans son carrosse : elle ne me conta rien de particulier , ni qui fût digne d'être remarqué. Je lui présentai M<sup>r</sup>. le Prince Charles de Lorraine , second fils du Duc François , que je menois à Blois ; cela lui donna occasion de parler du Duc

de Lorraine. Nous fîmes environ une demi-lieue ensemble, puis nous nous séparâmes. Elle me présenta le Chevalier Ser-tinelli, & me dit : C'est le Capitaine de mes Gardes. Elle avoit un carrosse de fuite, & peu de gens à cheval ; son train avoit plutôt l'air d'un coche que du train d'une Reine. Je trouvai à Orléans l'Evê-que du lieu, qui étoit fort charmé de la Reine de Suede, & qui fut bien surpris que le Comte de Béthune s'en moquât.

Lorsque j'étois à Paris, M<sup>e</sup>. d'Eper-non me dit que Termes y étoit, lequel s'en alloit à Blois, & qu'il feroit bien-aise de m'entretenir, & que personne ne le vît. Je lui dis : J'irai chez vous : j'allai à l'hôtel d'Epernon une après-dinée sans m'habiller ; après avoir été quelque temps dans sa chambre, je dis : Allons dans la galerie, j'aime à me promener. La Com-tesse de Béthune me demanda si elle au-roit bien le temps d'aller voir son mari qui avoit pris médecine, je l'assurai qu'oui avec grande joie. Je trouvai dans la ga-lerie Termes, qui me dit qu'il avoit laissé S. A. R. dans la meilleure disposition du monde pour moi, & que Beloy croyoit qu'il n'y avoit rien de si aisé que de faire venir mes gens ; que le Comte de Bé-thune, au-lieu d'agir comme il devoit

avoit apporté tous les obstacles imaginables pour empêcher leur retour : il se moqua fort de tout son procédé, & de tout ce qu'il avoit fait à l'égard de Brays, & m'assura qu'il s'en alloit à Blois, où il feroit des merveilles pour mon service. Je lui témoignai que je lui en aurois beaucoup d'obligation, si par son moyen S. A. R. changeoit de sentimens pour mes gens : nous nous séparâmes là-dessus. Le lendemain, Préfontaine me fit savoir que Termes l'avoit été voir, qu'il lui avoit témoigné le desir qu'il avoit de me servir, & de procurer son retour & celui de Nau ; il lui tint sur cela les mêmes discours qu'il m'avoit tenus ; à quoi il ajouta qu'il eût souhaité avec passion que sa femme fût Madame-d'honneur. Sur cela Préfontaine me mandoit que je ne le pouvois pas refuser ; que c'étoit un homme de qualité & mon parent, & que sa femme étoit d'un âge & d'une vertu telle qu'il me la falloit ; qu'il me disoit ce qu'il pensoit, que j'en ferois après ce qu'il me plairoit. Il ajoutoit que Madame d'Epéron s'étoit chargée de m'en parler ; qu'il avoit dit à Termes qu'il étoit inutile qu'il m'en écrivît ; qu'il l'en avoit prié si instamment qu'il n'avoit pu lui refuser. Je lui mandai que je reconnoissois à Madame de Ter-

mes tout ce qu'il me disoit ; que M<sup>e</sup>. de Termes étoit une créature nourrie à la campagne , qui ne connoissoit ni la Cour ni le monde ; que j'aimois Termes ; que je ferois tout mon possible pour reconnoître l'intention qu'il avoit pour me servir ; que je faisois deux considérations sur cette affaire ; que je ne voyois pas bien de certitude à leur retour , & que cette place pouvoit être remplie par une personne dont le mari ou les proches pourroient y contribuer , & qu'il ne falloit pas la remplir que je n'en fusse assurée ; que Termes étoit un fort honnête homme ; que je connoissois l'humeur des Gascons , particulièrement ceux de sa race qui sont fiers & glorieux ; que si sa femme étoit ma Dame-d'honneur , & que par-là il eût accès plus familier & plus libre en ma maison , il croiroit que pour avoir contribué au retour de mes gens , ils devroient dépendre de lui plus que de moi. Ce n'est pas votre humeur de faire votre cour à d'autres qu'à votre maître , & ce n'est pas la mienne que quelqu'un le foit chez moi. S'il survient quelque démêlé , il se plaindra de votre ingratitude , je ferai contre lui : sur ce que je prévois les suites qui en pourroient arriver , il valoit mieux en éviter les occasions. Présontaine ne se rebuta.

pas ; il m'écrivit une seconde lettre pour me dire qu'avec tout le respect qu'il me devoit, j'étois trop soupçonneuse ; que je ne devois pas croire qu'un si honnête-homme que Termes voulût rien faire qui pût me déplaire ; qu'il connoissoit assez la crainte que j'avois que quelqu'un voulût s'impatroniser dans mon domestique ; qu'il avoit blâmé, lorsqu'il m'avoit parlé à moi-même, à ce qu'il lui avoit dit, ceux qui tenoient cette conduite ; que cela devoit lever tous les soupçons. Je lui mandai que je n'avois nulle envie de prendre de Dame d'honneur ; que quand je me marierois, si on m'importunoit, j'en prendrois une que j'avois en vue, qui étoit Madame la Comtesse des Marais, qui étoit de qualité & de vertu, & dont je connoissois l'humeur, parce que je l'avois vue depuis que j'étois au monde, qu'elle avoit souvent été avec Madame de St. George sa tante, & que de toutes celles que l'on m'avoit proposées, ou que j'avois jugé propres pour cette place, personne ne m'avoit plu davantage qu'elle, & qu'il ne m'en parlât plus.

Madame d'Epéron me dit : Je crois que Préfontaine vous a écrit sur une telle affaire, je ne fais ce que vous lui avez répondu. Je lui dis : Celle que Termes m'a



promis de faire , est encore incertaine ; quand je la verrai faite , je répondrai à sa priere. Madame d'Epéron me répondit : Cela n'est pas fort obligeant pour lui. Je lui dis : J'estime fort Termes & sa femme , mes gens me sont utiles au dernier point , je serai bien-aise de me servir de tout ce que je pourrai pour les ravoir ; & si cela ne me sert de rien , selon mon inclination , je prendrai plutôt M<sup>e</sup>. des Marais que qui que ce soit , & même j'y suis obligée en quelque maniere , en cas que je ne fusse pas obligée de disposer de cette Charge en faveur d'une personne qui pourroit procurer le retour de mes gens. Elle ne m'en dit pas davantage. Lorsque j'arrivai à Blois , je présentai Brays à S. A. R. qui lui fit bonne chere. J'appris que Beloy paroittoit pour Paris , & que Termes s'en alloit avec lui : j'entretins Beloy ; je le remerciai des assurances que Termes m'avoit données de sa part , du desir qu'il avoit pour le retour de mes gens. Il me fit des compliments fort généreux , & ne me fit point paroître cette chaleur dont Termes m'avoit assurée. Nous parlâmes de l'affaire de Brays , & du procédé en cela du Comte de Béthune ; en quoi il l'excusa , & me dit que je lui étois si obligée , que je devois passer sur beaucoup de cir-

constances sans faire semblant de les voir. Je lui demandai si S. A. R. ne m'accorderoit pas le retour de mes gens, il me dit qu'il n'en falloit pas douter; mais qu'il falloit beaucoup de temps pour lui ôter de l'esprit les mauvaises impressions qu'on lui avoit données d'eux. Je trouvai un homme tout autre que Termes ne me l'avoit dit; je le dis à Termes qui me répondit : C'est que Beloy croit qu'il ne lui convient pas d'entrer dans ce détail avec V. A. R., & qu'il faut agir sans le dire : assurément vous verrez par la suite ce qu'il fera. Je trouvai Termes aussi embarrassé que son ami, & je lui trouvois moins de chaleur qu'il ne m'en fit paroître dans la galerie de l'hôtel d'Epéron.

Son A. R. se mit à entretenir Brays de la guerre de Hollande, & à lui conter tout ce qui s'étoit passé les années pendant lesquelles elle l'avoit faite en Flandres, avec un empressement fort obligeant pour un homme qui n'avoit jamais eu l'honneur de voir S. A. R. M<sup>r</sup>. le Comte Béthune ne regarda pas cela d'un trop bon œil. Je fus bien-aise de trouver à Blois M<sup>r</sup>. de Beaufort; il me parla fort de la Cour, je lui contai tout ce que j'y avois vu & ouï-dire; il me parla aussi de mes gens, pour le retour desquels il m'a toujours témoi-

gné un fort grand desir, & je crois qu'il m'en parloit fort sincérement. Il me dit qu'il falloit en cela aller bride en main; & que si on le croyoit, on n'en parleroit point ce voyage qui ne feroit que de quatre jours, & que pendant mon séjour à Champigny, on mettroit les affaires en état, de maniere qu'à mon retour j'en pourrois parler moi-même à Monsieur, & l'obtenir. Je trouvai cela de bon sens; mais les remises me déplaisoient. Je le priai de dire cela au Comte de Béthune, lequel m'avoit dit cent fois à Paris, & en chemin, que quoiqu'il pût arriver, il parleroit à S. A. R., & qu'il l'avoit promis à M<sup>r</sup>. le Roi, frere de Préfontaine, & à Nau. Le lendemain que je fus à Blois, le Comte de Béthune vint dans ma chambre; il me pria d'entrer dans mon cabinet, parce qu'il avoit à me parler. Je crus que ce me devoit être une nouvelle fort agréable, à voir sa mine. Il me dit: Enfin m'en voilà quitte, je l'avois promis à M<sup>r</sup>. le Roi, S. A. R. m'a déclaré en termes exprès qu'elle ne veut ni n'entend que Préfontaine & Nau rentrent jamais à votre service; j'en suis bien fâché, j'ai fait en homme de bien & d'honneur ce que j'ai pu faire. Sur cela je lui dis que j'avois bien du déplaisir de ce qu'il s'étoit tant hâté.

Il me dit : Je l'ai dû faire ; puis il me tint de longs discours sur cette matiere. J'écouterai tout ce qu'il me dit avec beaucoup de patience, je pleurai ; puis je lui dis : Son A. R. ayant tout ce qu'elle a de moi, vous est bien obligée, pour moi je n'ai rien eu. Cela se passa ainsi ; & quoique je lui eusse tenu de brefs discours, je disois beaucoup.

Le soir je me trouvai dans le cabinet de Madame, il n'y avoit qu'elle & moi, S. A. R. y vint, elle me parut en bonne humeur. Je lui dis : Monsieur, je vous supplie très-humblement de croire que tout ce que le Comte de Béthune vous a dit ce matin est de lui, & que je ne l'en avois pas prié ; tout le regret que j'ai, est le bruit que V. A. R. a fait lorsqu'elle a chassé mes gens ; je vous supplie de croire que si j'avois reconnu qu'ils vous eussent déplu, je ne les aurois pas gardés ; elle pouvoit me le faire savoir plus doucement qu'elle n'a fait. Je fais que la Comtesse de Fiesque vous a fait dire que si vous me les rendiez, je la verrois, & que je reprendrois M<sup>e</sup>. de Frontenac ; j'assure V. A. R. que si elle me les vouloit rendre, j'en aurois beaucoup de joie ; ce sont des gens de bien & d'honneur, qui m'ont bien servie : mais si elle y mettoit cette condi-

tion, je ne les voudrois pas ; la raison que j'ai de ne les jamais voir est si forte, qu'elle doit prévaloir sur toute autre. Ensuite je lui parlai de Brays, & de tout ce que le Comte de Bthune se feroit bien passé de faire. Il me répondit : Et quand Brays connoîtroit Présontaine, ce ne seroit pas un crime, & je ne le trouverois pas mauvais, Présontaine est ami de tous les honnêtes gens. Sur cela je lui dis : Je ne crois pas que V. A. R. m'ait donné le Comte de Béthune pour lui rendre compte de mes actions. Il me dit : Il a été de bonne grace que la première fois que vous avez été à la Cour, il y eût quelqu'un qui vous dît ce qui s'y passe ; à présent vous en savez autant que lui-même. J'ai appris que l'on s'est moqué à Sedan de vous ; & que Monsieur, après avoir demandé à Madame la Comtesse de Béthune quand vous partiriez, elle avoit répondu : M<sup>r</sup>. le Comte de Béthune ne l'a pas encore demandé à M<sup>r</sup>. le Cardinal. J'ai su aussi qu'à Stenay on avoit fait une raillerie sur ce qu'il avoit montré une lettre que M<sup>r</sup>. le Cardinal vous avoit écrite. Il disoit, à propos de cela : tant qu'il a été auprès de moi, il a pris toutes les lettres que le Roi, la Reine & M<sup>r</sup>. le Cardinal m'ont écrites, & il vouloit toujours

faire les réponses, ce qui me déplaisoit fort; sans me trop louer, j'écris mieux que lui. Sur ce que je vis S. A. R. en quelque bonne humeur, (ce n'en pouvoit pas être une entière, puisqu'il ne me rendoit pas mes gens), je lui dis: Puisque V. A. R. a résolu de ne me pas rendre mes gens, je la supplie très-humblement que j'en prenne d'autres pour faire mes affaires qui dépérissent beaucoup, quelque soin que j'en prenne moi-même; je ne saurois suffire à tout, & ce m'est une grande peine. Il me répondit: Il ne tient qu'à vous d'en prendre. Je lui dis: V. A. R. se moque de moi; elle fait bien que tant que nous avons eu des affaires ensemble, elle a refusé tous ceux que je lui ai proposés. Il me dit: Maintenant il n'en fera pas de même, je vous laisse la choix de prendre qui il vous plaira. A l'instant je lui dis: V. A. R. trouvera-t-elle bon que je prenne Guilloire pour mon Secrétaire? Il me dit: Oui, j'en ai entendu parler, on me manda de St. Fargeau qu'il étoit ami de Préfontaine, cela n'y fait rien. Je lui demandai: V. A. R. veut-elle que je le mande? Il me dit: Ayez patience. Je le priai de n'en parler à personne, il me le promit, & la conversation finit là.

Le Comte de Bethune vint, je lui dis

que j'avois entretenu S. A. R., & lui dis une partie de la conversation. Sur quoi il me dit : Quoi ! vous lui avez parlé sans concerter avec moi ce que vous aviez à lui dire ? J'ai grande peur que cela ne fasse pas un bon effet. Je lui dis qu'il se trompoit, & que nous nous étions séparés fort satisfaits l'un de l'autre, & même qu'il m'avoit dit qu'il me permettoit de prendre qui je voudrois ; que je ne lui avois nommé personne, & qu'il falloit du temps pour choisir. Le lendemain matin il parla dans sa chambre à tous ceux qui le vinrent voir, de la belle intelligence qui étoit entre S. A. R. & moi, & s'en attribua la gloire. Il dit : S. A. R. lui laissera prendre qui elle voudra pour faire ses affaires, hors un nommé Guilloire, qu'elle avoit voulu avoir l'année passée ; pour celui-là il est exclus, comme ami de Présontaine. Un de mes gens qui l'étoit allé visiter, me conta cela ; je ne dis mot. Ensuite le Comte de Béthune, lorsqu'il me parloit, me disoit : Il faut bien prendre garde qui vous prendrez ; S. A. R. vous laissera sûrement une entière liberté, puisqu'elle vous l'a promise. Si vous lui proposez un certain homme qui est ami de Présontaine, vous lui nuirez, & à vous aussi. Pour M<sup>r</sup>. le Bon,

je ne crois pas que vous le demandiez, vous êtes contente d'avoir été refusée une fois. Il me disoit cela pour me faire souvenir qu'il m'avoit dit que M<sup>r</sup>. le Bon avoit fait assurer S. A. R. après qu'il lui eût refusé son agrément, que si elle le lui accordoit, il la serviroit fort bien dans les affaires que nous avons ensemble, & qu'il avoit fait donner ces assurances par M<sup>r</sup>. de Choisy, ou par Goulas, je ne me souviens pas lequel des deux il nomma.

Les affaires que j'avois à Champigny m'obligerent à ne pas faire long séjour à Blois. La veille que je partis, je dis à S. A. R. que je la suppliois de trouver bon que j'envoyasse querir Guilloire, parce que j'en avois affaire à Champigny. Il me dit : Puisque je vous l'ai promis, assurez-vous que c'est une affaire faite; ayez patience. Je lui répondis : Le premier qui vous en parlera vous fera changer, & puis je serai dans le même embarras où j'étois. Il m'assura fort qu'il ne changeroit point, & que je me fiasse à sa parole. Je lui alléguai les raisons qui me faisoient le presser pour mes affaires de Champigny, pour instruire Guilloire de toutes mes affaires, & lui mettre tous mes papiers entre les mains, dont il ne



pouvoit être informé & avoir la connoissance que par moi ; que j'aurois plus de temps pour cela à Champigny, que non pas à Paris. Je lui demandai aussi la permission que Guilloire vît Présontaine & Nau, pour être instruit de beaucoup de particularités de mes affaires. Il me dit : Je le trouve très-bon, & cela est nécessaire ; je n'ai jamais trouvé à redire qu'il fût ami de Présontaine, & j'ai toujours su qu'il l'étoit : Présontaine est un trop habile homme pour vous donner un homme qu'il ne connoîtroit pas ; il faut qu'il en réponde, & qu'il le connoisse ; on ne prend guere de gens en ces charges-là que l'on ne connoisse bien. Lorsque je lui dis adieu, il me fit des amitiés non-pareilles : il avoit recommandé avec beaucoup de chaleur mes intérêts à M<sup>r</sup>. de la Magdelaine qui avoit passé à Blois. La Comtesse de Béthune se cacha, elle ne me voulut point dire adieu, parce qu'elle pleuroit trop ; nous nous fimes de grands compliments le Comte de Béthune & moi, je le priai de me venir voir à Champigny, il me promit qu'il feroit tout ce qui lui seroit possible.

M<sup>r</sup>. de Beaufort, qui m'avoit fort parlé de tout ce qui s'étoit passé sur l'affaire de Brays, auroit bien eu envie de nous faire

faire au Comte de Béthune & moi, un éclaircissement : je ne le voulus point. Lorsque je partis, il me tint en tiers une conversation dans la cour ; & après leur avoir dit adieu, & être montée en carrosse, je m'avifai que si S. A. R. leur parloit de Guilloire, ils se plaindroient de moi de leur en avoir fait finesse ; je remontai dans la chambre de S. A. R. & lui dis : Il est bon, Monsieur, de savoir si vous direz à M<sup>r</sup>. de Beaufort & au Comte de Béthune que vous m'avez permis de prendre Guilloire. Il me répondit : Je crois que cela n'est pas nécessaire : je lui dis que je le pensois aussi, & que de nos affaires domestiques nous en pouvions parler ensemble sans en rendre compte à personne : je m'en allai ensuite. J'avoue que le soir à Amboise je me sentis une liberté qui me donnoit de la joie de n'entendre plus parler d'affaires, de négociations, de mesures, de plaintes, & de politique, comme faisoit sans cesse le Comte de Béthune. J'arrivai de bonne heure à Tours, j'eus le loisir d'aller voir la mere Louise, Madame l'Abbesse de Beaumont. M<sup>r</sup>. l'Archevêque me logea, & me traita chez lui ; il est premier Aumônier de mon pere.

La joie que l'on eut de me voir à

Champigny, ne fauroit s'exprimer, & j'en sentis beaucoup d'y être : toute la Noblesse des environs vint au-devant de moi, les habitants prirent les armes, les Chanoines même vinrent au-devant de moi & chantoient, les hauts-bois & muftettes fonnoient des menuets de Poitou ; cela étoit assez comique. J'allai defcendre à l'Eglise, puis je montai dans ma chambre, que je ne trouvai pas si laide que je le croyois : c'étoit le logement des Pages de feu mon grand-pere de Montpensier. Je trouvai une place à me faire faire un cabinet, & je m'y établis pour y être commodément pendant le temps que j'avois à y demeurer. J'y trouvai mon Procureur, qui étoit parti de Paris depuis moi, le Lieutenant de Châtelleraut qui est un fort honnête-homme, nommé Loffandiere, que j'avois mandé pour agir en cette affaire. Le Lieutenant-Général de Châtelleraut est homme habile, qui est du pays, & aussi il y avoit beaucoup d'habitudes qui m'y pouvoient être nécessaires : pour Loffandiere, il est aussi du pays, & faisoit sa principale demeure à Saumur ; je l'avois employé dans l'affaire que j'avois avec Mademoiselle de Guise, pour la succession de feu M<sup>e</sup>. de Guise, où il m'avoit paru fort habile. M<sup>r</sup>. le

Bon & Nau me l'avoient enseigné; je ne connoissois sa capacité que par le rapport d'autrui, & par quelques lettres; je ne lui avois jamais parlé que deux fois. Je les entretins, & je leur donnai toutes les lumieres que j'avois de mon affaire, avec beaucoup d'instructions & de papiers que j'avois entre les mains. M<sup>r</sup>. de la Magdelaine, Commissaire en cette affaire, arriva le lendemain; il ne voulut pas loger à Champigny; il alla à un château qui en est à un quart de lieue, nommé Baché, qui appartient à un de ses parents qui porte ce nom; on l'appelle autrement Heroneau. Il fut quelques jours à travailler pour mettre mon affaire en ordre.

M<sup>e</sup>. le Cocq & sa fille vinrent me voir à Champigny; je la priai d'y venir souvent, ce qu'elle fit. M<sup>r</sup>. de la Trimouille vint me visiter le lendemain que je fus arrivée; il me dit que Madame la Princesse de Tarente sa belle-fille devoit arriver ce jour-là de Laval, & qu'elle viendroit aussi-tôt me voir, & que Madame de la Trimouille n'y venoit pas, parce qu'elle avoit mal à un pied. Je vis M<sup>r</sup>. de Chandénier, que je n'avois pas vu depuis son exil; je le trouvai devenu Philosophe, il croyoit le monde tout autrement qu'il n'étoit; je le détrompai sur bien des articles,

cles, & lui dis l'état où étoit la Cour. On est assez aise de voir des gens du monde, cela divertit : tout ce qu'il y a d'hommes & de femmes de qualité dans la Province me vint voir, j'avois toujours une grosse Cour. Je me promenois souvent ; il y a deux parcs assez beaux, je n'osois y rien faire ajuster ; le soir & le matin on me venoit rendre compte réglement de ce qui s'étoit fait à Baché.

Le premier jour que M<sup>r</sup>. de la Magdeleine vint à Champigny, après avoir été au bâtiment il alla au petit parc, où j'allai aussi afin de l'y rencontrer. Je me promenai avec lui, je trouvai les allées fort belles, je lui disois : Pour les bien assortir, il faut un château. Je lui parlai de mon affaire avec tout le loisir possible, il me sembloit que je lui apprenois ce qu'il ne savoit pas encore. Toutes les fois que je savois qu'il se promenoit, j'y allois & l'entretenois de toutes sortes d'affaires. C'est un homme d'un fort bon esprit, & de grande capacité en toutes sortes d'affaires, aussi-bien que sur celles de son métier. Madame de Montglas vint à Champigny : Madame la Princesse de Tarente y vint aussi, & M<sup>lle</sup>. de la Trimouille ; elles me témoignèrent que, si j'avois à aller à Thouars, comme je l'avois dit à M<sup>r</sup>. de

la Trimouille, je lui ferois plaisir d'y aller que plus tard; ainsi après que j'eus été deux jours à Champigny, elles s'en retournerent, & moi je partis le jour d'après par le plus beau temps du monde. M<sup>r</sup>. de la Trimouille vint au-devant de moi à cheval avec 3 ou 400 Gentilshommes. Je trouvai Mesdames de la Trimouille & de Tarente avec M<sup>lle</sup>. de la Trimouille plus près de Thouars, avec quantité de Dames du pays. Il y avoit 6 ou 7 carrosses de la livrée de la maison, tous à six chevaux, & quelques autres: cela avoit un fort grand air; tous les Bourgeois de Thouars étoient sous les armes. Je descendis à la Chapelle qui est fort belle, où il y a quantité de sépultures de M<sup>rs</sup>. de la Trimouille: on y chanta le *Te Deum* en musique. La maison est fort riante par son entrée, la cour est toute entourée de terrasses, le bâtiment est un corps de logis d'une prodigieuse longueur, cela a l'air fort magnifique. On y voit une dignité, qui fait bien paroître que les maîtres du logis l'ont possédée de longue main; ce qui n'est pas à Richelieu. Les dedans sont beaux & somptueux, les appartemens ne sont encore ni peints ni dorés; on y voit par-tout une grande Noblesse par les tapisseries, & les autres meubles tous pleins

des plus illustres alliances du Royaume, & beaucoup de la Maison Royale, & c'est avec quelque raison que cette Maison prétend la Principauté. D'autres s'avisent de l'être, qui en ont moins de droit que celle-ci. On y eut une joie non-pareille de me voir : M<sup>r</sup>. & M<sup>e</sup>. de la Trimouille font chacun en leur particulier mes parents proches, & Madame de Tarente aussi : outre cela ce sont des gens qui ont toujours bien vécu avec moi, & pour qui j'ai beaucoup d'estime & d'amitié ; Madame de la Trimouille est une des plus illustres Dames de ce siècle ; la mauvaise fortune de sa Maison, & ses indispositions, sont cause que tout le monde n'a pas le bonheur de la connoître. Je séjournai un jour à Thouars, je me promenai fort, & j'allai à la chasse : on vouloit fort m'obliger à y séjourner davantage, mes affaires m'obligerent à me rendre chez moi avant la Toussaints.

J'envoyai à Blois, pour faire souvenir S. A. R. de ce qu'elle m'avoit promis. J'en trouvai la réponse à mon retour de Thouars. S. A. R. me manda qu'elle trouvoit fort bon que je prisse Guilloire ; à l'instant je dépêchai un courier à Paris, & je lui mandois qu'il me vint trouver en diligence. J'allai passer les Fêtes de la Toussaints à Fontevrault ; ma tante, Ab-

bessé de ce lieu, avoit fort souhaité de me voir, elle me reçut avec beaucoup de joie & de bonne chere. Plus on voit la maison, plus on admire qu'une si grande Communauté soit si bien réglée; on ne peut pas mieux vivre que l'on fait à Fontevrault: assurément l'Abbesse a du mérite. Je regrettai beaucoup de n'y pas voir de mes sœurs, parce qu'elles seroient fort bien si elles y étoient même toutes trois. Pendant que je faisois mes dévotions de mon côté, M<sup>r</sup>. de la Magdelaine étoit allé faire les siennes à Loudun, & en revint en même-temps que moi. Il y avoit un certain Procureur du Duc de Richelieu, qui avoit toutes les envies du monde de se faire donner sur les oreilles; il disoit toutes les impertinences imaginables, depuis le matin jusqu'au soir, devant mes gens, à qui j'avois commandé d'être sages, & de ne point répondre à tout ce qu'on leur pourroit dire, que par des révérences. Je n'étois point allée à Champigny pour gâter mon affaire. Le bon-homme la Magdelaine vint un jour si en colere des impertinences de ce Procureur, qu'il rompit son bâton, dont il fraploit la terre.

Après avoir été long-temps à toiser avec des Maçons que nous avions fait venir, le Duc de Richelieu & moi, il fallut que



M<sup>r</sup>. le Commissaire nommât des Experts , & qu'on leur fît signifier de venir ; tout cela tiroit bien en longueur , & me fâchoit assez. Je tâchois de ne me pas ennuyer , je me promenois souvent , & quand il pleuvoit , ( ce qu'il fit assez souvent sur la fin ) je jouois au volant pour faire de l'exercice , & je travaillois en tapissèrie. J'eus réponse de Guilloire ; il ne vint pas avec mon courier , parce qu'il étoit malade , il ne vint que le 26 de Novembre. D'abord je fus accoutumée avec lui , comme si je l'eusse vu toute ma vie. Je fus 3 ou 4 jours à l'informer de mes affaires , & à lui donner des papiers que Présontaine m'avoit laissés ; & comme je les avois tous écrits de ma main , & que mon écriture n'est pas aisée à lire à ceux qui ne la connoissent pas , il fallut tout lui expliquer , ainsi que beaucoup de Mémoires sur mes affaires , que j'avois faits pour me ressouvenir & pour me servir d'instruction : à moins que d'avoir un caractère , il ne les eût pu déchiffrer en mille ans. Outre que j'écris mal quand j'écris de mon mieux , j'avois tout écrit si fort à la hâte , que j'avois peine à le lire moi-même. Je dis à Guilloire : quoique je ne doute pas que Présontaine ne vous ait donné une bonne tablature pour vous gouverner selon mon humeur ,

je vous dirai encore ce que je veux que vous fassiez. Je lui contai aussi mes miseres, afin de lui imprimer l'horreur & l'averfion que je voulois qu'il eût des gens de mon pere. Je fus fort fatisfaite de lui, & je pense qu'il le fut de moi; il a continué à me bien servir, il m'étoit donné de trop bonne main pour ne le pas trouver à ma fantaisie : assurément la prévention, bonne ou mauvaise, sert fort aux gens; j'étois prévenue que c'étoit un homme défintéressé, & qui avoit de la probité; il me fut aisé de le connoître dans son procédé & sa conduite. Il me dit que lorsqu'il avoit été dire adieu à un Secretaire de M<sup>r</sup>. le Cardinal, qui est de ses amis, il lui avoit dit : Je m'étonne fort de vous voir partir pour Champigny; M<sup>r</sup>. le Comte de Béthune a écrit à M<sup>r</sup>. le Cardinal, que S. A. R. avoit donné à Préfontaine pour toujours l'exclusion du service de Mademoiselle, & à vous aussi, parce que vous êtes de ses amis. Guilloire lui dit : Je ne puis manquer d'aller sur les ordres de Mademoiselle. Le Comte de Béthune m'avoit écrit; dans la réponse que je lui avois faite, je lui mandois que S. A. R. avoit trouvé bon que je prisse Guilloire, que je l'avois mandé, que je n'avois pas encore eu de réponse de lui. Sur cela il

m'écrivit qu'il s'en alloit à Paris, que la Cour y étoit arrivée, & que Mr. le Cardinal l'avoit mandé, à quoi peut-être il n'avoit pas pensé.

Aussi-tôt que je fus que la Cour étoit à Paris, j'envoyai un Gentilhomme pour faire mes excuses de ce que je ne m'y étois pas rendue aussi-tôt que Leurs Majestés, que mes affaires m'obligeoient à demeurer encore à Champigny. Madame la Princesse de Tarente & M<sup>lle</sup>. de la Trimouille y vinrent 2 ou 3 fois, & y furent long-temps à chacune; elles me montrèrent leurs portraits qu'elles avoient fait faire en Hollande; je n'en avois jamais vu; je trouvai cette maniere d'écrire fort galante, je fis le mien, Mademoiselle de la Trimouille m'envoya le sien de Thouars. Comme les experts furent venus, je fus occupée à trouver les occasions de les rencontrer, & de les faire entretenir par de mes gens; ils étoient tous les jours dans mon logis, & ils n'osoient monter dans ma chambre. Ils étoient obligés de passer dans ma cour, pour aller aux bâtimens qu'ils devoient estimer. Il y avoit deux Conseillers de Poitiers, dont l'un agissoit comme auroit fait l'homme-d'affaire du Duc de Richelieu, il s'appelloit Duché; & l'autre nommé la Chaise Perault est un

fort honnête homme, & avoit beaucoup de desir de me servir dans la justice ; & comme je l'avois toute entiere de mon côté, il suivit son inclination lorsqu'il me la rendit. Je les voyois à la Messè, dans la cour, dans le parc, & par-tout où je croyois ma présence nécessaire. Il y avoit 5 ou 6 Gentilhommes, du nom desquels je ne me souviens pas. Il y avoit aussi des Maçons, des Charpentiers & des Marchands de bois ; il étoient au nombre de 18 qui s'assembloient tous les jours. Mr. de la Magdelaine se trouvoit avec eux ; on s'avoit le soir quel article ils avoient réglé, quelque soin qu'ils prissent de se cacher. On espéroit voir finir bientôt cette affaire. Dans ce temps-là il vint une bande de Comédiens, je les fis jouer ; tous les experts vinrent à la Comédie.

Je me souviens qu'un jour qu'il me vint quelques nouvelles de Paris qui regardoient mes affaires, le Lieutenant-Général de Châtelleraut étoit allé en campagne pour avoir quelques papiers. Lofsandiere étoit occupé à faire des écritures qui étoient nécessaires, & mon Procureur étoit malade ; de sorte que je m'en allai au galop à Baché, communiquer à Monsieur de la Magdelaine les nouvelles que j'avois eues. J'entrai dans sa chan-

bre sans que l'on l'eût averti, avec un juste-au-corps & un fouet à la main. Je lui dis : On n'a pas accoutumé de solliciter en cet état ; il me répondit : Les personnes de votre qualité n'ont pas accoutumé de se donner cette peine, & vous pouviez vous en dispenser. Je lui dis que non, & que si j'eusse détourné quelqu'un de mes gens, cela auroit allongé l'affaire ; que je m'en sentoie assez informée pour l'entretenir, après avoir lu la lettre ; que je n'avois pas cru lui devoir faire perdre des moments qui lui étoient si précieux pour retourner à Paris, & à moi dans une affaire si importante. Après l'avoir entretenu, il me dit : Vous êtes plus capable qu'il ne vous appartient : vous savez notre métier comme nous, vous nous parlez de vos affaires comme des Avocats. Je lui répondis : Ce n'a pas été par choix que j'ai appris ce que je fais, ç'a été par nécessité & à mes dépens. Pendant que je travaillois à cette affaire, qui étoit fort bonne pour moi, le Chevalier de Béthune qui étoit revenu de Provence, travailloit à une fort mauvaise ; c'étoit au mariage de Mademoiselle des Marais, pour laquelle son amour étoit de beaucoup augmenté par l'absence ; il ne bougeoit d'auprès d'elle

à la regarder fans cesse, il ne se donnoit pas le loisir de manger, il n'y a jamais rien eu de pareil, tout le monde s'étonnoit de ce que M<sup>e</sup>. des Marais souffroit cela. Mon affaire terminée heureusement pour moi, l'évaluation des bâtimens, des bois & autres effets monta à 550000 livres; je partis pour Paris, & j'écrivis à S. A. R. pour lui mander cette nouvelle; je ne pus pas m'empêcher de mettre dans la lettre que cette affaire chimérique, & dont je ne devois avoir que 50000 livres, montoit à 550000. Goulas tenoit ce discours à qui le vouloit entendre. Lorsque je partis de Champigny, je dis au Chevalier de Béthune qu'il me sembloit qu'il n'étoit pas à propos qu'il vint à Blois. Le Comte de Béthune l'avoit donné à S. A. R. & en avoit pension; du depuis le Comte de Béthune en fut mal-fatisfait, il voulut rendre le brevet de la pension. S. A. R. ne le voulut pas prendre, & la pension ne fut pas payée du depuis, & le raccommodement de S. A. R. & du Comte de Béthune ne se fit que lorsqu'il se mêla de mes affaires; auparavant il ne le voyoit que comme les personnes de cette qualité, à qui on ne peut pas se dispenser de rendre des visites de temps en temps. Le sujet de la plainte

étoit que S. A. R. lui avoit refusé une Abbaye qu'elle avoit donnée au fils du Maréchal d'Etampes. S. A. R. avoit trouvé mauvais de ce que j'avois donné une pension au Chevalier de Béthune, & disoit : Tous les gens qui ont quitté mon service, ( voulant aussi par-là entendre parler du Comte d'Escars ) ma fille les attache au sien. Toutes ces raisons me firent croire que le Chevalier de Béthune devoit aller à Selle plutôt qu'à Blois, ou passer droit à Paris : je lui dis ma pensée ; il me répondit qu'il avoit vu S. A. R. la dernière fois qu'elle étoit allée à Paris, & qu'il feroit ce que je lui commanderois ; que cependant je lui ferois plaisir de le laisser me suivre ; ainsi il vint. Les pluies avoient été si grandes, que toutes les rivières étoient débordées ; & si j'eusse été un jour davantage à Champigny, je n'aurois pu passer. Le jour que je partis de Champigny, j'allai coucher à Azé, où il y a un pont sur la rivière de l'Indre. La nuit la rivière grossit tellement, que le pont fut tout couvert d'eau ; par bonheur pour moi je l'avois passé, sans cela je crois que j'aurois plutôt demeuré tout l'hyver à Azé, que d'hasarder d'y passer en bac ou en bateau, après la prédiction dont S. A. R. m'avoit menacée. Cela fut

cause que le soir que j'arrivai à Tours, je passai à pied le pont de St. Avertin, qui est long d'une demi-lieue.

Je trouvai à Tours bonne compagnie, M<sup>e</sup>. Bouthillier avec M<sup>e</sup>. la Comtesse de Brienne sa fille, & la Maréchale de Clerambaut. Tout cela étoit venu voir M<sup>r</sup>. l'Archevêque de Tours, lequel est beau-frere de Madame de Bouthillier, & par conséquent, oncle de M<sup>e</sup>. de Clerambaut & de M<sup>e</sup>. de Brienne. M<sup>r</sup>. l'Archevêque me logea encore, & me traita magnifiquement. L'Abbé de Rancé y étoit aussi. Je continuai mon chemin jusqu'à Blois, où on me témoigna de la joie de me voir; on y étoit en deuil de M<sup>r</sup>. d'Elbœuf; j'y appris la mort de la pauvre Madame de Rocquelaure, dont j'eus bien du déplaisir: elle mourut en couche. Tout le monde parla fort à Blois de voir comme le Chevalier de Béthune étoit auprès de M<sup>lle</sup>. des Marais. Je le dis à sa mere, à qui je n'en avois point encore parlé; elle me dit qu'elle croyoit que je lui faisois bien de la justice de ne la croire pas assez sotte pour souffrir cela, si elle ne vouloit pas qu'il épousât sa fille; que cela étoit résolu. Je lui redis que je la trouvois bien folle; qu'avec 50000 écus qu'elle pouvoit donner à sa fille, elle la



marieroit très-richement ; que le Chevalier de Béthune étoit cadet d'une Maison mal-aifée, & à qui il ne convenoit point de se marier, & qu'ils n'étoient pas le fait l'un de l'autre ; que je croyois que le Comte & la Comtesse de Béthune y consentiroient avec peine. Elle répondit : dès que j'ai connu le Chevalier de Béthune, j'ai souhaité cette affaire avec toutes les passions imaginables, j'y ai porté l'esprit de ma fille, & j'ai mis l'affaire à un point qu'ils seront les plus heureux du monde. Je lui demandai ce que M<sup>r</sup>. des Marais en disoit, elle me dit qu'elle ne lui en avoit jamais parlé, qu'elle ne doutoit pas qu'il n'en fût bien-aifé. Dès-lors je vis avec quelque déplaisir que je m'étois trompée, lorsque j'avois cru que Madame des Marais avoit beaucoup plus d'esprit & de jugement : cela me fit changer le dessein que j'avois eu pour elle, & dont l'exécution avoit été retardée par tout cela dans mon esprit. Lorsque je partis de Paris, j'étois presque résolue de la déclarer pour ma Dame-d'honneur à mon retour. Je ne savois comment faire autrement ; j'avois pourtant toujours dans la tête d'allonger & d'éviter d'en prendre une jusqu'à ce que je fusse mariée. Il me vint en pensée dès Champigny, de mander à

M<sup>lle</sup>. de Vandy de venir au-devant de moi à Fontainebleau, & qu'elle demeureroit avec moi jusqu'à ce que j'eusse une Dame-d'honneur, & que même, quand j'en aurois une, je serois bien-aïse de l'avoir : elle me manda qu'elle obéiroit à mes ordres avec joie. Personne ne faisoit cela ; & M<sup>e</sup>. des Marais, qui s'en revenoit avec moi à Paris, ne faisoit si je lui dirois de coucher au Luxembourg quand j'arriverois.

On ne me parla point à Blois de qui seroit auprès de moi, ou de qui n'y seroit pas, dont je fus fort aïse. On dit à son Altesse Royale que j'avois fait mon portrait à Champigny ; il me demanda à le voir, & me dit qu'il le trouvoit bien fait, qu'il me conseilloit de ne le montrer à personne, de crainte que cette mode ne vint, & que l'on en fit de médifants, & que l'on ne dit : C'est Mademoiselle qui en a donné l'invention. J'assurai S. A. R. que personne ne le verroit. J'avoue que je crus ce conseil un peu indifférent, & qu'il craignoit que l'on ne fit le sien. Après avoir été trois ou quatre jours à Blois, le soir de devant mon départ, je voulus parler à S. A. R. pour obtenir d'elle la permission pour Nau, d'entrer dans la charge de Conseiller de

Metz, qu'il avoit achetée. Il s'emporta contre lui, & dit rage, dont je fus fort fâchée; il me dit en bonne amitié, que je me comportasse bien à la Cour, & que je ne me mêlasse d'aucunes intrigues. Je l'assurai que c'étoit bien mon dessein, & que mon humeur y étoit entièrement opposée.

Je m'en allai passer Noël à St. Fargeau; j'y arrivai la surveille, j'y fus trois ou quatre jours avec bien du plaisir. J'en prends tout-à-fait à voir mon bâtiment, & je trouve une partie des dedans qui s'achevent toutes les fois que j'y vais. Je trouvai l'hôpital fait, qui ne l'étoit point quand j'en partis: il y a des filles de la Charité établies, que j'ai fait venir de Paris. On croira mal-aisément, & il est pourtant vrai que je fus fâchée d'en partir. Madame de Courtenai me vint conduire jusques à Châtillon; je vis Mademoiselle de Vertus à Montargis, je passai à Fontainebleau, où étoit la Reine de Suede: j'allai droit chez elle, on me dit qu'elle n'étoit pas éveillée. Je m'en allai à l'hôtellerie, où elle m'envoya un Gentilhomme pour me dire qu'elle s'habilloit en diligence pour me voir. Lorsqu'elle fut en état, on me vint querir. Je trouvai dans la cour vingt Suisses habillés de gris avec

des haliebardes dorées, force valets-de-pied, & Pages vêtus de gris aussi, assez de Gentilshommes dans la salle & dans l'anti-chambre. Elle avoit un juste-au-corps de velours noir, une jupe couleur de feu, & un bonnet de velours noir avec des plumes noires, & quantité de rubans couleur de feu. Elle me parut alors aussi jolie que la première fois que je l'avois vue. Je lui demandai si elle ne reviendroit point à la Cour; elle me dit qu'elle n'en savoit rien, & qu'elle feroit tout ce qu'on lui ordonneroit. Le Roi l'étoit venu voir depuis son retour, il avoit couché à Villeroi, & l'après-dînée il y étoit allé au galop. M<sup>r</sup>. le Cardinal avoit été à Petit-Bourg, où elle étoit allée le voir. Comme je lui parlois, je songeai à ce qu'elle avoit fait; & le bâton du Capitaine de ses Gardes qui étoit dans sa ruelle, me fit bien penser à celui à qui je l'avois vu porter, & au coup qu'il avoit fait. Il est bon d'en parler ici avant de passer plus avant. Le Comte de Sentinelli étoit celui qui paroïssoit être le mieux avec la Reine de Suede; elle l'avoit envoyé en Italie; on disoit que le Marquis de Monaldeschi, son Grand-Ecuyer, s'étoit voulu prévaloir de son absence, & lui rendre de mauvais offices. Pour cela il avoit pris de ses lettres

qu'il avoit ouvertes, & même de celles de la Reine sa maîtresse : on n'a point eu le détail de cette affaire. Voilà ce qui a été vu & vu. Un jour qu'il dînoit à la Ville, elle l'envoya querir, & lui dit : Passez dans la galerie, c'est celle des cerfs qui est à Fontainebleau, & que là il trouva le Chevalier de Sentinelli, Capitaine des Gardes de la Reine de Suede, qui lui dit : Confessez-vous, voilà le pere Mantuony. La Reine lui avoit conté les sujets qu'elle avoit de se plaindre de lui, pour lui faire comprendre, que de faire couper le col en Suede à Monaldeschi, ou de le faire tuer dans la galerie de Fontainebleau, c'étoit pour elle la même affaire. Monaldeschi eut grande peine à se résoudre à mourir; il envoya le pere Mantuony demander pardon à la Reine, & la vie. Elle le refusa; il voulut se jeter par les fenêtres, & elles étoient fermées. Sentinelli eut peine à le tuer, il avoit une jacque de maille, il lui donna plusieurs coups; de sorte que la galerie fut pleine de sang; & quoiqu'on l'ait fort lavée, il y en reste toujours des marques. Après qu'il fut mort, on l'emporta dans un carrosse, à la Paroisse, où on l'enterra à une heure où il n'y avoit personne : ce qui est aisé, la Paroisse étant à un quart-de-lieue du bourg

& du château. On a dit que la Reine de Suede vint regarder comme on le tuoit ; je ne fais si cela est bien certain. Cette action fut trouvée fort mauvaise , & on trouva beaucoup à redire qu'elle l'eût osé commettre dans la maison du Roi. Elle prétendoit , comme j'ai dit , que c'étoit faire justice ; & comme les Rois en droit de vie & de mort , ce même pouvoir s'étend au lieu où ils vont , comme sur ceux qui leur appartiennent. Ce genre de mort est bien barbare & bien cruel à toutes sortes de personnes , & particulièrement aux femmes. Elle me traita fort civilement , comme elle avoit fait toutes les fois que je l'avois vue.

Je trouvai , au sortir de chez elle , M<sup>lle</sup>. de Vandy , qui venoit au-devant de moi. Je croyois trouver le soir le Comte de Béthune & sa femme , & M<sup>e</sup>. d'Epéron : je leur avois mandé d'y venir , & il n'y vint que M<sup>e</sup>. d'Epéron , qui ne me fut dire pourquoi le Comte & la Comtesse de Béthune n'y avoient point voulu venir. Je crus qu'ils boudoient , & je ne voulus pas faire semblant de le voir. M<sup>e</sup>. d'Epéron me conta que la Reine lui avoit parlé de moi plusieurs fois avec bonté , & qu'elle lui avoit témoigné de l'impatience de mon retour. Pour Monsieur , il en témoignoit la plus grande du monde. Elle me

conta aussi le déplaisir qu'il avoit fait paroître de la mort de M<sup>e</sup>. de Roquelaure; que le lendemain de sa mort il avoit été à confesse, avoit communiqué, & fait dire mille Messes pour elle. Jamais galant n'en auroit usé de même en pareille occasion; elle m'apprit que la Comtesse de Soissons étoit accouchée d'un fils, je fus tout-à-fait aise de la voir, & j'eus bien du plaisir à l'entretenir. J'arrivai tard à Paris parce que j'étois fort enrhumée; & comme je n'avois pas dormi la nuit, je regagnai sur le matin le temps que j'avois perdu. Je trouvai beaucoup de monde au Luxembourg, & entr'autres M<sup>r</sup>. & M<sup>e</sup>. de Béthune, à qui je fis la meilleure chere du monde. Je trouvai le Comte de Béthune avec un air assez froid, qui me dit qu'on m'avoit rendu bien de mauvais offices pendant mon absence; mon rhume m'obligea de garder trois ou quatre jours le lit, ce qui m'empêcha d'aller au Louvre. Monsieur me vint voir dès le lendemain de mon arrivée; & j'appris qu'il m'avoit attendu long-temps chez M<sup>e</sup>. de Choisy le jour que j'arrivai. Il me fit l'honneur de me le dire, & me parla de la mort de M<sup>e</sup>. de Roquelaure; il me conta le déplaisir qu'il en avoit eu, & que depuis il n'avoit pris de couleur que ce jour-là.

Il étoit fort ajusté ; il me conta tout ce qu'il savoit , avec la plus grande amitié du monde , & me donna des oranges de Portugal. Il faisoit tout du mieux qu'il pouvoit. Il me parla des loteries ; je n'en avois jamais entendu parler , je me fis expliquer ce que c'étoit , j'y fus bientôt savante : on ne parloit que de cela.

Le Roi & la Reine envoyerent savoir de mes nouvelles , & M<sup>r</sup>. le Cardinal aussi , lequel me fit faire des excuses de ne m'être pas venu voir. Il étoit affligé de l'accident arrivé à son petit neveu. Ce petit garçon étoit au College des Jésuites , les Fêtes de Noël il jouoit avec d'autres Eco-liers , ils s'aviserent de se berner les uns les autres , & tour-à-tour tenoient la couverture. L'Abbé d'Harcourt , qui tenoit un coin , & qui étoit le plus foible , la lâcha , & le petit Alphonse Mancini tomba , & se cassa la tête , dont M<sup>r</sup>. le Cardinal fut sensiblement touché. D'abord il eut tous les signes mortels ; il n'avoit que douze ans , & il étoit si avancé , que c'étoit un prodige , il avoit presque achevé toutes ses études. C'étoit un esprit vif ; M<sup>r</sup>. le Cardinal en avoir conçu une si grande espérance , que je lui ai oui-dire qu'il l'alloit tirer du College , & qu'il vouloit le prendre auprès de lui , & l'accoutumer aux af-



fares; qu'il auroit couché dans sa chambre, & qu'il auroit parlé de tout devant lui; qu'il lui auroit montré toutes les dépêches qu'il recevoit & qu'il faisoit faire; qu'il l'auroit dressé pour le rendre capable de servir le Roi. Il n'en parle point encore qu'avec beaucoup de regret.

On croira aisément que les premiers jours de mon arrivée ma maison ne désemplit pas. Quand la raison du devoir, & celle que je suis assez aimée n'y auroient pas fait venir le monde, la grace de la nouveauté est toute belle pour les François. Monsieur y revint une seconde fois, & j'apprenois qu'il ne parloit que de l'empressement qu'il avoit pour moi. Je lui en reconnus assez, & à tout ce qui étoit à lui: cela ne me déplaisoit pas. Un jeune Prince, beau, bien fait, frere du Roi, me paroissoit un bon parti pour moi. Le Comte de Béthune me vint voir tous les jours dans ces commencements. Il me disoit: J'aurois vu le temps que la Reine vous seroit venue voir, & M<sup>r</sup>. le Cardinal, & j'aurois servi à les y faire venir; à présent je ne me mêle de rien, & le Roi n'y veut pas venir: cela est terrible. Je lui répondis: Le Roi n'est pas venu voir mon pere lorsqu'il a été ici, pourquoi me viendrait-il voir? Il est de ces gens qui font hon-

neur quand ils viennent en un lieu, & de qui on n'a nul sujet de se plaindre quand ils n'y viennent pas. Il me répondit : Il va tous les jours à l'hôtel de Soissons. Je lui dis : Cela n'est pas surprenant, quand on fait le galant d'une femme, qu'on l'aille voir, & de plus il y joue. Pour la Reine, il fait un froid enragé ; elle fait bien que j'aurai l'honneur de la voir dans deux jours, il n'est pas juste qu'elle s'incommode. A l'égard de M<sup>r</sup>. le Cardinal, c'est un homme affligé ; & si en pareille occasion il surmontoit sa douleur pour me rendre une visite de cérémonie, j'aurois lieu de douter qu'il fût autant de mes amis qu'il m'a dit qu'il le seroit. C'est pourquoi tout bien considéré, je n'ai pas sujet de me plaindre, aussi ne me plaindrai-je pas. J'appris que le sujet qui donnoit tant d'inquiétude au Comte de Béthune que Monsieur le Cardinal me vint voir, étoit qu'il ne l'avoit vu qu'une fois depuis six semaines qu'il étoit à Paris ; que ç'avoit été dans la foule, & à la passade, & qu'il avoit envie de l'entretenir. Dès que mon rhume fut guéri, j'allai chez la Reine, qui me reçut avec toutes sortes de bontés. Je ne vis point le Roi, il étoit parti, je ne voulus pas demeurer au ferein ; ainsi je fis ma visite très-courte.

Le neveu de M<sup>r</sup>. le Cardinal mourut la nuit de la veille des Rois. Il s'en alla dès le lendemain au Bois de Vincennes, où il demeura huit ou dix jours. Ce soir-là le Duc de Lesdiguières donnoit à souper à toute sa famille, qui est assez nombreuse & belle pour composer une assemblée. Le Roi & Monsieur y allèrent en masque, M<sup>r</sup>. de Navailles y étoit & trois ou quatre filles de la Reine. Le Roi mena & parla toujours à la Motte-Houdancourt, qui étoit entrée en la place de la Porte chez la Reine. Cela fit un bruit non-parcil. Il fut cinq ou six jours qu'il ne faisoit qu'entrer & sortir à l'hôtel de Soissons, & même il n'y alloit pas tous les jours. Il causoit sans cessé avec la Motte, & témoignoit beaucoup plus d'amour pour elle, qu'il n'avoit témoigné pour la Comtesse de Soissons. Il gagna un mouchoir de point de Venise à une loterie, & une autre de galanteries propres à une Demoiselle; il donna tout à la Motte. La Reine m'envoya querir pour aller à une Comédie à machines à l'hôtel de Bourgogne, dont je ne me suis pas souvenue du nom; aussi n'étoit-elle pas trop bonne. Pendant cette Comédie, le Roi regarda continuellement la Motte; au retour j'allai voir la Reine d'Angleterre, que je

n'avois point vue depuis que j'étois à Paris, parce qu'elle étoit à Chaillot, & que je n'avois point sorti. On ne parloit dans le monde que de la nouvelle amitié du Roi; tous les hommes en étoient réjouis, ils pensoient que cela iroit plus loin, & que cette affaire serviroit à rendre le Roi plus gaillard. Monsieur le Cardinal revint de Vincennes; il fut enfermé trois heures avec Leurs Majestés, & au sortir de-là le Roi ne regarda plus la Motte.

M<sup>r</sup>. le Cardinal me vint voir dès le lendemain qu'il fut à Paris. Il me fit de grandes excuses de n'y être pas venu plutôt; qu'il croyoit que j'étois assez persuadée de son zele & de sa passion pour mon service, pour n'avoir pas trouvé mauvais que dans le temps d'une grande affliction il ne se fût pas contraint à me venir voir. Je lui dis que l'on m'avoit avertie à mon arrivée, que l'on m'avoit rendu de mauvais offices auprès de la Reine, & que j'en étois en grande peine. Il m'assura fort du contraire, & me dit: On fait tant de contes dans le monde, que l'on seroit fort malheureux si on y ajoutoit foi. Ne dit-on pas que le Roi est amoureux de M<sup>lle</sup>. de la Motte? Que la Reine & moi en sommes au désespoir? Je vous assure que si nous l'étions, nous  
serions

serions bientôt consolés, je crois que cet amour-là est déjà passé. Je lui dis que cela avoit fait tant de bruit, qu'il étoit difficile de n'en avoir pas entendu parler; que mon rhume m'avoit empêchée de sortir; que quand j'aurois été en santé, il me sembloit qu'après avoir été si long-temps absente, il ne falloit pas d'abord aller au Louvre si souvent, de crainte que l'on ne m'accusât de m'empreser. Il me dit que je ne devois point avoir cette pensée; que j'étois née pour la Cour en toutes manières; que j'étois faite pour y être, par la qualité dont j'étois; qu'il y auroit ce jour-là Comédie; que j'y allasse, & que le Roi & la Reine vouloient que je fusse de tous les divertissemens; que si j'aimois d'aller en masque, le Roi y alloit souvent. Je lui dis que j'en mourois d'envie; que ce divertissement, la Foire & le Cours étoient ce qui me faisoit regretter Paris; que cet aveu étoit bien enfant pour une personne comme moi; que je ne pouvois lui rien celer, tant j'avois de confiance en lui; que je le priois de me considérer comme une personne qui ne vouloit rien faire sans ses avis. Nous nous séparâmes fort satisfaits l'un de l'autre; le Comte de Béthune me fit la mine de ce que je ne l'avois pas appelé en tiers. Je dis à M<sup>r</sup>.

le Cardinal que présentement je me trouvois bien heureuse d'être dans un lieu où je pusse lui parler moi-même, & que je n'aimois pas les tiers. Il trouva que j'avois raison, & me répondit que pour toutes les affaires que j'aurois avec les Sur-Intendants, je n'avois qu'à lui envoyer mon Secrétaire, & qu'il ordonneroit qu'on les fit.

Tout le mois de Janvier se passa sans qu'il y eût de divertissements que des Comédies au Louvre; je n'y allai pas toujours; je me choyois parce que j'étois enrhumée, & aussi que je ne m'ennuyois pas à demeurer chez moi, où j'avois bonne compagnie toujours. Je mis mon argent à plusieurs loteries, où je ne fus pas heureuse; j'en fis une chez moi le deux de Février. M<sup>e</sup>. la Maréchale de l'Hôpital donna un bal, nous y allâmes en masque, c'est-à-dire, habillées de toile d'or & d'argent, de bonnets avec des plumes: toutes les femmes étoient fort ajustées, les hommes avoient des bas de soie, & des habits en broderies. Quand nous entrâmes, nous tenions nos masques, que nous ôtâmes à l'instant. Après avoir dansé, nous allâmes dans une chambre magnifiquement ornée, faire collation, & il n'y avoit qu'un couvert & une chaise à

bras. Le Roi me dit : Ma cousine , mettez-vous - là , c'est votre place. Je m'écriai sur cela comme d'une raillerie ; il me répondit, qui s'y mettra ? La Comtesse de Soissons rioit, & dit : Ce sera moi. En effet, elle s'y alloit mettre. Monsieur lui dit : N'y allez pas. Cette familiarité avec le Roi me surprit, on n'en prenoit pas tant quand je partis de la Cour ; tout le monde se mit à tab'le, le Roi s'y mit le dernier, & dit : Puisqu'il n'y a de place que celle-là, il faut bien que je m'y mette. Il ne mettoit pas la main à un plat qu'il ne demandât si on en vouloit, & ordonnoit de manger avec lui. Pour moi, qui ai été nourrie dans un grand respect, cela m'étonnoit, & j'ai été long-temps sans m'accoutumer à en user ainsi : quand j'ai vu que les autres le faisoient, & que la Reine m'eut dit un jour, que le Roi n'aimoit pas les cérémonies, & qu'il vouloit qu'on mangeât à son plat, alors je le fis : sans cela les fautes des autres ne m'en auroient pas fait commettre. Quand je fus prête à sortir, le Roi dit à la Comtesse de Soissons : Allons ramener ma cousine. Elle dit qu'elle le vouloit bien : nous étions venus en carrosses séparés, parce que j'avois les filles de la Reine avec moi. Lorsque le Roi monta en carrosse, il leur dit : Mesdemoiselles, ma cou-

fine vous dispense de la suivre, retournez au Louvre. On remarqua assez cela, parce que ce fut la Motte à qui il s'adressa. Elles s'en allerent, il ne resta que Gourdon & Fouilloux pour remener la Comtesse de Soissons. Nous nous en allâmes à toutes brides, & si vite, que les Gardes du Roi qui étoient à cheval, eurent grande peine à nous suivre. Le Roi disoit : Que je serois aisé que les voleurs nous attaquaissent ! Le carrosse du Roi demeura derriere, de sorte que jusqu'à ce qu'il fût venu, nous nous promenâmes sur la terrasse qui est dans la Cour du Luxembourg, le 3 Février à 3 heures après minuit, comme on auroit pu faire au mois de Juillet. Monsieur me demanda si je voulois aller le lendemain à la foire. Je lui dis que j'en serois fort aisé, j'aime fort la foire, nous y allâmes fort souvent, & particulièrement quand le Carême fut venu, parce que pendant le carnaval, on avoit d'autres divertissements. Je fus fort heureuse, & je gagnai quantité de cabinets & de miroirs, qui m'étoient nécessaires pour parer mon logis.

Je donnai une assemblée au Roi fort jolie ; Luxembourg est le lieu du monde le plus propre à y en donner, & de grandes & de petites. Comme je ne voulois



point faire de querelles à mon retour à la Cour, & qu'il y avoit un nombre infini de jeunes femmes & filles de qualité que je ne pouvois pas me dispenser de prier, je dis au Roi lorsqu'il me demanda une fête : Je la donnerai très-volontiers à Votre Majesté, pourvu qu'elle me nomme les personnes que je prierai. Il me répondit qu'il vouloit qu'il n'y eût que ce que l'on appelle le monde du Louvre ; c'est-à-dire, Madame la Comtesse de Soissons, M<sup>lle</sup>. de Mancini, Mesdames de Crequi & de Chaulnes, les filles de la Reine, Mademoiselle de Villeroi. Je prierai, lui dis-je, seulement Madame de Montglas & M<sup>lle</sup>. des Marais ; c'étoient des personnes sans conséquence pour moi. La Reine dit qu'il falloit prier la Maréchale de l'Hôpital, qui avoit donné assemblée, & qui en devoit donner une autre : je fis souvenir aussi le Roi de la Comtesse de Guiche qui étoit une jeune femme de treize ans, & mariée depuis quinze jours, & que M<sup>r</sup>. le Chancelier son grand-pere avoit donné une assemblée à cause de son mariage. Je ne fais par quel mal-entendu on ne me rendit point de réponse à ce point ; elle ne fut point priée, quoique j'en eussè intention. Le Chancelier & la Chanceliere en furent en colere contre

moi. Pour le Comte de Guiche, il se soucioit si peu de sa femme, qu'il n'avoit épousée que parce que son pere le vouloit, qu'il étoit bien-aise de ne la jamais voir, & on disoit qu'il vivoit avec elle comme un homme qui vouloit se démarier un jour, & que la cause en étoit l'extrême passion qu'il avoit pour la fille de M<sup>e</sup>. Beauvais.

Madame la Maréchale de l'Hôpital a un beau visage, elle est si grosse que cela la rend assez ridicule de la voir danser. Elle danse néanmoins bien, elle a les plus belles pierreries du monde, ses perles sont plus grosses que celles de la Reine, elle est magnifique sur sa personne, & dans son logis; & ce qui surprend de la voir ainsi, c'est qu'elle étoit Lingere à Grenoble. Un Trésorier de France l'épousa par amour, & lui donna quelques biens; on lui prédit ensuite qu'après la mort de son mari, elle épouserait un grand Seigneur, & en troisième nocces un Prince. Son premier mari étoit dans le parti, & lui avoit laissé quelques affaires; elle vint à Paris pour les solliciter, & elle y fit connoissance avec un Moine Augustin déchaussé, qui lui donna habitude avec le Secretaire du Maréchal de l'Hôpital. Ce Secretaire fut que cette femme avoit du bien, & fit

dessein de l'épouser ; il agit dans ses affaires, & la servit avec tant de succès, qu'elle lui en fut obligée. Le Maréchal de l'Hôpital, en considération de son Secrétaire, avoit agi pour elle en tout ce qu'il avoit pu ; de sorte qu'elle crut devoir le remercier de sa protection. Elle l'alla voir pour ce sujet ; il en devint amoureux, & l'épousa ensuite. C'est une bonne femme, qui a de l'esprit, & c'est de ces bons esprits de campagne qui disent de grands mots que l'on n'entend point à la Cour, où elle aime fort à être. On peut juger par-là si elle y réussit bien.

Il y eut une grande assemblée chez le Chancelier, où la Reine & M<sup>r</sup>. le Cardinal allerent ; la Reine y mena la Princesse d'Angleterre qui étoit ravie d'y être. Elle ne va aux bals qu'à ceux du Louvre, ou bien à ceux où la Reine va. La fête fut fort magnifique, & le repas aussi : j'étois parée de perles, je n'avois point de bouquet à cause du deuil de M<sup>r</sup>. de Candale, qui étoit mort il y avoit trois semaines à Lyon, à son retour de Catalogne. La fièvre le prit à Valence, il ne laissa pas de continuer son voyage, & ne s'arrêta qu'à Lyon : il dit aux Médecins dès le premier jour de son mal, qu'il en avoit mauvaise opinion. Il eut de gran-

des rêveries qui lui donnerent pourtant le temps de se confesser, & de mourir avec beaucoup de connoissance de Dieu. L'Abbé Roquette l'assista à la mort : la nouvelle de sa maladie ne vint à Paris que deux ou trois jours avant celle de sa mort ; j'étois allé voir sa sœur aux Carmélites : Madame d'Épernon y étoit avec moi. Au sortir de-là nous trouvâmes un laquais de M<sup>r</sup>. d'Épernon, qui nous en vint dire la mort. Madame d'Épernon en fut fort touchée. Il avoit pour elle toute l'amitié possible, & il lui étoit un grand support dans sa maison. Elle s'en alla chez elle, & moi chez la Reine qui s'en alloit à la Comédie : je la priai de m'en dispenser, parce que M<sup>r</sup>. de Candale étoit mon cousin germain & mon ami. Je demandai à Sa Majesté si j'irois voir M<sup>r</sup>. de Metz & M<sup>r</sup>. d'Épernon, elle me dit que je le devois, qu'ils étoient tous deux mes oncles. Je m'en allai chez M<sup>r</sup>. d'Épernon, j'entrai d'abord chez M<sup>e</sup>. d'Épernon, je la priai de venir avec moi chez Monsieur son mari, qui étoit au lit fort affligé ; le lendemain j'allai chez M<sup>r</sup>. de Metz, puis je revins à l'hôtel d'Épernon, où le Roi, la Reine d'Angleterre & Monsieur vinrent : je les conduisis & fis les honneurs de la maison comme la

plus prochaine parente de M<sup>r</sup>. d'Epernon, parce qu'il avoit épousé ma tante, & qu'il étoit cousin germain de M<sup>lle</sup>. de Guise. Ils n'avoient pas de plus proches parents que moi, depuis qu'ils avoient perdu leur fils. Comme M<sup>e</sup>. d'Epernon est fort de mes amies, je fus bien-aîsé d'en user ainsi; cela étoit assez obligeant pour elle & pour toute la maison.

Trois ou quatre jours après l'assemblée de M<sup>r</sup>. le Chancelier, on me dit que le bruit couroit que la Reine d'Angleterre se plaignoit que j'avois voulu passer devant sa fille, & que j'avois pris cette résolution avec Monsieur. J'allai voir M<sup>r</sup>. le Cardinal, que je n'avois encore pu trouver dans sa chambre depuis mon retour à la Cour; il descendit chez la Reine lorsque j'y voulus aller, où il étoit en affaires. Je l'y trouvai, je lui demandai ce que c'étoit que ce bruit. Je lui dis que chez M<sup>r</sup>. le Chancelier après le souper, la Princesse d'Angleterre étoit demeurée à jouer avec Mesdemoiselles de Nemours, & que j'avois suivi la Reine; que lorsque je fus au bout de la galerie, je l'avois appelée avant que d'entrer; que nous nous étions prises par la main comme nous faisons ordinairement; que je ne croyois pas qu'il y eût rien à redire là-dessus. M<sup>r</sup>. le Cardinal

me dit : L'autre jour chez la Reine on dit que vous aviez voulu passer devant elle chez M<sup>r</sup>. le Chancelier. Monsieur répondit : Quand elle l'auroit fait, n'auroit-elle pas eu raison ? Nous avons bien à faire que ces gens-là, à qui nous donnons du pain, viennent passer devant nous ? que ne s'en vont-ils ailleurs ? On le redit à la Reine d'Angleterre, qui en pleura fort. La Reine le fut, elle gronda Monsieur, & lui dit : Etre ce que vous êtes, & eux ce qu'ils sont, vous avez bonne grace de parler ainsi. Voilà tout ce que j'ai oui-dire : je blâmai Monsieur, & dis à M<sup>r</sup>. le Cardinal que la Reine d'Angleterre étoit en un état qui obligeoit à lui rendre tout l'honneur possible par ses proches ; que peut-être en un autre temps la pensée me seroit-elle venue de disputer le pas à sa fille ; que c'étoit à quoi je n'avois jamais songé ; que j'avois vécu avec la Reine d'Angleterre & sa fille avec toute l'amitié possible ; qu'elles m'en avoient témoigné beaucoup, & que personne n'étoit plus civil que la Reine d'Angleterre. M<sup>r</sup>. le Cardinal me dit : Les Rois d'Ecosse cédoient autrefois aux fils de France, & par cette raison vous seriez en droit de passer devant la Princesse d'Angleterre. Je le suppliai de ne point parler de cela, & qu'en l'état où

étoit la Reine ma tante, je ferois fâchée qu'il lui vint des mortifications à mon occasion.

Le Roi étudioit un ballet que j'allai voir répéter avec la Reine ; & le jour qu'il se danfa, on étoit placé & paré dans une tribune à main droite du théâtre, pour pouvoir plus aifément defcendre deffus pour danfer après le ballet. Madame la Princeffe d'Angleterre y étoit, & Mesdemoifelles de Nemours, & le monde ordinaire. Comme les bals fe donnent dans une grande falle, & que le monde y vient fans prier, il y alla toutes fortes de perfonnes ; j'y vis deux Dames qu'il y avoit long-temps que je n'y avois vues, les Comteffes de Fiefque & de Frontenac. Je les trouvai fi changées, que j'eus de la peine à les reconnoître ; l'une par l'excès de fa maigreur, & l'autre par celui de fa graiffe : elles étoient toutes derriere les autres, cachées avec leur coëffes comme des perfonnes qui n'ofent fe montrer. Le lendemain on en parla chez la Reine, qui n'a jamais témoigné aucune amitié pour elles : quelqu'un demanda fi on les avoit mandées, la Reine répondit : Elles étoient derriere parmi la canaille. Le Roi ni moi ne nous informons pas des gens qui font où elles étoient. Je dis :

Elles étoient parmi les honnêtes Demoiselles du Marais. La Reine répondit : Je crois qu'il y en avoit quelques-unes.

Un jour ou deux après, Monsieur me dit à la foire de la part de la Reine, que je ne défiffé point mes pierreries, qu'elle vouloit qu'on allât encore une fois paré au ballet. Je me doutai que c'étoit pour la Reine de Suede, il me l'avoua, & me dit de n'en parler à personne. Elle arriva le jour d'après. La Reine dit qu'elle venoit comme inconnue, & qu'elle ne seroit qu'un jour à Paris; que l'on avoit fait tout ce que l'on avoit pu pour la détourner d'y venir, & qu'il avoit été impossible; que pour lui faire connoître qu'il falloit qu'elle y fût peu, M<sup>r</sup>. le Cardinal l'avoit logée dans son appartement au Louvre, & s'étoit mis dans sa petite chambre; & qu'ainsi elle devoit juger par l'incommodité qu'elle lui causoit qu'il étoit à propos de s'en aller promptement. Elle nous dit, à Monsieur & à moi, que nous ne nous avisassions pas de lui dire que l'on alloit en masque, & que l'on se divertissoit bien; qu'il falloit lui dire au contraire que jamais hyver ne s'étoit passé plus mélancoliquement; qu'il n'y avoit nuls plaisirs, & qu'on s'ennuyoit fort. Puis elle dit : C'est que ma niece & mon



fils croyent faire l'honneur de la France, lorsqu'ils tiennent mille discours à cette Reine. On vint dire qu'elle étoit arrivée; la Reine s'y en alla, elle me dit & à la Princesse de Carignan, de demeurer, dont je fus fort fâchée, & je lui répondis d'un ton boudeur : Vous m'envoyerez querir, la Reine de Suede me voudra voir. La Reine ne monta pas jusqu'en-haut, elle trouva Nogent dans son cabinet, qui lui vint dire de la part de M<sup>r</sup>. le Cardinal de me mener. Elle m'envoya appeller : après avoir salué la Reine de Suede, elle lui demanda où est Mademoiselle ? Je m'avantai & la saluai.

Le lendemain on donna le ballet, j'étois parée comme l'autre fois; la Reine de Suede étoit habillée comme les autres, & cela lui faisoit bien. J'étois destinée à voir au ballet des personnes que je ne voyois point ailleurs; j'y vis Présontaine, que je n'avois pas vu en lieu du monde depuis qu'il étoit parti de St. Fargeau. Cela me fit souvenir de la perte que j'avois faite lorsque je le perdis, de tous les embarras que son absence avoit causés en mes affaires, & de tous les chagrins que ces mêmes affaires m'avoient donnés. Ce souvenir est peu propre à voir un ballet & danser au bal; il ne donne pas au visage

toute la gayeté qui feroit nécessaire en pareils lieux, ni en pareilles occasions.

Le lendemain, quoique fatiguée d'avoir veillé, je me levai, & m'habillai en grande diligence pour aller voir la Reine de Suede, parce que je croyois qu'elle dût partir le jour d'après. Je lui envoyai demander audience, elle me manda que je la vinssé voir de bonne heure, & que j'irois à la Comédie avec elle. Je n'allai néanmoins au Louvre que fort tard, je n'avois point dessein de l'accompagner, je favois bien que l'on se feroit moqué de moi. Quand j'arrivai au Louvre, je demandai à la Reine si la Reine de Suede s'en alloit le lendemain; elle me dit je crois que non, dont je suis bien fâchée, elle ira ce soir à la foire, il faut que mon fils & vous alliez avec elle. Je répondis à la Reine, que si Monsieur y alloit, j'irois; qu'autrement je n'irois point: elle revint fort tard de la Comédie. Quand je fus qu'elle étoit dans sa chambre, j'y montai, & la dissuadai d'aller à la foire; elle me demanda si elle pouvoit aller chez la Reine, je lui dis qu'elle jouoit, & qu'elle y feroit la bien-venue. Nous y allâmes; & le Roi & Monsieur, qui craignoient qu'elle ne les voulût mener à la foire, se cachèrent lorsqu'elle arriva, & ne revinrent

que lorsque je les allai assurer qu'elle n'iroit point.

Madame de la Basiniere donna une assemblée & un souper fort magnifique, où la Reine de Suede vint : elle dansa d'une maniere assez ridicule, & qui fit rire la compagnie. On m'avertit que les Comtesses de Fiesque & Frontenac devoient y venir en masque ; je le dis à M<sup>r</sup>. le Cardinal, qui donna ordre à M<sup>r</sup>. de Noailles, Capitaine des Gardes-du-Corps en quartier, de ne laisser point entrer de masques où étoit le Roi, que l'on ne fût les noms ; & que si ces Dames venoient, qu'on leur dît que le Roi ne vouloit pas les voir, ni qu'elles vinssent en des lieux où je serois. Le Cardinal me dit d'en remercier le Roi, ce que je fis : il me répondit le plus gracieusement du monde. La relation que nous fîmes à la Reine de la danse de la Reine de Suede, lui donna envie de la voir danser ; & pour rire avec plus de liberté, on ne voulut pas faire une grande assemblée ; de sorte que le Roi envoya un soir savoir s'il lui plaisoit de descendre : il dansoit tous les soirs, & la Reine me commanda de venir. Elle n'eut pas le plaisir qu'elle s'étoit proposé ; M<sup>r</sup>. de Brezgis, par un zele à contre-temps, donna avis à la Reine de Suede que l'on s'étoit moqué

d'elle, & qu'il ne falloit pas qu'elle dansât : ce qui fut causé qu'elle ne fit que des révérences, & le bal finit promptement. Le lendemain on lui donna la Comédie dans la grande salle : & nous allâmes chez Dainville où il y eut grand bal & souper après minuit, & même nous y entendîmes la Messe. On mouroit de peur qu'il ne prît fantaisie à la Reine de Suede d'y venir pendant le bal : nous eûmes quantité de masques, il n'y avoit point de bal où il n'y en vint beaucoup. Le Lundi gras la Reine en donna un dans son grand cabinet, où il n'y avoit que les personnes ordinaires que j'ai déjà nommées, & de surcroit quelques femmes d'Officiers de la Maison du Roi. La Reine & la Princesse d'Angleterre y étoient, sur quoi la Reine de Suede dit qu'elle ne s'y pouvoit trouver si elle ne se mettoit au-dessus de la Reine d'Angleterre; & comme cette pauvre Princesse n'a nulle joie en ce monde, & qu'elle ne voit danser qu'une pauvre fois l'année la Princesse sa fille, la Reine fit dire à la Reine de Suede qu'il falloit qu'elle y vint en masque, ce qu'elle fit. Elle y vint habillée en Bohémienne, d'une maniere ridicule au derniere point; elle avoit avec elle Marianne & la petite de Nogent, qui est de même âge, & Bon-

neuil fille de la Reine. Je ne me souviens plus qui étoient les autres : j'eus à ce bal un grand démêlé avec Monsieur, & avec M<sup>lle</sup>. de Gourdon qui est assez considérée, comme on le connoitra par ce que je vais dire. Elle n'avoit personne pour la mener au branle ; elle appella Frontenac, qui se cachoit derrière les autres par respect pour moi : il ne se présentoit guere, quoique je ne lui eusse pas défendu de se présenter devant moi dans ce temps-là. Je dis à Monsieur, qui me menoit : Votre Gourdon est une sottise, & de paroles en paroles nous nous picotâmes : cela vint à un tel point, que je ne lui rendis pas sa courante ; tout le monde s'en apperçut à souper. Il bouda fort, à ce que l'on m'a dit.

Le lendemain la partie étoit faite que nous devions aller en masque, c'étoit le Carême-prenant. Quand j'arrivai au Louvre, Monsieur étoit habillé en fille avec des cheveux blonds, la Reine me disoit qu'il me ressembloit : on eut toutes les peines du monde à le faire démasquer pour se montrer à moi. Comme nous étions beaucoup de masques, le Roi dit qu'il falloit se séparer : je le suppliai de trouver bon que j'allasse avec lui, Monsieur alla avec les filles de la Reine.

Ce jour-là on n'avoit point défendu que les masques allassent où étoit le Roi, il étoit en masque lui-même ; & quoiqu'il fût fort ajusté & nous autres aussi , on avoit résolu dès le Louvre de ne se point démasquer. Nous allâmes d'abord chez M<sup>r</sup>. de Sully, où il vint quantité de masques, & en r'autres une troupe de Pélerines, dont étoient les Comtesses de Fiesque & de Frontenac qui ne se démasquerent pas. Après que nous fûmes partis, Monsieur affecta de leur parler, afin que l'on me le dit. Deux ou trois jours auparavant nous les avions rencontrées sur les degrés de Monsieur Sanguin où elles étoient allées en masque : on leur dit que je venois, elles s'en allerent, & nous les rencontrâmes comme j'ai dit. Je pris la Comtesse de Fiesque par la main, & je la lui ferrai ; elle le dit à tout le monde, & auguroit par-là que j'avois quelque radoucissement pour elle. Lorsqu'on m'en parla, je dis : Je l'ai fait pour me déguiser ; je ne puis rien faire de plus dissemblable à moi même, que de témoigner me familiariser avec la Comtesse de Fiesque. Nous allâmes à plusieurs bals, nous trouvâmes souvent les Pélerines, elles n'osèrent jamais se démasquer : on nous demandoit par-tout, si nous n'avions pas trouvé des

Capucins & des Capucines, ils fortoient toujours un moment devant que nous entraffions. On nous dit chez le Maréchal d'Albret, qu'on y avoit vu un Capucin qui avoit le bras & la main belle, & qu'il avoit touché sur son passage dans celle de M<sup>r</sup>. de Turenne.

Le premier jour de Carême on ne parla que du scandale que cette mascarade avoit fait. Les Prédicateurs prêcherent contre. Le Roi & la Reine en furent fort en colere : personne ne se vanta d'en avoir été ; à la fin on fut que c'étoit d'Olonne, sa femme, l'Abbé de Villarceaux, Ivry, Mylord Craff, & une Demoiselle de M<sup>e</sup>. d'Olonne, & que son mari avoit voulu absolument qu'elle s'habillât de cette sorte. Elle n'avoit point paru dans le monde, tout le Carnaval elle ne bougea de son logis. Elle avoit un mal à un pied dont il lui étoit sorti des os, ainsi elle fut obligée de garder le lit. M<sup>r</sup>. de Candale étoit fort amoureux d'elle il y avoit long-temps, & il avoit été affligé extrêmement de la quitter. Depuis son départ on favoit que Jean-nin, Tresorier de l'Epargne, alloit souvent chez elle ; on examina fort sa conduite sur la mort de M<sup>r</sup>. de Candale. Elle parut fort affligée, & même on dit qu'elle pleura toute la nuit, qu'elle en demanda pardon

à son mari, & lui avoua qu'elle l'avoit fort aimé.

La bouderie de Monsieur & de moi dura huit ou dix jours, la Reine nous fit embrasser, & nous fûmes aussi bons amis qu'auparavant. Il me demanda pardon d'avoir parlé à la Comtesse de Fiesque, & me dit qu'il ne savoit que lui dire, lorsqu'il lui avoit parlé. Il songeoit : Nous nous raccommoierons ma cousine & moi, & je me repentirai de ce que je fais présentement. La Reine de Suede alla aussi en masque le jour de Carême-prenant habillée en Turque. Quand elle revint à quatre heures du matin, elle s'en alla voir M<sup>r</sup>. le Cardinal qui avoit la goutte, & qui crioit les hauts cris, & lui parla d'affaires en habit de masque. Le premier jour de Carême, elle eut envie de voir un petit ballet que Montbrun avoit fait. La Reine la pria que ce ne fût point au Louvre ; elle voulut me proposer de le faire danser au Luxembourg, je la suppliai de m'en dispenser. Ce fut chez Madame la Maréchale de l'Hôpital, où le Roi, Monsieur & moi allâmes avec elle : on avoit une impatience incroyable qu'elle s'en allât, & le jour qu'elle partit Monsieur le Cardinal s'en alla au Bois de Vincennes.



Il vint à Paris un Gentilhomme Piémontois nommé le Comte de Vérue : c'est un garçon de l'âge de M<sup>r</sup>. de Savoye, & dans ses plaisirs ; ainsi on le contidéroit comme un Favori. Il étoit beau-frere d'une Marquise de Calux, que l'on dit qu'il a chérement aimée, & dont on dit aussi que Madame sa mere avoit beaucoup d'inquiétudes. Quand elle mourut, il fut au désespoir, & quelque temps après sa mort il alla au lieu où elle étoit enterrée, & fit ouvrir son cercueil. Elle étoit morte de la petite-vérole, la corruption de ce mal fit qu'elle fut bientôt pourrie. Il lui baïsa pendant une heure un bras tout plein de vers, & après cela il demeura cinq ou six jours dans une mélancolie très-grande. Le Comte de Vérue étoit venu, à ce qu'on disoit, voir ma sœur, sur ce que M<sup>r</sup>. l'Abbé Damoreti avoit eu ordre de Madame Royale de la demander à son Altesse Royale & à M<sup>r</sup>. le Cardinal. On disoit que Madame de Savoye le faisoit à deux fins ; l'une, pour faire expliquer S. A. R. si elle avoit dessein que le Roi épousât sa fille, ou pour mieux dire, pour savoir s'il l'épouserait ; & l'autre, pour détourner M<sup>r</sup>. de Savoye de se marier à quelque personne qui lui pourroit faire ombre ; & que d'embrasser cet affaire, elle

ne pouvoit pas être sitôt exécutée. Ma sœur étoit fort petite ; & d'Alibert, dont j'ai ci-devant parlé, qui s'en alloit à Rome, passa à son retour à Turin. Il avoit vu l'Abbé de Vérinne à Rome, qui l'avoit engagé à le venir voir. Il avoit approché Madame Royale & M<sup>r</sup>. de Savoye, il avoit entendu Madame Royale souhaiter ma sœur ; de sorte qu'il s'en étoit venu faire de fête à Blois, où nonobstant les belles espérances du mariage avec le Roi, on étoit bien-aïse aussi de l'empressement de Madame Royale. Madame de Choisy, qui étoit celle qui mettoit plus dans la tête de S. A. R. & de Madame, que ma sœur pouvoit épouser le Roi, quoique l'on fût bien que M<sup>r</sup>. le Cardinal avoit de grands engagements avec Madame de Savoye pour la Princesse Marguerite sa fille, me manda qu'elle étoit au désespoir de ce que sa maladie l'empêchoit de me venir trouver, & qu'elle avoit une affaire de la dernière importance à me communiquer. Quoique j'aye toujours traité M<sup>e</sup>. de Choisy de folle, je n'ai pas laissé de l'écouter, parce qu'elle voyoit beaucoup de monde, & qu'elle savoit bien des nouvelles. Je m'en allai chez elle, ce qui ne me fut pas beaucoup difficile : elle loge dans la basse cour du Luxembourg, on

va chez elle par-là ou par le jardin. Elle me dit : J'ai toujours été votre amie , je vous parle comme telle , c'est que voici Madame de Savoye qui envoie demander Mademoiselle votre sœur , elle est en âge de n'avoir pas hâte de se marier. Si M<sup>r</sup>. de Savoye l'épouse , il n'y a plus de parti pour vous ; c'est pourquoi allez-vous-en trouver M<sup>r</sup>. le Cardinal , & dites-lui : Vous me témoignez être de mes amies , si cela est , faites-moi épouser M<sup>r</sup>. de Savoye. Je la remerciai , & je lui dis que je n'étois pas d'humeur à courir sur les marchés des autres , & que je ne serois pas bien-aîsé que l'on crût que je courusse ainsi les gens pour me marier. Elle me dit : Vous croyez épouser Monsieur , la droite raison le voudroit , la Cour ne le mariera jamais , dont je suis bien fâchée , c'est mon bon ami. Il est vrai que Monsieur y alloit très-souvent , & cette habitude lui étoit venue de ce que Madame de Roquelaure alloit ordinairement jouer chez Madame de Choisy , & que Monsieur y alloit aussi. C'est une maison commode où il va toutes sortes de gens ; ainsi Monsieur y trouvoit son divertissement , & voyoit M<sup>e</sup>. de Choisy souvent. Quand je fus hors d'avec elle , je rêvai à ce qu'elle m'avoit dit , & je trouvai que c'étoit bien plus l'amitié

qu'elle avoit pour ma sœur que pour moi, de crainte que d'un côté de la Cour on n'eût aucune intention de lui faire épouser le Roi, & qu'on ne la pressât de se marier avec M<sup>r</sup>. de Savoye, & par-là qu'elle se vît hors de ses belles espérances.

En ce temps-là M<sup>r</sup>. le Cardinal étoit dans son lit avec la goutte, & beaucoup de chagrin de ce que Bellebrune, Gouverneur d'Heſdin, étoit mort, & que la Riviere, Lieutenant de Roi de la Place, & de Fargues, Major, s'en étoient rendus maîtres. le Roi avoit donné ce Gouvernement au Comte de Moret, qui alla pour en prendre possession, & on lui refusa la porte. La Riviere & de Fargues firent d'abord croire qu'ils ne songeoient qu'à se procurer quelque récompense. L'affaire tira en longueur, les gens que M<sup>r</sup>. le Cardinal envoyoit vers eux ne conclurent rien : on jugea aisément qu'ils traitoient avec les ennemis. En effet, ils les reçurent dans les dehors de la Place, & envoyèrent demander la contribution dans les terres du Roi. Pendant tout cela, on parloit de quelque accommodement avec M<sup>r</sup>. le Prince; & la Croisette, qui est à M<sup>o</sup>. de Longueville, étoit venu à Paris pour cela, sous prétexte de quelques affaires de Normandie. J'avois la meilleure opinion du monde

monde de ce Traité, parce que M<sup>r</sup>. le Cardinal n'en avoit parlé à ame qui vive, & tous ceux qui l'approchent & croyent mieux pénétrer dans tous ses secrets, ne s'en doutoient point. Il témoignoit desirer le retour de M<sup>r</sup>. le Prince, lequel de son côté fouhaitoit de s'accommoder. On lui rendoit la charge de Grand-Maitre de la Maison du Roi, le Gouvernement de Bourgogne, & dans six mois, Clermont, Stenai & Jamets. Il demandoit que l'on rendît Bethon au Comte de Suze. Cette malheureuse affaire d'Heſdin vint à la traverse. Les gens qui étoient dedans firent parler à M<sup>r</sup>. le Prince, ce qui rompit son Traité. Il espéroit que cela lui donneroit occasion d'en faire un plus avantageux, ou plutôt il ne vouloit pas traiter au commencement d'une campagne, dans le dessein d'entasser quelques nouveaux lauriers sur sa tête. Il fait tout comme un homme qui n'en auroit pas été autant couronné par tant de batailles qu'il a données avec avantage, & de Villes qu'il a prises. Il est fâché qu'Alexandre en fait plus que lui : on croyoit que le Maréchal d'Hocquincourt, qui s'étoit jetté du côté des ennemis, iroit à Heſdin. Il y alla en effet, il y fut reçu comme un ancien ami, & ceux du dedans ne vou-

lurent pas le rendre maître de la place.

Le Roi & Monsieur eurent un grand démêlé. Monsieur avoit rompu Carême, & mangeoit dans sa chambre. Il vint un jour dans celle de la Reine comme elle alloit dîner avec le Roi, il trouva un poëlon de bouillie, il en prit sur une assiette, & l'alla montrer au Roi, qui lui dit de n'en point manger. Monsieur dit qu'il en mangeroit. Le Roi répondit, gage que non : la dispute s'émut, le Roi voulut lui arracher l'assiette & la poussa, & jetta quelques gouttes de bouillie sur Monsieur qui a la tête fort belle, & qui aime extrêmement sa chevelure. Cela le dépitâ, il ne fut pas maître du premier mouvement ; il jetta l'assiette au nez du Roi, lequel d'abord ne se fâcha pas. Quelques femmes de la Reine, qui étoient présentes, l'animerent contre Monsieur. Le Roi se fâcha, & lui dit, que si ce n'étoit le respect de la Reine qui étoit présente, il le chasseroit à coups de pied. Monsieur alla s'enfermer dans sa chambre, où il fut toute la journée seul, la Reine & M<sup>r</sup>. le Cardinal les raccommoderent le lendemain. Heureusement je n'avois point sorti ce jour-là. Je gardai encore le logis le lendemain, & n'allai au Louvre que lorsqu'ils furent raccommodés : sans cela

on auroit bien regardé ce que j'aurois fait, parce que l'on favoit que Monsieur en uſoit d'une maniere avec moi pour faire croire que j'étois ſort dans ſes intérêts. Dès qu'il me vit, il me dit : Ne me parlez point, on croiroit que nous parlons de ce qui s'eſt paſſé, ce qu'il me conta après avec beaucoup de douleur, & de reſſentiment de la maniere dont le Roi l'avoit traité.

Le Comte de Béthune, que j'ai dit qu'il me voyoit les premiers jours de mon arrivée, & qui depuis me voyoit bien moins fréquemment, tenoit toujours le même procédé. Je ne lui en diſois rien, de crainte que cela ne vint à quelque éclairciſſement ; ſon fils aîné tomba malade ; j'y envoyai tous les jours avec ſoin : après une maladie de quinze jours, il mourut. Il s'en alla avec ſa femme à une maiſon de campagne à deux lieues de Paris : c'étoit dans le vilain temps, je crus que puifqu'il s'étoit éloigné de la Ville, on ne lui feroit pas de plaifir de le viſiter. J'y envoyai, ils y furent quelques jours ; dès que je ſus qu'ils étoient de retour, j'allai chercher ſa femme. On me dit qu'elle étoit à l'hôtel de Nemours. J'y allai auſſi, on me dit qu'elle n'y avoit point été, ce qui me fit croire qu'elle ne me vouloit

pas voir. Je lui mandai que j'irois la voir le lendemain, & l'heure : j'y fus, on me dit qu'elle n'y étoit pas. Je trouvai ce procédé extraordinaire; à la vérité je n'y retournai pas. Elle me vint voir quelques jours après; son mari n'y vint point, il se plaignoit à tout le monde de ce que je n'avois point été voir sa femme, & que la Reine Marguerite en pareille occasion avoit été voir une Dame de ses amies à 3 lieues de Paris; qu'il l'avoit par écrit; qu'elle étoit plus que moi; qu'elle étoit fille de France, & tenoit le rang de Reine. Cette plainte alla à Blois, & je fus que S. A. R. rit, & dit: Si ma fille y avoit été, le Comte de Béthune auroit envoyé querir le Tabellion du Bourg pour en avoir un acte pour mettre dans ses manuscrits. Je lui fis demander s'il desiroit que j'allasse voir la Comtesse de Selle sa belle-fille, parce que je ne visite guere les Dames, à moins que ce ne soient de mes amies particulieres; que je le ferois pour l'amour de lui. Il me manda qu'il en feroit bien-aîsé. Je le fis, il se plaignit encore d'une circonstance dont je ne me ferois jamais avisée que l'on se pût plaindre: c'étoit de ce que je savois qu'il falloit rendre le mariage à sa belle-fille, qui n'avoit point d'enfant, & que je ne



lui avois pas envoyé offrir de l'argent. Après ces plaintes, d'autres ensuite.

Un beau jour le Chevalier de Béthune enleva Mademoiselle des Marais, qui sortoit de la Messe du Temple, où elle demouroit avec son pere & sa mere. Madame des Marais me l'envoya dire par une de ses amies, & me témoigner le déplaisir qu'elle en avoit. Je lui mandai que je lui conseillois de s'en aller chez elle à la campagne le plutôt qu'elle pourroit; qu'il n'y avoit personne qui ne crût qu'elle n'eût donné les mains à cet enlèvement; que peut-être dans la suite du temps elle seroit obligée de l'avouer, & qu'ainsi il valoit mieux qu'elle évitât d'en parler. Le Comte de Béthune en eut un grand déplaisir avec assez de raison. Il se fût bien passé de dire que cela s'étoit fait par mon avis, puisque personne n'avoit travaillé plus que moi à l'empêcher. Je lui avois donné sur cela tous les avis que j'avois cru nécessaires. M<sup>r</sup>. le Comte des Marais de son côté fut au désespoir, il voulut faire courir le Prévôt après eux: ce qui obligea Madame des Marais à lui dire qu'ils étoient mariés, & qu'elle y avoit consenti; que le Chevalier de Béthune lui avoit promis de ne point voir sa fille après être mariée; crainte qu'elle ne de-

vint enceinte, & qu'elle espéroit avec le temps de gagner sur l'esprit de M<sup>r</sup>. des Marais qu'il lui donnât assez de bien pour que le Comte de Béthune en fût content. M<sup>r</sup>. des Marais envoya sa femme dans un Couvent où elle a des filles, & ne l'a vue qu'une fois depuis qu'elle alla le voir: il la reçut en cérémonie, puis il la remena à son carrosse, comme il auroit fait à une Dame étrangere. Ces pauvres misérables nouveaux mariés furent long-temps cachés dans des greniers de Paris, fort gueux, & cependant filant le parfait amour comme dans le Roman; & de l'humeur dont je connois Béthune, je ne doute pas qu'il n'écrive le sien avec plaisir. Ils ont été en Brie chez un de leurs parents, présentement ils sont à Fontainebleau, où ils vont tous les jours se promener dans la forêt à cheval avec des capelines de plumes, & n'ont pas une plus grande douleur que celle de rencontrer des gens de connoissance, auxquels ils sont obligés de parler, parce que cela les détourne de leurs agréables entretiens. Quand la Cour va à Fontainebleau, ils s'en éloignent.

La Comtesse de Béthune étoit au désespoir des chagrins de son mari, elle s'étoit venir au Luxembourg, & cela la

privoit de tous les divertissemens qu'elle avoit lorsqu'elle étoit avec moi. Un jour Madame de Nemours la veuve, qui est fort de leurs amies, me dit : Ne vous raccommodez-vous point avec le Comte de Béthune ? Je lui répondis : Quand il viendra chez moi, il fera le bien venu, je lui suis obligée du zele qu'il m'a témoigné ; & comme il ne s'est rien passé qui nous ait pu brouiller, il n'est pas nécessaire de raccommodement. Je lui demandai de quoi il se plaignoit ; elle me dit, de ce que vous n'avez plus de confiance en lui, & que vous ne lui parlez plus de vos affaires. Je lui dis que je n'en avois point. Elle me répondit : Et quand vous avez à faire à M<sup>r</sup>. le Cardinal ? Je lui dis : Je suis à la Cour, j'y vois tous les jours M<sup>r</sup>. le Cardinal, il seroit ridicule que j'employasse quelqu'un pour les affaires que j'ai avec lui, & que je ne lui parlasse pas moi-même. Elle me répliqua : Par exemple, quand vous avez parlé à M<sup>r</sup>. le Cardinal qu'il ordonnât aux Sur-Intendants de faire ce que vous desirez sur ce qui concerne les affaires que vous avez avec le Roi pour la Souveraineté de Dombes, ne lui avez-vous pas dit que vous lui enverriez quelqu'un l'informer du détail ? Je lui répondis que oui, & que pour

cela je lui enverrois mon Secretaire ; que M<sup>r</sup>. le Comte de Béthune ne pouvoit favoir ces affaires-là comme mes domestiques. Non , me repliqua-t-elle : il faudroit cependant , quand vous envoyez vos gens à M<sup>r</sup>. le Cardinal , que M<sup>r</sup>. le Comte de Béthune les lui présentât. Sur cela je m'écriai , & lui dis : C'est assez d'être à moi , & d'aller de ma part , pour avoir les entrées libres , on se moqueroit de moi si j'en ufois autrement. Je reconnus bien par tous ces discours de Madame de Nemours , que M<sup>r</sup>. le Comte de Béthune avoit besoin de mon nom pour voir M<sup>r</sup>. le Cardinal toutes les fois qu'il vouloit , & que c'étoit le sujet qui le courrouçoit tant de n'avoir plus rien à se mêler ; & assurément il ne me convenoit pas d'en user ainsi que Madame de Nemours me disoit.

Un jour que nous étions à la Foire , Monsieur & moi , Madame la Princesse Palatine y étoit aussi , M<sup>e</sup>. de Châtillon arriva , qui demanda si on vouloit d'elle pour jouer : nous lui dîmes qu'elle seroit la bien venue. Un moment après l'Abbé Fouquet arriva , on lui demanda s'il vouloit jouer , il dit que non , & qu'il avoit à faire ; on le pressa , il demeura. Madame de Châtillon & lui étoient brouillés , &

ils se faisoient des mines ; tout d'un coup elle dit à Monsieur : Permettez-moi de mettre un masque , j'ai froid au front : elle se masqua , nous allâmes dans plusieurs boutiques ; dans une l'Abbé Fouquet n'y étoit pas , elle se démasqua ; l'Abbé Fouquet y vint , le même froid la reprit , & elle remit son masque. A dire le vrai , jamais femme n'a eu tant de raison de haïr un homme que celle-là en avoit. Un jour que l'Abbé Fouquet étoit en campagne , Madame de Châtillon s'en alla chez lui , & les domestiques qui la connoissoient pour la maîtresse de leur maître , lui ouvrirent la porte de son cabinet ; elle prit des cassettes où étoient toutes les lettres qu'elle lui avoit écrites , & même à ce que l'on dit , quelques-unes de Monsieur le Prince qu'elle lui avoit confiées. Elle fit très-habilement d'en user ainsi , elle auroit encore mieux fait de ne les lui pas donner ; puisqu'elle avoit fait la faute , elle la réparoit le mieux qu'elle pouvoit à son égard. L'Abbé Fouquet revint , & ne trouva plus de cassettes. Il en fut au désespoir , il s'en alla chez M<sup>le</sup>. de Châtillon , & lui dit tout ce que la rage peut faire dire à un homme fort en colere & fort amoureux ; il cassa ses miroirs , la menaça d'envoyer prendre ses meubles &

les pierreries. Il disoit qu'il les lui avoit données : de crainte que cela n'arrivât, elle fit détendre sa maison, & s'en alla chez M<sup>e</sup>. de St. Chaumont. Jamais affaire n'a fait tant de bruit que celle-là. C'est une étrange situation que la différence des temps ! Qui auroit dit à l'Amiral de Coligny, la femme de votre petit-fils sera maltraitée par l'Abbé Fouquet, il ne l'auroit pas cru ; il n'étoit nulle mention de ce nom-là de son temps, non plus que de ceux du Connétable de Montmorenci, & du brave Bouteville son pere. Cette affaire se passa un peu devant que je revinsse à la Cour. Deux ou trois mois après, Madame de Brienne alla avec Madame de Châtillon. à la Miséricorde, qui est un Couvent du fauxbourg St. Germain ; elles étoient au parloir, & M<sup>e</sup>. Fouquet la mere y vint avec l'Abbé. M<sup>e</sup>. de Châtillon dit à Madame de Brienne : Ah ! Ma bonne, que vois-je ? Quoi cet homme devant moi ! M<sup>e</sup>. de Brienne & la Mere de la Miséricorde lui dirent : Songez que vous êtes Chrétienne, & qu'il faut tout mettre aux pieds de Jesus-Christ. La Mere de la Miséricorde s'écria : Au nom de Jesus, mon enfant, (car elle est Provençale & fort naïve) au nom de Jesus, regardez-le en pitié. La bonne femme Fouquet lui di-

foit : Madame , je vous prie de trouver bon que mon fils l'Abbé ait l'honneur de vous hanter. On dit que c'est une vieille femme fort simple , comme il paroît à son discours. Ce fut une farce admirable ; depuis l'Abbé Fouquet alla chez Madame de Châtillon , elle ne vouloit pas qu'on le fût , & disoit toujours qu'elle ne le voyoit point ; c'est pourquoi elle avoit affecté toutes les façons qu'elle avoit faites à la foire. Pour moi je ne comprends pas qu'une femme née de la Maison de Montmorenci , & femme d'un Coligny , soit capable de s'être embarquée avec un homme comme celui-là. Ce qui justifie M<sup>e</sup>. de Châtillon , c'est qu'il s'est toujours plaint de ses cruautés dans ses plus grandes coleres , & ne s'est jamais vanté d'en avoir eu les moindres faveurs : tout ce qui m'a déplu , c'est qu'il s'est vanté qu'elle n'a refusé aucun présent de lui , soit en hardes ou en argent. Pour moi je ne le crois pas. Le monde , qui est quelquefois un grand menteur , disoit qu'elle alloit à la foire avec une cappe ; qu'elle marquoit tout ce qu'elle avoit envie d'avoir chez les Marchands , & que le lendemain on le lui portoit. Pour moi je vais dire ce que j'en crois. Il est vrai que M<sup>e</sup>. de Châtillon aime le bien ,

L'Abbé Fouquet est frere du Sur-Intendant, je crois qu'il lui a beaucoup fait faire d'affaires ; qu'elle a eu de l'argent, a acheté des meubles & des bijoux : quoique l'on puisse dire, je ne saurois croire que les personnes de qualité s'abandonnent au point que les médisants disent qu'elle a fait. Quand on n'auroit pas son salut en vue, l'honneur du moins est à ma fantaisie si beau, que je ne comprends pas comment on peut le mépriser.

Sur ce que j'appris que l'on disoit dans le monde, que la Reine & M<sup>r</sup>. le Cardinal ne trouvoient pas bon que nous fussions toujours ensemble Monsieur & moi, & même que je voyois que Monsieur me donnoit des avis, & avoit de certains égards qui me devoient faire prendre garde à moi, & qui me faisoient aussi paroître son amitié, j'attribuois cela la plupart du temps à une crainte d'enfant. Il l'étoit assez ; néanmoins je me résolus d'en parler à M<sup>r</sup>. le Cardinal. J'allai un jour chez lui sous prétexte de lui parler de quelques affaires : je trouvai le Comte de Béthune dans l'anti-chambre, dont il fut fort fâché de ce que je voyois qu'il n'entroit point, & je trouvai M<sup>r</sup>. le Cardinal tout seul. Le Comte de Béthune attendoit à lui parler pour les affaires de



M<sup>r</sup>. de Beaufort. On travailloit à son retour, & même il étoit déjà à Auteuil à une lieue de Paris. Après avoir demandé à M<sup>r</sup>. le Cardinal des nouvelles de sa fanté, parce qu'il avoit la goutte, je lui dis : Le Comte de Béthune est là-dedans, si vous lui voulez parler, j'irai me chauffer. J'étois bien-aîsé de lui faciliter le moyen de l'entretenir à cause de M<sup>r</sup>. de Beaufort. Il me répondit : C'est pour M<sup>r</sup>. de Beaufort ; s'il avoit choisi un autre négociateur, ses affaires seroient plutôt finies, le Comte de Béthune parle tant quand il est en train, que l'on ne sauroit finir avec lui. Je lui demandai en quel état étoit l'affaire. Il me dit : Elle va bien. M<sup>r</sup>. de Beaufort reviendra au premier jour. Je l'ai servi en ce que j'ai pu auprès du Roi & de la Reine, je rends le bien pour le mal ; & sur cela il me fit un grand discours sur tout ce qui s'étoit passé entre Monsieur de Beaufort & lui. Ensuite il me parla de l'affaire de Hefdin & de M<sup>r</sup>. le Prince, & me dit qu'il seroit toujours prêt à se raccommoder avec lui, quand il témoigneroit le desirer ; qu'il étoit étrange qu'il prît en sa protection ceux qui faisoient des fautes ; qu'il ne connoissoit point la Rivière ni Fargues, & qu'il les attachoit à ses intérêts, afin

de faire encore une nouvelle difficulté à son Traité, au-lieu de lever tant qu'il pouvoit les obstacles. Je répondis à cela le plus sagement que je pus : puis il me demanda, comment êtes-vous avec Monsieur? Je lui dis aussi-bien que l'on puisse être avec une personne aussi enfant que lui. Sur quoi il me dit: La Reine & moi sommes au désespoir de voir qu'il ne s'amuse qu'à faire faire des habits à Mademoiselle de Gourdon, qu'il ne songe qu'à s'ajuster comme une fille, & qu'il ne fait point les exercices que font d'ordinaire les gens de son âge, & qu'il s'accoutume à une délicatesse qui ne convient point à un homme. Je lui répondis : Je croyois que l'on étoit bien-aîsé de cette conduite, & que l'on ne souhaitoit point qu'il menât une autre vie. M<sup>r</sup>. le Cardinal me dit : Au contraire, la Reine & moi souhaitons passionnément qu'il demande d'aller à l'armée. Je lui dis : C'est ce que je lui reproche tous les jours. M<sup>r</sup>. le Cardinal répliqua, c'est le plus grand plaisir que vous puissiez faire à la Reine. Je lui répondis : On m'a dit qu'elle trouvoit mauvais que j'allasse souvent avec Monsieur; si cela est, je vous supplie de me le dire; il n'y a rien de si aîsé, que de rompre les parties qu'il fera, sans qu'il sache que l'on me l'ait dé-

féndu. S. E. répondit : Ne croyez pas ceux qui vous disent cela ; la Reine est ravie qu'il soit avec vous , vous ne lui donnez que de bons conseils. Sur cela je me récriai : Je ne lui en ai point encore donné. Si je lui en donnois , vous pouvez être assuré qu'ils ne feroient pas contraires aux sentiments de la Reine ni aux vôtres. Sur cela il me dit : Quel avantage aurois-je à voir Monsieur un fort mal-honnête homme ? Il en vivroit plus mal avec moi ; & s'il a quelque prix , je suis assuré qu'il me fera l'honneur de m'aimer. Je sortis fort satisfaite de cette conversation , de laquelle je fis part à Monsieur. Nous allâmes ensuite souvent nous promener ensemble.

J'eus encore une conversation avec M<sup>r</sup>. le Cardinal sur la venue du Comte de Vérue. Il me dit qu'il étoit fort embarrassé dans cette affaire , parce que s'il conseilloit à S. A. R. de faire le mariage de ma sœur avec le Duc de Savoye , il sembleroit qu'il lui donneroit l'exclusion pour le Roi qu'il espéroit , & qu'ainsi il n'osoit parler ; que s'il en étoit cru , S. A. R. feroit ce mariage sans le remettre , & que c'étoit le meilleur parti de l'Europe ; que le Roi n'avoit aucune inclination pour ma sœur ; que pour lui il ne se mê-

leroit point de conseiller le Roi pour cela ; qu'il choitiroit qui il lui plairoit ; que si le Roi avoit à choisir une des filles de S.A.R., il favoit bien laquelle lui étoit la plus propre ; & que s'il en étoit cru, l'affaire en seroit bientôt faite ; qu'il avoit prié le Roi de ne lui point demander son avis là-dessus , parce qu'il ne le lui donneroit pas , & qu'il ne le devoit prendre que de lui-même ; qu'il avoit la plus grande passion du monde de me voir mariée , & qu'il voudroit qu'il y eût mille Empe-reurs & Rois à marier , afin que dans ce nombre il en pût trouver un qui me mé-ritât ; que je ne me misse point en peine ; qu'il faisoit son affaire de mon établisse-ment. Je le remerciai de la bonne vo-lonté qu'il me témoignoit le mieux qu'il me fut possible. Il me témoigna qu'il avoit beaucoup d'impatience de favoir la ré-ponse que S. A. R. feroit à l'Abbé Da-moréti. J'en avois assez aussi de le favoir , je l'appris par la Reine , qui me dit que S. A. R. avoit répondu qu'elle recevoit l'honneur que M<sup>c</sup>. de Savoye lui faisoit de lui demander sa fille avec joie ; qu'il ne la marieroit point que le Roi ne fût marié. La Reine me témoigna que cette réponse l'avoit surpris ; qu'elle ne croyoit point que Monsieur eût cette pensée , par-

ce qu'elle savoit qu'il ne la devoit point avoir, & qu'il devoit se contenter d'être le pis-aller du Roi. Cet aveu me fit pitié, je n'avois qu'à écouter, & ne rien répondre là-dessus : pour moi qui ne fouhaitois pas que ma sœur fût Reine, je n'étois pas fâchée de ce discours.

Au retour de M<sup>r</sup>. le Cardinal, M<sup>r</sup>. le Roi avoit mené Préfontaine lui faire la révérence, il l'avoit fort bien traité, & son frere lui avoit dit qu'il le supplioit de lui donner de l'emploi, maintenant qu'il étoit inutile. M<sup>r</sup>. le Cardinal lui avoit dit qu'il y songeroit ; qu'il savoit bien que c'étoit un garçon habile, & qui avoit connoissance des affaires étrangères. Il avoit été Secrétaire de l'Ambassade à Munster sous M<sup>rs</sup>. Servien & d'Avaux, dont il s'étoit très-bien acquitté, & même ils l'avoient envoyé plusieurs fois devers M<sup>r</sup>. le Cardinal pendant cette négociation. M<sup>r</sup>. le Cardinal envoya un jour querir *le Roi*, & lui dit : Je veux envoyer votre frere en Ambassade auprès des Rois de Suede & de Danemarck pour traiter de la paix entre eux. Préfontaine l'alla trouver sur cela, & le supplia de ne lui donner que la qualité d'Envoyé ; que celle d'Ambassadeur étoit fort belle ; qu'elle coûtoit beaucoup d'argent ; que l'on y

mettoit le sien, & que bien souvent celui du Roi étoit long-temps à venir. L'affaire fut résolue ainsi. M<sup>r</sup>. le Cardinal lui dit de voir M<sup>r</sup>. de Brienne, & de travailler avec lui, ce qu'il fit. Mais comme il fut prêt à partir, les affaires de ce Pays changerent, ce qui fit changer M<sup>r</sup>. le Cardinal de résolution. J'en fus fort fâchée, j'aurois été bien-aîsè que Présontaine eût eu un emploi. Cela faisoit connoître que les gens de qui je me suis servie, & en qui je me suis confiée, avoient du mérite, puisque M<sup>r</sup>. le Cardinal les envoyoit chercher pour les employer. Présontaine n'avoit point brigué cela, ni qui que ce soit pour lui; on voyoit par-là que je ne m'étois point trompée dans mes jugements, ni dans la bonne opinion que j'avois eue de lui. M<sup>r</sup>. le Cardinal agit d'une maniere fort galante & fort extraordinaire. Il pria à souper Leurs Majestés, Monsieur, la Reine d'Angleterre, la Princesse sa fille & moi; nous trouvâmes son appartement fort ajusté, le souper fut magnifique en poisson. Ce fut un Dimanche de Carême, on dansa après souper. Il mena les deux Reines, la Princesse d'Angleterre & moi, dans une galerie qui étoit toute pleine de ce que l'on peut imaginer de pierreries & de bijoux, de

meubles, d'étoffes, de tout ce qu'il y a de joli qui vient de la Chine; de chandeliers de cryftal, de miroirs, tables & cabinets de toutes les manieres, de vaiffelle d'argent, de fenteurs, gants, rubans, éventails. Cette galerie étoit auffi remplie que les boutiques de la foire, hors qu'il n'y avoit rien de rebut, tout étoit choifi avec foin. Il ne nous dit point ce qu'il vouloit faire de tout cela : tout le monde voyoit bien qu'il avoit quelque deffein, & on difoit que c'étoit pour faire une loterie qui ne coûteroit rien. Je ne le pouvois croire, il y avoit pour plus de 4 ou 500000 liv. de hardes, nipes; deux jours après on fut ce myftere. On étoit chez lui, il fit entrer la Reine dans fon cabinet, où je l'accompagnai, & où on tira la loterie. Il n'y avoit point de billets blancs; il donna tout cela aux Dames & Messieurs de la Cour. Le gros lot étoit un diamant de quatre mille écus, que le fort donna à la Salle, Sous-Lieutenant des Gendarmes du Roi. Je tirai un diamant de 4000 liv.; ainfi chacun eut fon fait. Cette galante libéralité fit beaucoup de bruit à la Cour, & par tout le Royaume & aux Pays étrangers. Elle étoit extraordinaire, & je penfe qu'on n'avoit jamais vu en France une telle magnificence. Les

Comteſſes de Fieſque & de Frontenac firent ce qu'elles purent par leurs amis pour en être ; elles diſoient que c'étoit un affront qu'il n'y eût qu'elles qui n'y fuſſent point. M<sup>r</sup>. le Cardinal ne le voulut jamais à ma conſidération ; la Reine me le dit le plus obligeamment du monde , & j'en remerciai M<sup>r</sup>. le Cardinal. Il y eut beaucoup de gens qui firent des railleries de M<sup>r</sup>. le Cardinal & de la loterie. Pour moi je ne trouvois pas qu'il y eût ſujet. Affurément rien n'étoit plus galant & plus honorable.

Sur la fin du Carême, on commença à parler d'un voyage , & même de partir fort promptement. Monsieur me demanda ſi je n'en ſerois pas. Je lui diſ que j'en ſerois bien-aïſe ; mais qu'il falloit que l'on me le commandât. Dans les commencemens que j'arrivai à Paris, lors que l'on avoit parlé du voyage chez la Reine, j'avois dit : Je pourrai bien ne le pas commencer, parce que je veux aller à Forges, & j'irai après trouver la Reine : de ſorte que quand on me demandoit : Irez-vous au voyage ? Je répondois : Je ferai ce que la Reine m'ordonnera, je ſerois bien-aïſe d'aller à Forges, parce que je m'y étois engagée lors que je mourois d'envie d'aller au voyage. Comme on en



parla plus sûrement, & que l'on dit que l'on partiroit dans la semaine de Pâques, je fis dire à M<sup>r</sup>. le Cardinal que ce n'étoit point encore le temps d'aller à Forges, & que je serois bien-aïse d'aller au voyage. J'envoyai querir Bartet, qui est un homme assez connu pour que je n'explique pas qui il est : je l'ai déjà fait ailleurs. Nous avions fait connoissance sur ce qu'il se pique d'être fort serviteur de Madame de Longueville, & de l'avoir servie sans la connoître, par un sentiment généreux pour les personnes dont il honore & la qualité & le mérite. Cet attachement avoit fait naître notre connoissance. Il parla à M<sup>r</sup>. le Cardinal, qui lui dit qu'il en parleroit à la Reine. Je lui écrivis aussi. Il me manda qu'il ne trouvoit point à propos que je fisse ce voyage ; que si je le voulois absolument, je le pouvois faire ; mais qu'il ne le jugeoit pas à propos. Dès-lors je connus qu'il falloit se résoudre à ne pas quitter Paris ; je le dis à Monsieur, qui en parut fort fâché. La veille du départ, M<sup>r</sup>. de Beaufort salua Leurs Majestés, & vit M<sup>r</sup>. le Cardinal ; il avoit la fièvre fort violente : il s'alla coucher au retour du Louvre.

J'allai voir Madame de Vendôme pour me réjouir avec elle de l'arrivée de M<sup>r</sup>.

son fils, elle me mena dans sa chambre. Après que M<sup>r</sup>. de Beaufort m'eut conté comme il étoit satisfait de la Cour, & du bon traitement qu'il en avoit reçu, il me dit : Et vous n'y êtes pas si bien, vous ne suivez pas, & vous vous en allez à St. Fargeau jusqu'à ce que l'on vous mande; on ne veut pas que vous soyez à Paris. M<sup>r</sup>. le Comte de Béthune m'a dit qu'il l'a su de M<sup>r</sup>. le Cardinal. Je lui répondis que le Comte de Béthune étoit mal averti, que je ne suivois pas, parce que je voulois aller à Forges, & que jusqu'à la saison je demeurerois à Paris pour terminer l'affaire que j'avois avec M<sup>lle</sup>. de Guise, & que je n'irois point à St. Fargeau. Je quittai M<sup>r</sup>. de Beaufort, & je m'en allai droit au Louvre à la chambre de M<sup>r</sup>. le Cardinal, que je trouvai au lit. Il me dit : Qu'est-ce que vous avez? je vous trouve la mine étonnée, & comme si vous aviez envie de pleurer; êtes-vous en colere? Je lui dis que oui. Il savoit bien que je pleure de colere: il me répliqua: Pleurez sans vous contraindre, il n'y a personne ici; (il disoit vrai, il n'y avoit que M<sup>lle</sup>. de Vandy & M<sup>lle</sup>. de la Trimouille au bout de la chambre; & quand vous aurez pleuré, vous me direz ce que vous avez sur le cœur. Je crus son conseil,

je pleurai, & puis je lui dis ce que j'avois appris ; & sans lui nommer M<sup>r</sup>. de Beaufort, je lui dis que ce bruit venoit de M<sup>r</sup>. le Comte de Béthune. Il me répondit : C'est un fou ; si vous voulez, je l'enverrai querir tout-à-l'heure pour lui dire qu'il en a menti, & que je ne lui en ai point parlé : la vérité est que si vous voulez aller en voyage, vous irez ; mais je ne vous répons point que la Reine ne vous fasse la mine. Quand je lui en ai parlé, elle m'a dit : Il y a trois mois que ma niece ne parle que d'aller à Forges, & présentement elle veut venir avec nous. Il faut qu'elle ait quelque dessein, & c'est mon fils qui a cela dans la tête : il en parle toujours. C'est pourquoi si vous me croyez, demeurez ici, & dès que vous aurez été à Forges, venez trouver la Reine ; vous le pouvez faire sur ma parole, sans attendre d'ordre, & alors toutes les fantaisies que l'on lui a mises dans l'esprit seront passées. Je veux travailler à vous mettre avec elle de manière que personne ne vous y puisse brouiller. Il ajouta : Lorsque le Comte de Béthune a parlé à la Reine du mariage de son fils, il lui a dit que vous y aviez travaillé, & a ajouté : Jugez, Madame, quel conseil Mademoiselle est capable de donner, & ceux qu'elle

prendroit pour elle. Je m'écriai : Quoi ! la Reine pourroit-elle croire que je voulusse épouser Monsieur clandestinement, & que je voulusse aller demeurer dans un grenier comme le Chevalier de Béthune ? Quand il n'y auroit pas mille raisons pour m'en empêcher, celle de l'inquiétude naturelle que j'ai, seroit que je ne pourrois pas ainsi demeurer cachée. Il faut avouer que le Comte de Béthune est bien fou. M<sup>r</sup>. le Cardinal en convint, & me dit : Ne faites pas semblant de tout ce que je vous ai dit, je vous assure que je m'en vais travailler à vous mettre dans les bonnes graces de la Reine, de maniere que personne à l'avenir ne vous y pourra nuire. Ensuite il me fit mille protestations de services & d'amitié, & me pria de ne point aller à St. Fargeau, de peur que l'on ne crût ce que le Comte de Béthune avoit dit.

Le soir je fus prendre congé de la Reine, qui ne me fit pas de grandes amitiés. Elle me dit simplement : Je souhaite que vos eaux vous fassent du bien, & que nous vous voyions bientôt. Monsieur me pria fort de n'être guere aux eaux, & de m'en aller les trouver au plutôt. Les deux premiers jours après le départ de la Cour, je m'ennuyai un peu, particulière-  
ment

ment le temps auquel j'avois accoutumé d'aller au Louvre ; j'en fus bientôt défacoutumée, j'allai tous les jours au Cours, je me promenai deux ou trois fois à cheval. M<sup>lle</sup>. de Villeroy y vint avec moi, & Bonneuil, qui étoit retiré à Paris, & M<sup>e</sup>. de Sevigni. Hors elles, tout ce qui avoit accoutumé de se promener avec moi ne montoit pas à cheval ; on croira aisément que ma cour étoit grosse, il n'y avoit que celle-là à faire à Paris, puisque la Reine étoit absente. Le Chevalier de Charni revint d'Arras, où je voulus qu'il passât l'hyver après la campagne ; c'est un lieu où l'on apprend fort bien à faire la guerre, & où on alloit souvent en parti. Montdejeu, qui en est Gouverneur, est de mes amis. Je ne voulus pas que le Chevalier de Charni fît une seconde campagne dans le Régiment des Gardes ; je lui achetai une Compagnie d'Infanterie dans le Régiment de la Couronne, dont Montgommery, un des Cadets de Duras, étoit Mestre-de-Camp. Parce que ce Régiment est à un neveu de M<sup>r</sup>. de Turenne, je croyois qu'il seroit valoir les Officiers de ce Régiment, qui se trouvoient aux occasions.

En l'absence de la Reine, j'allois fort souvent au Val-de-Grace, Madame la Du-

chessé d'Epéron s'y étoit retirée : M<sup>r</sup>. son mari avoit désiré qu'elle ne demeurât plus chez lui. Sa vie produit de quoi faire une Histoire, je n'en dirai pas davantage à présent, j'espère la faire quelque jour que j'aurai le loisir.

Mes affaires avec M<sup>lle</sup>. de Guise, comme j'ai dit ailleurs, demeurèrent arrêtées tout-d'un-coup, parce que je voulois voir si je pourrois l'obliger à s'accommoder, & à ne point plaider avec moi. Un mois après que je fus revenue de Champigny, j'allai à Montmartre voir ma tante qui en est Abbessé, & qui est sœur de M<sup>lle</sup>. de Guise. Je lui témoignai le déplaisir que j'avois d'être obligée de plaider contre elle, que je la priois de vouloir porter son esprit à s'accommoder. Deux jours après, M<sup>lle</sup>. de Guise me vint voir, & me dit qu'elle seroit au désespoir si les affaires ne s'accommodoient point; que si je l'avois agréable, mes gens & les siens auroient des conférences ensemble pour cela. Je lui dis que j'étois ravie de la disposition où je la voyois, qu'elle connoissoit la mienne par le temps que j'avois demeuré sans demander mon partage; que ce n'étoit ni à elle ni à moi d'en parler; qu'il falloit demeurer dans ces termes que mes gens & les siens se vissent. Ses gens dirent qu'il

ne falloit pas songer à demander plus que le testament ne donnoit, & que M<sup>lle</sup>. de Guise étoit résolue à ne point mettre le testament en compromis. Ils donnerent des Mémoires des questions qui étoient entre nous; ils étoient décisifs au dernier point, & dirent que c'étoit la dernière résolution de M<sup>lle</sup>. de Guise, & que rien au monde ne la pourroit faire changer. Sur cela je fis faire trois consultations par des Avocats différens, lesquels trouverent tous que mon droit étoit immanquable, & que M<sup>lle</sup>. de Guise n'avoit nulle raison. Je priai M<sup>r</sup>. d'Entragues, qui est son ami & le mien depuis St. Cloud, & que j'ai connu depuis ce temps-là pour un homme d'une grande sincérité & probité, de lui proposer de prendre quelque'un de la Robe ou de l'Epée pour nous régler. Elle refusa cette proposition. Il y avoit quelques articles qui faisoient de la difficulté sur la Coutume de Normandie; je priai un Conseiller de la Grand'Chambre de Rouen, & un des Avocats-Généraux de ce Parlement, de faire consulter ces articles: ils me manderent qu'ils étoient sans difficulté. Je priai encore M<sup>r</sup>. d'Entragues de voir M<sup>lle</sup>. de Guise, & de lui dire que nous nous accommoderions comme elle voudroit; que nous ne ferions ré-

gler que les articles dont nous étions en différend, si elle le vouloit ainsi, bien que cela ne me fût pas avantageux; que c'étoit pour lui montrer le desir que j'avois de sortir d'affaire avec elle. Elle le refusa & dit: Je ne veux ni conférence d'ami, ni arbitrage, parce que quand on me condamneroit, je ne passerois pas par où on le voudroit. Je ne crois pas que mon affaire souffre aucune difficulté. Quand je vis cela, avant que de me résoudre, j'envoyai prier six Conseillers au Parlement de me venir voir. Ce furent M<sup>rs</sup>. du Laurent, Hervé & S. Martin, que je ne connois que par la réputation de leur capacité; M<sup>rs</sup>. du Coudrai Gernier, Bermond & du Vauroui, qui en ont beaucoup aussi, & qui sont mes amis particuliers. Je leurs dis: J'ai une affaire qui m'est de la dernière importance, je ne veux point l'entreprendre sans l'avoir bien examinée: sur le refus que ma tante m'a fait plusieurs fois de s'accommoder avec moi, de quoi M<sup>r</sup>. d'Entragues l'a été prier de ma part comme si je lui demandois une grace, je me vois en nécessité par son refus d'avoir recours à la Justice; j'ai fait consulter mon affaire par des Avocats différens en trois consultations. J'en ai fait faire à Rouen. Comme les Avocats agissent d'un esprit



différent que les Juges, je vous prie, Messieurs, de me donner votre avis. Voilà le contrat de mariage de Madame de Guise avec Monsieur de Montpensier, voilà celui de Monsieur le Duc d'Orléans avec ma mere, & le testament de Madame de Guise, & les consultations que j'ai fait faire. Ils lurent tout cela avec beaucoup d'attention, & examinerent mon affaire dans la dernière rigueur. Je fus quatre heures à les écouter avec beaucoup de patience; quelque inquiétude naturelle que l'on ait, on ne laisse pas d'avoir de la patience pour les affaires où l'on a un intérêt aussi considérable que j'en avois dans celle-ci. Ces Messieurs furent de même avis que les Avocats, & dirent qu'on ne pouvoit ôter la légitime aux enfants, à moins de quelque cause d'exhérédation; qu'il n'y en avoit point; qu'on ne pouvoit point me refuser en Justice un supplément de partage sans casser le testament. Ils s'étonnerent que M<sup>lle</sup>. de Guise refusât de s'accommoder, me louerent de toutes les avances que j'avois faites pour cela, & me dirent que je ne pouvois perdre ce procès. L'éclaircissement qu'ils me donnerent, me fut d'une grande satisfaction, & il m'étoit très-utile qu'ils fussent informés de mon droit, & persuadés qu'il étoit bien fon-

dé, parce qu'ils se disent les uns aux autres au Palais ce qu'ils favent, & qu'ainsi mes Juges seroient prévenus du tort que M<sup>lle</sup>. de Guise avoit envers moi, & de la maniere dont j'en avois usé. Cela se divulgua dans le monde, & par ces Messieurs, & par beaucoup de personnes à qui je le dis, ce qui m'attira des louanges d'en user si bien avec ma tante. Je lui fis dire ce que ces Messieurs avoient dit. Elle me fit demander si je trouverois bon qu'elle les allât voir, à quoi je répondis qu'elle ne me pourroit faire un plus grand plaisir, & de les croire aussi, parce que je savois qu'ils la porteroient à un accommodement. Elle y alla, ils n'eurent pas assez d'éloquence pour la persuader, elle leur dit qu'ils n'entendoient point l'affaire, & leur montra des Mémoires pareils à ceux qu'elle m'avoit donnés, & que ces Messieurs avoient eus en communication. Ils lui dirent que c'étoit ce qui leur avoit donné plus de connoissance; elle ne se rendit à aucune raison, & n'en trouvoit point qui fût bonne pour moi, lorsqu'il s'agissoit de me rendre mon bien.

Le Maréchal d'Aumont avoit ménagé une entreprise sur Ostende, par des intelligences qu'il avoit dedans, & rôdoit alentour en attendant l'exécution. Au-lieu

d'y réussir, il fut fait prisonnier avec tout ce qui étoit avec lui; du Ranché & Vieuxbourg, Capitaines aux Gardes; plusieurs autres Officiers furent pris avec vingt ou trente Mousquetaires, ce qui fâcha fort le Roi. Les Espagnols en usèrent fort mal; ils avoient des casques de la livrée du Roi, ils devoient les renvoyer: au-lieu de cela, on les mit en prison. La Cour apprit cette nouvelle à Amiens, dont elle fut assez fâchée, & on dit que c'étoit la faute du Maréchal d'Aumont, qui avoit fait cette entreprise à sa fantaisie contre l'ordre de la Cour. Le Maréchal d'Hocquincourt en fut bien-aise, parce que cela mettoit sa tête à couvert s'il étoit pris. Je n'ai point dit le sujet de sa retraite en Flandre, parce que personne ne l'a connue. Il avoit bien eu quelques démêlés avec les gens de Gabelles dans une de ses terres; mais ce n'étoit pas-là de quoi sortir de France: on disoit que c'étoit l'Abbé Fouquet qui lui avoit suscité ce démêlé; ils en seroient bien fortis eux deux. La Cour partit d'Amiens, & s'en alla à Abbeville, d'où le Roi alla vers Hesdin pour voir si sa présence ne remettrait pas ceux du dedans à leur devoir. Ils étoient si endurcis dans leur faute, qu'il ne fut pas possible de les émouvoir. Monsieur alla avec le

Roi. Il fut las d'être long-temps à cheval. Le Roi m'a conté qu'à son retour d'Hesdin, il vit faire une fort belle action au Régiment de Cavalerie de S. A. R. Il fut attaqué par trois escadrons soutenus, il tint ferme, fit sa décharge, & se retira devant ses ennemis en fort bon ordre. Je pense qu'il y a plus à cette relation; voilà ce dont je me souviens.

Au retour du Roi, on alla droit à Calais, & peu après on attaqua Dunkerque; le Roi alloit & venoit pour voir le siege, & la Reine. Il demeuroit ordinairement à Mardick, où il se tourmenta fort; il étoit jour & nuit à cheval, à ce qu'il m'a conté, & alloit visiter les gardes la nuit. Il m'a dit qu'un jour qu'il passoit lui quatrieme dans un petit bois entre Dunkerque & Mardick, il y avoit une embuscade des ennemis. Il ne vit d'abord que deux cavaliers; il alla pour les charger; quand il fut proche, il vit qu'ils étoient soutenus de quelques autres, même de Mousquetaires qui firent leur décharge. Ils étoient bien montés, ils se sauverent. Le siege de Dunkerque dura assez long-temps, le Maréchal d'Hocquincourt y fut blessé & en mourut quelques heures après: il étoit venu reconnoître un fort, pour voir si on pourroit par-là attaquer les lignes. On

fit une sortie sur lui, où il reçut un coup mortel. On lui trouva dans sa poche une lettre d'une Madame de Ligneville, qui étoit niece de Madame d'Hocquincourt sa belle-mere. Je l'ai connue, c'étoit une honnête fille, elle s'étoit retirée dans un couvent au Fauxbourg St. Germain, qui s'appelle les filles du St. Sacrement. Elle lui écrivit, malade d'un crachement de sang, que si elle eût été en état d'aller à la grille, elle l'eût prié de la venir voir pour l'avertir qu'il ne vivroit pas longtemps, & qu'il falloit employer le peu qui lui restoit à faire pénitence. Elle lui donnoit beaucoup de bons avis de cette force. La lettre étoit fort tendrement écrite; à la fin elle lui disoit: & pour marquer la vérité de ce que je vous écris, c'est que je mourrai dans un tel temps. Elle lui marquoit le moment de sa mort. Il donna cette lettre à M<sup>r</sup>. le Prince qui l'alla voir, & par son testament qu'il avoit fait après qu'il eut reçu cette lettre, il ordonnoit que l'on portât son corps à Notre-Dame de Liesse. Le Roi en refusa la permission alors, & depuis il l'a accordée.

Dunkerque est une place considérable, les Ennemis assemblèrent leurs troupes pour la secourir. M<sup>r</sup>. le Cardinal commanda à M<sup>r</sup>. de Turenne de ne les plus

attendre dans les lignes, & de fortir pour les combattre. Il fut alors fort embarrassé ; son fort est d'éviter le combat. Les événements sont incertains. Il fortit hors des lignes par ordre, & se posta le plus avantageusement qu'il put. Je ne m'amuserai point à conter le détail de ce qui s'est passé, ni qui tira le premier coup, ni l'ordre de la bataille, parce que cela ne convient pas à une Demoiselle. Je dirai seulement que M<sup>r</sup>. de Turenne fut si heureux, que des bataillons entiers jetterent leurs armes, & se rendirent sans tirer. Il ne trouva aucune résistance qu'aux troupes de M<sup>r</sup>. le Prince, qui fit bien-là comme il fait par-tout. J'ai toujours dit que ce seroit un fort grand Prince, & j'ai bien de la joie de voir que je ne me suis pas trompée dans mon opinion, puisqu'elle est maintenant confirmée généralement par tout le monde. Mais comme il avoit peu de troupes, qu'il avoit à faire à une armée fraîche & reposée, & qui n'avoit nullement fatigué, il fut obligé de se retirer ; ainsi le champ de bataille demeura à M<sup>r</sup>. de Turenne. Il n'y eut que le Comte de Meille, de la Maison de Foix, qui fut blessé & pris prisonnier du côté de M<sup>r</sup>. le Prince, & mourut ensuite de ses blessures à Calais. Du côté de M<sup>r</sup>. de Turenne,

un Gentilhomme, nommé la Barge, y fut tué; encore dit-on que ce fut par les Troupes de M<sup>r</sup>. de Turenne. La nouvelle en vint à Paris; on en fit un bruit non-pareil; on fut que c'étoit plutôt une déroute qu'une bataille. M<sup>r</sup>. de Turenne en toutes occasions avoit été battu & toujours malheureux; ses amis firent fort valoir cette dernière action, & exagérèrent de plus le plaisir qu'il avoit d'avoir défait M<sup>r</sup>. le Prince. J'allai visiter Madame de Turenne & M<sup>lle</sup>. de Bouillon dans cette conjoncture. Je leur dis que je venois leur témoigner la part que je prenois à tout ce qui les touchoit. M<sup>lle</sup>. de Bouillon me dit: Quoi! vous êtes bien-aîsè que mon frere ait battu M<sup>r</sup>. le Prince: Je lui dis: Je me réjouis toujours de la prospérité des armes du Roi. J'avoue que je trouvai fort à redire qu'elle me picotât de cette maniere, moi qui allois lui faire une civilité. Madame de Turenne, qui étoit fort douce, rougit, & me parut fâchée que M<sup>lle</sup>. de Bouillon m'eût parlé ainsi. Elle fut depuis que je m'en étois plainte. Elle s'excusa & dit que je rêvois, que je n'avois pas bien entendu ce qu'elle m'avoit dit.

Pendant que le Roi étoit à l'armée, Monsieur, au-lieu d'être avec lui, de-

meuroit auprès de la Reine comme un enfant, & il avoit déjà dix-sept ans. La Reine faisoit sa vie ordinaire, de prier Dieu & de jouer. Monsieur se promenoit avec ses filles, alloit sur le bord de la mer, prenoit un grand plaisir à se mouiller & à faire mouiller les autres, s'amusoit aussi à acheter des rubans & des étoffes qui venoient d'Angleterre. Le commerce de ce pays étoit fort libre à cause du voisinage, & de l'alliance que l'on venoit de faire avec le Protecteur, lequel envoya Mylord Falcombridge saluer Leurs Majestés, & fit présent de chevaux au Roi, à Monsieur & à M<sup>r</sup>. le Cardinal. On lui fit de beaux présents; ensuite le Roi envoya M<sup>r</sup>. le Duc de Créqui, Ambassadeur extraordinaire, vers le Protecteur, accompagné de plusieurs personnes de qualité, entre lesquelles fut Mancini, neveu de M<sup>r</sup>. le Cardinal. La joie de la prise de Dunkerque & de l'affaire des Dunes, ne dura pas long-temps. Le Roi revint de l'armée malade d'une fièvre continue très-dangereuse. La nouvelle en vint à Paris. On exposa le St. Sacrement par toutes les Eglises, pour demander sa guérison. J'étois pour lors prêt à partir pour l'Orge. Cette nouvelle retarda mon voyage. On fut cinq ou six jours à



n'avoir que de très-mauvaises nouvelles, entr'autres un courier que St. Quentin envoyoit à S. A. R. mon pere, lequel étoit de sa part à la Cour pour savoir des nouvelles de la santé du Roi. Ce courier m'apporta une lettre, par laquelle il me mandoit que l'antimoine n'avoit rien fait; que les Médecins n'avoient aucune bonne espérance de la maladie du Roi, & qu'il craignoit bien que lorsque je verrois sa lettre, il ne fût plus en vie. J'en fus fort affligée, ce qui se croira aisément. Le Roi est mon cousin germain; il me traite bien; & par-dessus tout, voir mourir un Roi jeune, cela donne un grand effroi. Les réflexions que je faisois de l'avenir pour l'affliction de la Reine, m'en donnoient beaucoup. J'aimois bien Monsieur; je ne trouvois point cependant qu'en l'état où il étoit, ce lui fût un avantage d'être Roi. Il étoit trop enfant pour gouverner, & même pour connoître ce qui lui étoit bon. Pour moi je trouve que les défauts des personnes éveillées paroissent plus que ceux des autres: ainsi je ne souhaiterai jamais d'avantage à mes proches quand je ne les en trouverai pas dignes. Ce n'est pas que Monsieur n'ait beaucoup d'esprit; mais il n'a encore aucune solidité, il n'a ni science ni expé-

rience ; ainsi l'Etat eût été bien mal gouverné. Ses habitudes & ses amis particuliers en ufoient de maniere à le perdre, & lui donnoient de mauvais conseils. J'avoue que cela me faisoit redoubler mes peines pour la maladie du Roi ; ce n'étoit pas trop être intéressée. Je savois qu'il ne m'époufferoit pas, & j'avois assez lieu de croire que la dignité ne feroit pas changer Monsieur. J'ai tant d'amitié pour ma Maison & pour sa gloire, que je souhaiterois que tous ceux qui en sont en pussent soutenir aussi hautement la dignité que le Roi mon grand-pere a fait, & que l'on n'en vît jamais aucun qui ne fût parvenu à ce point.

Tout le monde étoit dans l'attente à Paris de ce qui arriveroit de la maladie du Roi. Je voyois M<sup>e</sup>. de Choisy tous les jours dans le jardin du Luxembourg, qui me disoit toutes les nouvelles qu'elle savoit. Elle me paroissoit assez allerte, & je ne doute pas qu'elle n'espérât avoir grande part au Gouvernement. On manda un jour de la Cour, que le Roi avoit reçu le Viatique, & que la Reine & M<sup>r</sup>. le Cardinal étoient sortis de la chambre désespérés. Monsieur ne vit le Roi que les premiers jours de sa maladie. Dans la suite il lui parut du pourpre ; ainsi on ne

voulut pas le hasarder. Après toutes ces mauvaises nouvelles, il en vint que la seconde prise d'antimoine lui avoit fait quelque effet. Le lendemain on eut avis qu'une médecine avoit fait merveille; ainsi de jour en jour on apprit que le Roi étoit hors de danger: ce qui donna bien de la joie à tout le monde. Je me disposai ensuite à partir pour Forges. Quand on le fut, tout le monde me vint dire adieu, & Madame de Sully conta chez moi qu'il y avoit eu des violons à la Place-Royale le jour qu'on avoit vu l'extrémité où étoit le Roi; qu'ils avoient passé dans la rue des Tournelles, & avoient arrêté devant la maison de la Comtesse de Fiesque & de Frontenac qui logeoient porte à porte; qu'elles avoient fait sortir leurs gens pour battre les Violons. Je m'écriai fort là-dessus, qu'il les falloit châtier. Le soir on me dit: Vous ne savez pas ce que ces Comtesses ont dit: Que leurs gens avoient rapporté que c'étoient vos Violons, & que sur cela la Comtesse de Fiesque mit la tête à la fenêtre, & avoit reconnu Colombier, qui est un Gentilhomme à moi, & qu'elle avoit cru que vous l'aviez envoyé là pour empêcher qu'on ne battit vos Violons. On peut juger de la surprise que j'eus

d'une telle imposture, & la colere où elle me mit. J'envoyai chercher mes Violons par-tout, pour sçavoir s'ils avoient été assez impertinents pour aller jouer pour quelques-uns. Ces honnêtes gens-là vont par-tout pour de l'argent, à qui leur en donne, quand on ne les occupe pas. Je leur avois dit de ne pas venir en mon logis tant que le Roi seroit malade; je croyois qu'ils seroient assez avisés pour ne pas jouer en lieu du monde. Par cette raison je les envoyai chercher; on ne les trouva pas, je ne dormis point toute la nuit, & je me levai dès sept heures pour les envoyer encore chercher: j'appris qu'ils n'avoient été en lieu du monde, & que le fait avoit été inventé: ce qui me mit l'esprit en repos. A un moment de-là, Montbrun entra dans ma chambre, & me dit: J'ai cru être obligé de vous venir donner avis de ce qui se passa hier au soir dans la Place-Royale. Il n'est pas hors de propos que je dise que l'on avoit depuis peu entouré la Place-Royale de palissades, & qu'on y avoit fait une maniere de parterre de gazon, sablé les allées, & mis des sieges au bout, & que tous les soirs beaucoup d'hommes & de femmes s'y promenoient. Mefdame de Fiesque & de Frontenac n'en bougeoient avec Ma-

demoiselle d'Aucourt. A dire le vrai, je trouve qu'il n'y a rien de moins précieux. Cela se faisoit sans flambeaux. Montbrun me dit donc qu'il avoit entendu un violon ; qu'il avoit mis la tête à la fenêtre, & crié, qui sont ces coquins qui jouent-là ? si je descends, je leur donnerai sur les oreilles ; que Frontenac étoit venu qui lui avoit dit, c'est un violon de Mademoiselle ; je l'ai voulu faire taire, & il n'a pas voulu ; qu'ensuite il étoit descendu pour lui parler ; qu'il ne l'avoit plus trouvé, & que Mesdames de Fiesque & de Frontenac lui avoient dit : Au moins vous ferez témoins que ce n'est pas nous qui faisons jouer les violons. On nous veut jeter le chat-aux-jambes de tout ce que l'on fait. Je remerciai Montbrun, & j'envoyai querir Félix un de mes violons, qui me dit qu'il étoit vrai qu'il avoit été se promener dans la Place-Royale avec des femmes de sa connoissance, & le Maître-d'hôtel de Fieubet, Maître des Requêtes ; que je pouvois l'envoyer querir pour savoir ce qui s'étoit passé ; qu'il étoit vrai qu'il y avoit deux méchants violons de cabaret qui jouoient dans la Place-Royale, & que quand Montbrun mit la tête à la fenêtre, ils s'en étoient fuis ; qu'il avoit vu M<sup>e</sup>. la Comtesse de Fiesque & M<sup>e</sup>. de Fronte-

nac , qui lui avoient demandé ce qu'il faisoit ici , & qu'il leur avoit répondu : Je me promene comme les autres. J'envoyai querir le Maître-d'hôtel de Ficubet , qui me parla comme Félix ; & la circonstance vérifiée , j'envoyai Brays , un de mes Ecuyers , chez la Comtesse de Fiesque & chez Frontenac , accompagné de force Pages & valets-de-pied. Cette Ambassade n'avoit pas un bon air pour des gens qui étoient aussi mal avec une personne de ma qualité qu'elles étoient. Cela sentoit tout-à-fait son insulte , je pense qu'ils en furent avertis. Brays ne les trouva pas ; il y retourna sur les sept heures du soir ; il ne les trouva point encore. On parla tout le jour chez moi de cette affaire.

Je sortis le soir pour aller prendre congé de la Reine d'Angleterre. A mon retour , M<sup>r</sup>. le Duc de Brissac , accompagné de l'Abbé Belebat , me fit demander si j'aurois agréable qu'ils eussent l'honneur de me parler : je dis qu'oui. Quand M<sup>r</sup>. de Brissac fut entré , je lui parlai la première , & je lui dis : Je ne crois pas que vous eussiez voulu vous charger de me parler de la part de la Comtesse de Fiesque ; je vous crois trop de mes amis pour être son Ambassadeur. Je lui fis connoître la faute qu'il alloit faire , & le sujet que j'avois

de me plaindre de lui , & tout cela fort civilement. Il me dit qu'il croyoit s'être pu charger de venir favoir ce que je voulois à M<sup>e</sup>. de Fiesque & Frontenac ; qu'ils avoient appris que Brays avoit été deux fois les chercher. Je lui dis qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il se donnât cette peine ; que Brays y retourneroit , & qu'à moins de coucher hors du logis , il les trouveroit. Je m'emportai fort sur la mauvaise conduite de ces personnes à mon endroit , sur les obligations qu'elles m'avoient , & sur leur ingratitude. Ceux qui se trouverent en mon logis , dirent que j'avois parlé avec assez de force , & que ma colere ne m'avoit pas empêché de demeurer envers eux dans les bornes de la raison. La conclusion fut que je voulois pour marque de raison & de respect qu'ils me devoient , qu'ils attendissent mes ordres tels qu'ils pussent être. Je dis aussi à M<sup>r</sup>. de Brissac , que je le priois de considérer que j'avois mis beaucoup de différence entre l'Ambassadeur & l'Ambassade. J'envoyai Brays entre onze & douze , chercher la Comtesse de Fiesque : il lui dit de ma part que j'avois été fort surpris des contes que j'avois appris qu'elle faisoit ; que j'avois été bien informée du contraire , & que je lui défendois

de nommer jamais mon nom, & de se tenir en lieu du monde public ou particulier où je serois. Elle dit à Brays : Pour ce qui est du violon, je répondrai tout ce que Mademoiselle voudra sur cela, & dirai n'avoir vu que ce qui lui plaît; pour ce qui est de ne me plus trouver devant elle, si elle trouve mauvais que je sois à Paris, je m'en irai; je suis plus obligée que personne du monde de la respecter, aussi je le ferai en toutes occasions; c'est de quoi je vous prie de l'assurer. Elle voulut entrer dans quelque manière d'éclaircissement sur sa conduite, & plaindre son malheur. Brays lui dit qu'il n'avoit point d'ordre d'entrer en matière là-dessus; qu'en son particulier il plaignoit son malheur d'être mal avec moi; qu'il n'avoit rien davantage à lui dire. Ensuite il alla parler à Frontenac, qui étoit dans la chambre, à qui il fit le même discours. Frontenac dit: Il est vrai que Félix jouoit dans la Place Royale, & j'ai cru rendre un service à Mademoiselle de le faire taire; j'ai cru que cela ne lui pourroit déplaire. Brays lui dit: Mademoiselle m'a commandé de vous dire qu'elle ne trouvera jamais rien de bon de votre part, & ensuite il ajouta les mêmes défenses qu'à la Comtesse de Fiesque; à



quoi il ne répondit pas si respectueusement, & voulut se plaindre de mon injustice. Brays lui dit que ce que l'on ne feroit pas de bon gré, je saurois fort bien le faire faire de force, & s'en revint. Il étoit tout attendri du procédé de la Comtesse de Fiesque, qui avoit parlé de moi avec beaucoup de sentiment de déplaisir de son malheur, & de respect pour moi. Il étoit étonné de la fierté de Frontenac, ce qui ne me surprit point; je connois son procédé de travers. J'envoyai le lendemain mon Violon lui parler, pour lui donner un démenti de ce qu'il soutenoit l'avoir vu jouer dans la Place-Royale, & j'étois résolue, s'il avoit maltraité mon Violon, d'en user de même envers lui. Felix y alla, & en usa comme je lui avois commandé. Frontenac lui dit qu'il l'avoit bien vu; mais qu'il ne jouoit pas, & lui parla fort doucement; de sorte qu'à son retour je publiai tout haut dans mon logis, qui étoit plein de monde qui me venoit dire adieu, que mon Violon étoit hors d'affaire, & que le démenti en étoit demeuré à Frontenac. C'étoit pousser un Gentilhomme assez hautement, j'étois en droit & de qualité à en pouvoir user ainsi. Je partis ce jour-là pour Forges, M<sup>lle</sup>. de la Trimouille y vint avec moi, & M<sup>e</sup>. de

Choisy. J'écrivis à Bartet toute cette affaire pour la débiter à la Cour. J'écrivis aussi à Blois, & demandai justice à S. A. R. de l'insolence de ces gens-là. Je lui disois qu'il m'avoit toujours assuré que quand ils me manqueroient de respect, il les châtieroit; qu'elles ne pouvoient pas m'en manquer dans une affaire plus considérable que de me vouloir faire piece à la Cour; que n'y étant revenue que depuis un an, je devois craindre que cela ne m'y brouillât; que j'avois trop bonne opinion de moi & de celle que M<sup>r</sup>. le Cardinal en avoit, pour ne rien craindre. J'eus sur cela une réponse de S. A. R. aussi peu tendre qu'il avoit accoutumé d'en faire sur tout ce qui me regardoit, dont je fus fort fâchée. On ne s'accoutume jamais au mal.

Le lendemain que je fus à Forges, un Orfevre nommé Pitau, qui avoit accoutumé de vendre des pierreries à Monsieur, vint le matin me faire des compliments de Monsieur. Il me dit qu'il avoit apporté une lettre de sa part à M<sup>e</sup>. de Choisy, qui avoit pris quelques remèdes ce jour-là. Il m'assura que la santé du Roi se confirmoit de jour en jour. Il alla l'après-dînée de mes gens voir M<sup>e</sup>. de Choisy. Elle leur dit: J'ai reçu une lettre fort longue de Monsieur; quand elle étoit

sur son chapitre elle en contoit beaucoup. Elle a dit souvent : Je suis à la veille d'être favorite du Roi, & cela pendant la maladie du Roi. J'allai la voir par curiosité le soir, pour voir si elle ne diroit rien de sa lettre. D'abord elle me dit : J'ai reçu une longue lettre de votre cousin. Il me prie de vous faire ses complimens ; si vous voulez, je vous montrerai l'endroit, à condition que vous ne lirez pas le reste. Je lui dis que je la tenois pour vue, & que je n'étois pas curieuse. Elle étoit logée proche de mon logis, de maniere que moi, ou mes gens, pouvions voir tout ce qui entroit ou sortoit chez elle. Cela ne lui plut pas, elle se plaignit que le bruit l'empêchoit de dormir, & s'en alla loger tout au bout du Village dans une maison toute seule au milieu d'un pré. Elle y étoit fort commodément pour n'être vue de personne ; elle vint une fois à la fontaine, puis elle se plaignit du mal de dents, & n'y vint plus. La Maréchale de la Ferté étoit à Forges. M<sup>e</sup>. d'Olonne y vint, Madame de Feuquieres de Salins, Mademoiselle Cornuet, force Dames de Paris, & un M<sup>r</sup>. le Prêtre, qui est un grand joueur. Quoique je joue fort peu, ces Dames m'embarquerent à jouer. Madame de Choisy venoit les après-dî-

nées chez moi, quoiqu'elle n'allât pas à la fontaine. Je fus assez surprise un jour de voir qu'elle picotât M<sup>e</sup>. d'Olonne au jeu. J'avois oui-dire qu'elles étoient amies, & que du temps que M<sup>r</sup>. de Candale en étoit amoureux, ils alloient souvent jouer chez Madame de Choisy, dont la maison est fort commode, comme je l'ai déjà dit. J'ai jugé que ces picoteries étoient politiques, & que c'étoient dans l'intention que je le disse à la Cour.

Pendant ce temps-là, il vint des nouvelles de la Cour, que M<sup>r</sup>. & M<sup>e</sup>. de Brissac avoient été chassés de Paris. Il n'y avoit que peu de temps qu'ils avoient eu permission d'y revenir, pour faire traiter M<sup>r</sup>. de Brissac d'une longue & dangereuse maladie qu'il avoit. Ils avoient été absents depuis que le Cardinal de Retz étoit hors de France. On chassa aussi de Paris le Marquis de Gersé & le Président Perot, qui est à M<sup>r</sup>. le Prince. M<sup>e</sup>. de Fienne fut chassée de la Cour. M<sup>e</sup>. de Choisy m'écrivit un billet pour me donner part de ces nouvelles que je savois déjà; on ne disoit point le sujet pour lequel tous ces gens-là avoient été chassés. Madame de Choisy me vint voir, & regretta extrêmement Madame de Fienne. Elle me disoit, je plains Monsieur encore plus qu'elle; quand  
on

On perd une amie telle que Madame de Fienne, c'est une grande perte. C'est une bonne tête; une personne propre à donner de bons conseils à un jeune homme comme Monsieur, & à le divertir. Elle a de l'esprit, parle librement de tout le monde; elle a été nourrie à la Cour. Il est vrai, dis-je, qu'on la peut honorer de cela; mais d'être propre à donner des conseils, jamais femme ne le fut moins. Il y a bien paru par ce qu'elle a fait, qu'elle étoit bien capable de conseiller un autre. Sur quoi M<sup>e</sup>. de Choisy me répondit: Quoi! pour s'être mariée par amour, voilà une grande affaire? Je lui répliquai, les circonstances sont prudentes; une fille de qualité à quarante ans, qui avoit assez de bien pour demeurer en l'état où elle se trouvoit, épouser le fils de la nourrice de la Reine d'Angleterre, dont elle avoit été Dame-d'atour? Pour être belle-fille de M<sup>e</sup>. la nourrice, belle-sœur de toutes ses femmes de chambre, & femme d'un jeune homme de vingt-deux ans, sans Charge, sans bien, parce qu'il est beau & bien fait? Et ne déclarer son mariage que lorsqu'elle est prête d'accoucher? Croyez que si Monsieur n'a pas de meilleures têtes pour son Conseil, ses affaires n'iront pas fort bien. Elle me répondit: Si vous l'aviez

vu avant que Madame de Fienne & moi en eussions pris soin, vous connoîtriez combien il est changé en nos mains. Ensuite elle se mit à plaindre la fortune de Madame de Fienne, & à dire que si Monsieur ne lui faisoit du bien, il seroit le plus indigne de tous les hommes. Je lui dis que Monsieur avoit peu d'argent, qu'il lui avoit donné déjà beaucoup. A quoi elle me répondit : Il lui a peut-être donné 100000 liv. en bijoux, ou en meubles : voilà une belle affaire ! Il faut que les Princes donnent sans cesse, ou ils ne sont bons à rien. Je lui dis : Et la Charge de Maître-d'hôtel ordinaire de Monsieur, ne la comptez-vous pas ? Non, reprit-elle ; c'est la Reine d'Angleterre qui l'a fait donner à son mari, & le savoir-faire de Madame de Fienne y a beaucoup contribué ; ainsi cela ne se met point sur le compte de Monsieur. Après elle me dit : C'est Tarangeville, Secrétaire des Commandemens de Monsieur, qui lui aura rendu quelques mauvais offices dans un temps où il aura jugé l'occasion favorable pour cela. Il y a long-temps que j'ai dit au Maréchal Duplessis & à Madame de Fienne, qu'il falloit nous défaire de ce Normand, qu'il nous joueroit à la fin un mauvais tour. J'écoutai paisiblement tout ce qu'elle me

conta, & je jugeai aisément qu'elle avoit de grands desseins sur Monsieur; que ce n'étoit pas sans raison que l'on me mandoit qu'elle seroit mêlée dans toute cette affaire. Je lui demandai : N'auriez-vous point de part dans tout cela? Selon que je vois les affaires disposées, j'en aurois peur. Elle m'assura fort que non, & le fit d'une manière, que je connus bien que sa conscience lui donnoit de grands remords.

J'avois envoyé savoir des nouvelles du Roi pendant sa maladie. Il me sembloit être de mon devoir d'en envoyer savoir de sa guérison par un exprès : ainsi dès que je le fus en chemin, j'envoyai Brays à Compiègne, qui y arriva aussi-tôt que le Roi : il me rapporta que Sa Majesté étoit en très-bon état, & qu'elle avoit fort bien reçu mes compliments, & la Reine aussi, qui envoya un courier à Madame de Choisy, pour lui dire qu'elle étoit fort mêlée dans l'affaire de Madame de Fienne; qu'il falloit qu'elle s'en allât en Normandie dans une de ses maisons, ce qui lui donna beaucoup de déplaisir. On commença à parler du sujet de leur disgrâce. On dit que Madame de Fienne étoit fort gaye pendant la maladie du Roi, & qu'elle témoignoit desirer sa mort, dans l'espérance que Monsieur lui donneroit de l'ar-

gent. C'est la femme du monde la plus intéressée, & qui veut bien qu'on la croye telle : elle demande toujours. Je lui ai oui dire : que les laquais sont heureux ! la mode de leur donner leurs étrennes dure toujours, je voudrois l'être pour que l'on me donnât les miennes. La Reine, qui connoissoit son humeur intéressée, disoit : Je suis assurée que Madame de Fienne souhaite la mort du Roi. Comme elle avoit cela dans la tête, la nourrice du Roi & une autre de ses femmes de chambre lui vinrent dire : Madame de Fienne est à la porte couchée par terre pour regarder ce que l'on fait ici. La Reine étoit dans la chambre du Roi : elle fut si outragée de colere, qu'elle partit, & dit : Je m'en vais la faire jeter par les fenêtres. Créquy retint la Reine, laquelle dit que, sans lui, l'affaire étoit faite. Pour Madame de Choisy, on dit qu'elle avoit écrit à Monsieur pendant la maladie du Roi beaucoup de circonstances contre la Reine & M<sup>r</sup>. le Cardinal ; que pendant ce temps-là M<sup>rs</sup>. de Brissac & Gersé ménageoient les intérêts du Cardinal de Retz auprès d'elle, comme auprès d'une personne qui devoit avoir une grande part au ministère, si le Roi mourroit. On dit que pendant sa maladie, les conseils se tenoient chez



la Princesse Palatine avec M<sup>e</sup>. de Fienne. Le Maréchal Duplessis en fait un plaisant conte. Il dit que pour engager Monsieur, la Princesse Palatine lui avoit fait quelque faveur. Tous les gens qui aimoient Monsieur, furent fort fâchés de ce bruit, & craignirent bien qu'il ne fût véritable. On ne trouvoit pas que cela fût fort honorable pour lui. On disoit que c'étoit le moyen de le dégoûter d'aimer les femmes, d'avoir commencé par une si ridicule, & à qui il restoit peu de charmes & de beauté. Le Comte de Guiche auroit été un grand acteur à cette scène, s'il n'avoit été hors d'état d'être dans la compagnie par la blessure qu'il avoit reçue à la main, à Dunkerque. C'étoit le favori de Monsieur; c'est un homme plus vieux de trois ans que lui, beau, bien fait, spirituel, agréable en compagnie, moqueur & railleur au dernier point. L'affaire en étoit venue à tel point, que la Reine défendit à Monsieur de lui parler tête-à-tête; & dès qu'il étoit en un lieu, le Maréchal Duplessis, Gouverneur de Monsieur, de Grancé ou Millet ses sous-Gouverneurs, s'alloient mettre en tiers. La Reine avoit trouvé fort mauvais que M<sup>e</sup>. de Choisy eût fait voir en cachette Monsieur au Comte de Guiche plusieurs fois pendant

l'hyver, comme on auroit fait une maîtresse. Cette blessure lui fut avantageuse, puisqu'elle l'empêcha d'être mêlé dans cette affaire. On dit que Villequier, qui avoit été en faveur auprès de Monsieur avant le Comté de Guiche, & qui ne laissoit pas d'être toujours assez bien auprès de lui, offrit sa place de Boulogne à Monsieur pendant la maladie du Roi : ce qui n'étoit guere prudent. Si le Roi fût mort, Monsieur auroit été le maître de tout, ainsi il n'auroit pas été besoin de lui faire aucune offre pendant que le Roi étoit malade. Monsieur n'avoit besoin de rien. Cette imprudence ne lui réussit pas en une affaire qu'il eut ensuite. Quand la santé du Roi lui permit de se mettre en chemin, on l'ôta de Calais, où l'air étoit mauvais. Il partit couché dans un carrosse.

M<sup>r</sup>. le Duc d'Elbœuf & le Maréchal d'Aumont étoient assez mal ensemble il y avoit quelque-temps ; M<sup>r</sup>. le Duc d'Elbœuf avoit pris les intérêts de quelques Gentilhommes du Boulonnois, qui étoient brouillés avec le Maréchal d'Aumont ; on les avoit raccommoés en quelque façon, & ils se voyoient : par la suite on verra aisément que cet accommodement n'étoit pas véritable. Lorsqu'on arriva à

Boulogne, on avoit marqué un logis à M<sup>r</sup>. de Villequier préférablement à tout autre, parce que le Roi étoit dans le sien, & que c'est l'ordre d'en user ainsi. M<sup>r</sup>. d'Elbœuf le voulut prendre comme Gouverneur de la Province; M<sup>r</sup>. de Villequier le disputa, & l'affaire ne passa pas plus avant pour ce jour-là. Le lendemain M<sup>r</sup>. d'Elbœuf l'attaqua à la campagne assez proche du lieu où étoit le Roi à la tête de quelques troupes qui escortoient Sa Majesté. Villequier n'étoit pas le plus fort, ils ne se battirent point, l'affaire fut sue, elle n'étoit pas secrète. On les empêcha de se battre, & on commanda à Villequier de s'en retourner à son Gouvernement, & à M<sup>r</sup>. d'Elbœuf de s'en aller à Paris. Le Roi lui fit donner un Enseigne de ses Gardes, pour le garder jusqu'à ce qu'on eût accommodé l'affaire.

Le Roi séjourna quelque temps à Compiègne. Je l'envoyai visiter de Forges où j'étois, & lui faire excuse & à la Reine, si je n'allois pas moi-même leur témoigner la joie que j'avois de la parfaite santé du Roi. Il reçut fort bien mes compliments. On me manda de Paris que l'affaire de M<sup>rs</sup>. d'Elbœuf & de Villequier avoit fait du bruit; que Villequier avoit attaqué M<sup>r</sup>. d'Elbœuf dans la rue; que Salins

qui étoit l'Enseigne du Roi qui gardoit M<sup>r</sup>. d'Elbœuf, voulut représenter à Villequier qu'il ne le devoit pas attaquer en sa présence, lui qui devoit donner l'exemple pour faire respecter les personnes qui étoient commises de la part du Roi pour empêcher les gens de se battre; que Villequier s'en étoit moqué; que M<sup>r</sup>. d'Elbœuf avoit été contraint de mettre l'épée à la main, & avoit été un peu blessé; que M<sup>rs</sup>. d'Elbœuf & Villequier s'étoient battus, & que sur la fin on les avoit séparés. M<sup>r</sup>. d'Elbœuf fit informer de ce procédé, le traita comme un assassinat, & non comme un combat, parce que Villequier avoit avec lui quatre ou cinq hommes à cheval. Ils ne mirent point pied à terre, & ils n'étoient que pour sûreté, & de crainte que l'on ne le prît.

Cette affaire fit beaucoup de bruit à la Cour, où les amis de part & d'autre prirent parti. La Cour parut d'abord fort aigrie contre Villequier. Le Roi commanda au Parlement d'en prendre connoissance; de sorte que Villequier fut condamné & contraint de s'en aller en Hollande. Madame la Comtesse de Soissons pris fort ses intérêts auprès du Roi, pendant la maladie duquel elle ne fit que jouer à son ordinaire, & ne témoigna point le

regret qu'elle auroit dû, vu l'amitié que le Roi faisoit paroître pour elle. J'ai oui dire qu'un jour la Reine lui dit : Toutes les fois que je vous vois, j'ai envie de pleurer, & vous me faites songer à ma douleur. Elle ne répondit rien du tout, elle se tourna, & demanda à ceux qui étoient auprès d'elle : Qu'est-ce que la Reine dit ? C'étoit avoir une grande attention pour ce que disoit la Reine, & elle faisoit bien paroître par-là le peu de sentiment de l'extrémité où étoit le Roi. M<sup>le</sup>. de Mancini, à qui il ne parloit que comme à la niece de M<sup>r</sup>. le Cardinal, & d'une maniere fort indifférente, se tuoit de pleurer ; cela donna occasion de dire qu'elle aimoit le Roi passionnément.

Après que la Cour eut été quelques jours à Compiègne, elle vint à Paris. On me manda son arrivée, & le peu de séjour qu'elle feroit. Sitôt que j'eus achevé de boire mes eaux, je m'y en allai, je couchai à Trie, où je trouvai M<sup>r</sup>. & M<sup>e</sup>. de Longueville. Ils m'avoient priée d'y passer ; j'y fus fort bien reçue, & ils furent bien-aîsés de me voir. Ils font l'un & l'autre de mes amis. Le soir que j'arrivai à Paris, j'envoyai faire mes excuses à la Reine si je n'avois point l'honneur de la voir, & de lui aller rendre mes respects, parce

que j'étois habillée de gris. Elle me commanda de venir; lorsque j'entrai dans sa chambre, j'y trouvai Frontenac, qui en sortit en même temps. La Reine me témoigna plus de bonté qu'elle n'avoit fait lorsqu'elle partit pour Calais. Le Roi aussi, & Monsieur me témoignèrent être bien aises de me voir. Ils s'en allerent à la Comédie, dans le Jardin du Louvre, où ils me menerent. Quand j'entrai à la Comédie, j'y vis encore Frontenac, je crus qu'il sortoit; au contraire, il se mit en une place la plus belle qu'il put, pour être mieux vu du Roi. J'avoue que la colere où cela me mit m'ôta tout le plaisir que j'aurois pu avoir à la Comédie: je n'en dis rien au Roi ni à la Reine, dans la crainte qu'ils ne prissent pas cela comme je l'aurois souhaité. Dès que je fus en mon logis, j'écrivis à M<sup>r</sup>. le Cardinal, auquel je dépêchai un courier exprès; il étoit demeuré à Calais à cause du siege de Gravelines que le Maréchal de la Ferté faisoit; & comme M<sup>r</sup>. de Turenne & lui n'étoient pas trop bien ensemble, il étoit demeuré-là pour les raccommo-der, & pour faire en sorte que leur mésintelligence ne pût pas préjudicier au service du Roi. Je lui témoignois par ma lettre combien j'étois vivement touchée du peu de respect

de Frontenac, de s'oser présenter devant moi après le lui avoir défendu. Je lui disois que Miossians, qui est présentement le Maréchal d'Albret, quoiqu'Officier de la Maison du Roi, lorsqu'il étoit mal avec M<sup>r</sup>. le Prince, quand il entroit chez le Roi, en sortoit toujours, & disoit que l'on ne pouvoit en trop faire avec les Princes du sang. Ma lettre étoit aussi pressante qu'il se pût, je lui faisois connoître que je n'irois pas à Fontainebleau, si je n'étois sûre que l'on feroit dire à Frontenac de n'y pas aller.

Le lendemain Monsieur me vint voir, & une infinité de personnes. Il me pressa fort de faire le voyage de Fontainebleau : je lui dis que j'avois besoin de me baigner après les eaux, que je me hâterois le plus que je pourrois pour y aller : il vouloit me mener au Cours. Je lui dis que je voulois aller avec la Reine ; si j'eusse été persuadée qu'il eût été homme à chasser du Cours Frontenac, sa femme & la Comtesse de Fiesque, en cas que nous les y eussions rencontrés, j'y aurois été. D'être-là & de les voir, parce que je n'étois pas la plus grande Dame, & que ceux qui étoient les maîtres, & qui m'étoient ce qu'ils m'étoient, les souffroient, cela m'auroit été dur : j'aimai mieux n'y pas

aller. J'allai trouver la Reine avec qui je demeurai tout le soir. Quand le Roi fut revenu du Cours, Monsieur me dit : Vous n'y êtes pas venue de peur d'y voir ces femmes, elles n'y étoient pas ; le Commandeur de Souvré m'a dit aujourd'hui qu'elles n'avoient garde d'y aller, & qu'elles vouloient par leur conduite se rétablir dans l'honneur de vos bonnes grâces, & qu'elles avoient fort grondé Frontenac de la sottise qu'il avoit faite. Je lui répondis : Il y a si long-temps qu'elles éprouvent ma bonté, qu'elles croyent que je ferai toujours de même, à la fin elles la rebuteront. Je ne dis rien de ce qui se passa hier. Lorsque M<sup>r</sup>. le Cardinal sera ici, je dirai ce que j'aurai à dire. Bartet me vint trouver, ce ne fut pas comme leur ami, il y vint en homme qui avoit dit que leur conduite à mon égard étoit imprudente, & qu'il n'y avoit extrémité où je ne me dussè porter avec raison, sans que personne m'en blâmât, & que sur cela le Commandeur de Souvré l'avoit prié de me redire ce que je viens de dire qu'il avoit dit à Monsieur : à quoi je répondis comme j'avois fait à Monsieur.

La Cour partit le jour d'après pour Fontainebleau, je demeurai à Paris. J'allois au Cours avec intention, si j'y trouvois Fron-



tenac ou ces femmes, de les faire chasser par mes valets. Elles ne s'y trouverent point. J'eus réponse de M<sup>r</sup>. le Cardinal, qui me manda qu'il seroit toujours ce que je desirerois, que ce que je demandois étoit juste, qu'il le feroit savoir à leurs Majestés, qui me donneroient assurément satisfaction. Quand j'eus achevé de me baigner, j'allai à Fontainebleau, où on me témoigna être fort aisé de me voir. Monsieur donna le lendemain une collation à un hermitage qui s'appelle Franchar, où les 24 violons étoient. On y alla à cheval & habillé de couleur. La Comtesse de Soissons qui étoit grosse y alla en carrosse. Quand on y fut arrivé, il lui prit une fantaisie de s'aller promener dans les rochers les plus incommodés du monde, & où je crois qu'il n'avoit jamais été que des chevres. Pour moi je demurai dans un cabinet du jardin de l'Hermitage à les regarder monter & descendre. Monsieur & beaucoup de Dames qui y étoient, demeurèrent avec moi. Le Roi envoya querir les violons, & ensuite nous manda de l'aller trouver. Il fallut obéir, ce ne fut pas sans peine. On en eut assez à s'y résoudre, & à faire ce chemin, puis un moment après il fallut s'en revenir. Je m'étonne que personne ne se blessât. On courut le plus

grand risque du monde de se rompre bras & jambes, & même de s'y casser la tête. Je crois que les bonnes prieres de l'Hermitte nous conserverent tous. Après souper on s'en retourna en caleche avec quantité de flambeaux : lorsque l'on arriva, on alla à la Comédie, l'on mit le feu à la forêt. Au retour il y eut trois ou quatre arpents d'arbres brûlés. La Cour étoit fort belle ; il y avoit beaucoup de monde, les Comédiens François & Italiens y étoient ; on se promenoit sur l'eau avec les violons & la musique. La prédiction duroit encore, & pour ce sujet je ne participai point à ce plaisir. Je demurai dans le carrosse de la Reine, le Roi alloit en caleche avec la Comtesse de Soissons, M<sup>lles</sup>. de Mancini & Fouilloux. Monsieur y alloit avec Mademoiselle de Villeroi, Mesdames de Créquy & de Vivonne, & les filles de la Reine. Pour moi je ne voulois pas quitter la Reine. Les soirs après le souper de la Reine, on dançoit jusqu'à minuit, quelquefois jusqu'à une heure, où je ne manquois pas d'aller ; aussi si j'y eusse manqué, on m'auroit envoyé querir. M<sup>e</sup>. de Montausier y vint, qui amena avec elle une précieuse Mademoiselle d'Annale ; & bien qu'elle ne dançât point d'ordinaire, on la prit, & elle dansa au

bal. M<sup>rs</sup>. de Châtillon vint aussi à Fontainebleau. Il y avoit grand monde.

Il y arriva une aventure qui fit bien parler. La nourrice du Roi revenoit de la messe. Elle trouva dans la grande salle une lettre, elle la ramassa, & la porta chez la Reine qui étoit à sa toilette. Le Roi la lut, c'étoit un billet fort tendre d'une Demoiselle à un Cavalier. Tout le jour on ne parla que de cela. Fouilloux dit que c'étoit de la Motte au Marquis de Richelieu, qui en faisoit le galant depuis que le Roi ne l'étoit plus. Cette pauvre fille pleura & cria les hauts cris, & défavoua le billet. Pour en être plus éclaircie, la Reine voulut voir de l'écriture de toutes ses filles, & on trouva heureusement qu'il n'y en avoit pas une qui ressemblât au billet. Un jour que je revenois de la promenade, on me dit que Frontenac étoit arrivé. Je regardai fort à la Comédie s'il auroit l'effronterie de se montrer : il fut plus sage qu'à son ordinaire à ce moment-là ; sa sagesse étoit fort momentanée. Il n'y resta que deux jours, pendant lesquels il n'alla chez le Roi & chez la Reine qu'aux heures qu'il favoit que je n'y étois pas ; il n'osoit se promener que le matin dans la cour de Fontainebleau, de crainte que je ne mis-

se la tête à la fenêtre. Quand je passois sur la terrasse, & qu'il étoit dans la cour, il se jettoit dans des portes, & jouoit, ce me semble, un assez ridicule personnage. Il méritoit bien de faire une pareille pénitence de ses fautes. Il ne demeura pas long-temps à Fontainebleau : je pense que ses amis lui conseillèrent de s'en aller. S. A. R. y vint, j'allai au-devant d'elle, j'en reçus un bon visage, il mit pied à terre dans la forêt dès qu'il me vit, & fut un quart-d'heure à m'entretenir, il remonta ensuite en carrosse, & moi aussi. Je m'en allai devant, j'avois la curiosité de voir comme on le recevoit. Quand on dit : Voici Monsieur le Duc d'Orléans, le Roi jouoit, & la Reine aussi. A peine se leverent-ils pour le saluer, & continuerent leur jeu ; je crois que cela ne lui plut pas. Tout le monde fut surpris du peu de cas que l'on en fit. Leurs Majestés s'en allerent promener à l'ordinaire. S. A. R. n'y alla point, je l'allai voir le soir, il me traita assez bien. J'appris que Frontenac étoit avec lui lorsque j'y étois arrivée, & qu'il s'en étoit fui : c'étoit beaucoup que S. A. R. lui eût dit de s'en aller.

Un jour ou deux après, on me dit que S. A. R. avoit vu les Comtesses de Fiesque & de Frontenac dans la forêt, & qu'elles

pouvoient bien être à Fontainebleau, & même venir à la Comédie. Comme je suis fort sensible & fort prompte, j'entrai dans le cabinet de la Reine, je lui dis, les larmes aux yeux, ce que l'on venoit de dire. Elle me répondit : Si votre pere amene ces femmes à la Comédie, que puis-je faire ? Cette réponse me mit au désespoir. Je mē mis à pleurer de toute ma force. Monsieur me donna un bon conseil : c'étoit de faire bonne mine ; & si ces femmes venoient à la Comédie, de ne pas faire semblant de m'en soucier. S. A. R. entra dans le cabinet de la Reine, qui lui alla dire l'allarme où j'étois. Il lui jura qu'il n'avoit point vu ces Dames, & qu'elles ne viendroient point. La Reine se moqua fort de moi. Ce ne fut point du tout ce que j'aurois souhaité : on raille bien les gens que l'on aime ; mais ce fut plutôt pour me dire que j'avois tort qu'autrement. J'envoyai querir l'Evêque de Fréjus, qui étoit le correspondant de M<sup>r</sup>. le Cardinal auprès de la Reine, pour me plaindre à lui de ce qu'elle m'avoit dit. Il me fit espérer que M<sup>r</sup>. le Cardinal reviendrait bientôt, qu'alors j'aurois toute satisfaction.

S. A. R. venoit se promener avec Leurs Majestés ; & comme le Roi ne met

presque jamais de chapeau, cela embarrassoit S. A. R. qui n'étoit pas de l'âge du Roi, & qui craignoit tort le ferein. Le Roi & la Reine le laissèrent long-temps sans lui dire de mettre le sien, quoiqu'il eût ses gants sur la tête, & qu'il témoignât par-là le préjudice qu'il appréhendoit que le ferein ne fit à sa santé. On remarqua assez cela, & lorsque M<sup>r</sup>. le Cardinal fut arrivé, comme ils se promenoient dans le petit jardin, S. A. R. fut long-temps sans lui dire de mettre son chapeau. L'on dit qu'il lui avoit voulu rendre ce que Leurs Majestés lui avoient fait. S. A. R. venoit presque tous les jours dans ma chambre, ou j'allois dans la sienne. Cependant nos conversations étoient les plus indifférentes du monde, & comme de personnes qui se l'étoient beaucoup. Ensuite de l'appréhension que j'ai dit de la venue de ces femmes, S. A. R. m'en parla pour me faire une maniere de réprimande de la fatigue que j'avois donnée à la Reine de lui avoir conté mes plaisanteries sur ce sujet, ce qui arrivoit autant de fois que l'occasion s'en présentoit. Je lui en fis à mon tour de grandes de sa conduite à mon égard, tant sur cela que sur le peu de soin qu'il avoit de ma fortune, & de l'empressement qu'il

témoignoit pour celle de ma sœur. Au lieu de prendre cela en bonne part & en pere qui auroit de l'amitié pour sa fille, il le prit comme un homme plein de haine contre moi, & en qui on auroit effacé du cœur tous les bons sentimens que je veux croire qu'il avoit pour moi, ou au moins qu'il devoit avoir naturellement. Nous nous séparâmes assez mal. Il s'en alla fort en colere, & me laissa en larmes avec beaucoup de douleur de me voir si maltraitée d'une personne de qui je ne devois attendre que de l'amitié par toutes fortes de raisons. La Princesse de Guiméné me vint voir, qui me surprit en ce pitoyable état. Elle me témoigna en avoir beaucoup de déplaisir, & s'offrit de le dire à S. A. R., & de lui représenter le tort qu'il me faisoit d'en user ainsi envers moi, qui en avois toujours si bien usé envers lui. Je la remerciai de la bonté qu'elle témoignoit, & trouvai fort à propos qu'elle en parlât à S. A. R. M<sup>l</sup>. le Cardinal revint, le Roi, Monsieur & S. A. R. allerent au-devant de lui; il revint en fort bonne santé, & fort satisfait. Le Maréchal de la Ferté avoit pris Gravelines quelques jours avant son départ. Le Marquis d'Uxelles y fut tué, comme le Marquis de Castelnau Mauvissiere l'a-

voit été à Dunkerque. Il ne laissa pas à sa famille la même satisfaction que ce dernier. Castelnau fut fait Maréchal de France à sa mort, & d'Uxelles ne le fut point, quoiqu'ils eussent la même Charge, & presque autant de service l'un que l'autre. On envoya aussi le Bâton de Maréchal de France à Montdejeu, Gouverneur d'Arras, lequel depuis a été le Maréchal de Schulemberg. On fit aussi Maréchal de France, Faber, Gouverneur de Sedan.

L'arrivée de M<sup>r</sup>. le Cardinal réjouit fort la Cour. Il n'y a personne qui n'ait à faire à lui; ainsi tout demeure lorsqu'il est éloigné de Leurs Majestés. Au moins est-ce un prétexte pour les gens de qui il ne veut pas conclure les affaires. Après avoir fait ses compliments à Leurs Majestés, elles le ramenerent dans un cabinet, & tout le monde s'en alla. Lorsque je sortis, je trouvai Frontenac dans le grand cabinet de la Reine, qui ne s'en alla point, ni ne se cacha point lorsqu'il me vit. Cela me surprit fort. Je m'en allai en colère dans ma chambre. Le lendemain étoit un jour de dévotion, la Reine alla à la Messe dans un Couvent qui est dans la forêt; l'après-dinée elle alla aux Vêpres & au Sermon. Cela m'empêcha d'aller ren-



dre ma visite à M<sup>r</sup>. le Cardinal , ou d'en recevoir de lui. Le jour d'après il vint dans ma chambre comme je me coëffois : je le menai dans mon cabinet , je lui contai tout ce que j'avois dans le cœur contre Frontenac , de s'être présenté devant moi contre le respect qu'il me devoit. Il me répondit sur cela tout ce que je pouvois desirer. Après il me parla de Madame de Choisy , de ce qu'elle avoit écrit contre la Reine & contre lui à Monsieur , pendant la maladie du Roi , & qu'il en avoit les lettres ; que je n'y étois pas oubliée , & qu'elle mandoit , si le Roi meurt , il faut dire à Monsieur tout du pis que l'on pourra contre Mademoiselle. Je veux qu'il épouse mon Ange , qui est ma sœur : elle l'appelle ainsi. Il me conta aussi que le Maréchal Duplessis avoit fait une lourde faute pour un homme qui a de l'esprit , & qui connoît la Cour ; qu'il l'étoit allé trouver pendant l'extrémité du Roi , & lui avoit dit : Je viens assurer Votre Eminence de mon service , & que je la servirai auprès de Monsieur en tout ce qui dépendra de moi , & je lui réponds de Monsieur pour six mois ; passé cela , je ne fais pas ce qui en arrivera. Pendant ce temps-là Votre Eminence prendra ses me-

fares. Je lui dis que l'on avoit dit cela dans le monde ; que je n'en avois jamais rien cru. Il me répondit : Vous le pouvez croire, c'est la vérité. Le Commandeur de Souvré étoit ami de la Comtesse de Fiesque, de M<sup>o</sup>. de Frontenac & de son mari, & même il m'en avoit souvent parlé à Fontainebleau. Je le pris par le bras dans le moment que M<sup>r</sup>. le Cardinal sortoit de chez moi ; je lui dis tout haut : Voilà ma partie, c'est le protecteur de ces femmes auprès de Votre Eminence. M<sup>r</sup>. le Cardinal me répondit : Quiconque fera votre partie passera mal son temps avec moi, je ferai la leur ; je fais une profession publique d'être votre serviteur & dans vos intérêts. Je le remerciai, & nous nous fîmes mille obliges discours l'un à l'autre. Quand M<sup>r</sup>. le Cardinal fut parti, le Commandeur de Souvré resta, & me dit qu'il ne prenoit point plaisir, soit par raillerie ou autrement, que je lui parlasse ainsi ; qu'il étoit mon serviteur, & il ajouta beaucoup de discours de cette nature ; qu'il avoit grondé Frontenac de ce qu'il s'étoit montré, & qu'il lui avoit dit qu'il ne l'auroit pas fait, si S. A. R. ne le lui avoit pas commandé, & même de venir à Fontainebleau. Le Maréchal d'Etampes & Beloi

qui étoient dans ma chambre , lui répondirent qu'ils ne le croyoient pas. Le Commandeur dit, que Frontenac le disoit. Ensuite il s'en alla, les deux autres demeurèrent. Je leur dis entr'autres discours, que j'étois bien outrée que mon pere me fit un tel tort. Ils me répondirent que sûrement il ne l'avoit pas dit. J'envoyai Guilloire à S. A. R. lui témoigner le déplaisir que j'en avois. Il dit à Guilloire que cela étoit faux ; qu'il n'en avoit jamais parlé. S'il eût eu pour moi autant de bonté qu'il en devoit avoir, il auroit envoyé querir Frontenac, & lui auroit dit : Je trouve fort mauvais que vous ayiez si peu de respect pour moi, que de me faire parler comme vous faites : allez-vous-en, je ne vous veux plus voir. S'il en eût usé ainsi, j'aurois été ravie ; mais je n'étois pas née pour recevoir jamais de joie ni de satisfaction par S. A. R. Il ne demeura que deux ou trois jours à Fontainebleau après l'arrivée de M<sup>r</sup>. le Cardinal. Il vint me dire adieu, & nous nous séparâmes assez froidement. Je fus assez aise de son départ ; quand on ne reçoit point de ses proches toute l'amitié & le bon traitement que l'on en doit attendre, ils valent mieux loin que près. S. A. R. ne remporta pas beaucoup de

satisfaction de son voyage à l'égard du mariage du Roi avec ma sœur. M<sup>r</sup>. le Cardinal lui dit que l'on avoit de grands engagements avec Madame de Savoye; que nonobstant cela la Reine avoit toujours l'Infante d'Espagne en tête; qu'ainsi il n'y avoit nul jour à espérer que ma sœur pût épouser le Roi; qu'il falloit agir pour faire l'affaire de Savoye. La Comtesse de Soissons étoit grosse, elle ne venoit point les soirs danser chez la Reine; ainsi le Roi entretenoit Mademoiselle de Mancini.

Monsieur le Cardinal ne resta guere à Fontainebleau depuis le départ de S. A. R. Il s'en alla à Paris pour voir Madame la Princesse de Conti, qui étoit accouchée d'un fils qui ne vécut que neuf jours: il étoit venu au monde tout couvert d'ulceres depuis les pieds jusqu'à la tête. Cromwel mourut dans ce temps-là. La mort du petit de Conti sauva l'affront que la Cour auroit eu de porter le deuil de ce destructeur de la Monarchie d'Angleterre: pour moi je ne l'aurois pas porté à moins d'un ordre exprès du Roi. Je devois ce respect à la Reine d'Angleterre, de qui je suis si proche. La Reine eut la bonté pour cette raison de me dispenser de me trouver au Louvre, toutes  
les

les fois que les Ambassadeurs de Cromwel y étoient. Une fois l'Ambassadeur vint au Val-de-Grace, comme j'y étois : je me cachai de peur de le voir. M<sup>r</sup>. le Cardinal après avoir été quelque temps à Paris, manda à Leurs Majestés que leur présence y étoit nécessaire, & qu'il ne savoit pas même s'il ne l'étoit point d'aller faire un tour à Compiègne, pour que delà le Roi allât sur la frontière. Le Roi alla le lendemain en relais au Bois de Vincennes, où étoit M<sup>r</sup>. le Cardinal, & revint diner à Fontainebleau : nous partîmes le jour d'après. On commença à parler du voyage de Lyon, que M<sup>le</sup>. de Savoye y devoit venir avec sa fille, & que selon que le Roi la trouveroit à son gré, il l'épouserait. On ne parla au Louvre que de ce voyage. La Reine devoit demeurer à Paris, & Monsieur, qui vivoit toujours bien avec moi, mais qui n'avoit plus les mêmes empressements qu'il avoit eus les trois premiers mois que j'étois arrivée à la Cour. A dire le vrai, je ne m'en souciois pas trop : plus je le connoissois, & plus je jugeois qu'il étoit homme à songer davantage à sa beauté & à son ajustement, qu'à se relever jamais par de grandes actions, & à se rendre considérable ; de sorte que je l'aimois fort pour moi

cousin, & que je ne l'aurois jamais aimé comme mon mari.

Le Roi discontinua depuis son retour de Fontainebleau, d'aller à l'hôtel de Soissons tous les jours comme il avoit accoutumé, & s'attacha à entretenir Mademoiselle de Mancini tous les soirs avec beaucoup d'empressement. Tout le monde en parloit ainsi que du voyage : le jour fut pris pour le faire ; cinq ou six jours devant que de partir, le Roi pria la Reine sa mere d'être de la partie, & qu'il ne se pouvoit point résoudre de la laisser à Paris ; que son agrément étoit nécessaire pour faire que celle qu'il épouseroit lui plût. La Reine s'y résolut aisément. Elle me le manda, & ensuite me fit l'honneur de me venir voir. J'avois gardé le logis cinq ou six jours, & je m'étois fait saigner : elle me parla fort du voyage. On cut nouvelle que Madame Royale devoit partir de Turin au même temps que la Cour de Paris. L'Abbé d'Amoreti, qui négocioit cette affaire de la part de M<sup>e</sup>. Royale, parut quelque temps devant, pour l'en avertir. La veille de son départ, lorsqu'il prit congé de Leurs Majestés, il les pressa fort pour porter une parole positive du mariage à Madame Royale. On ne l'assura de rien que du voyage, & que si M<sup>lle</sup>.

la Princesse Marguerite plaisoit au Roi, l'affaire se feroit. Voilà sur quoi M<sup>e</sup>. Royale vint à Lyon. Leurs Majestés partirent de Notre-Dame, où elles entendirent la messe devant que de partir, parce que c'étoit un samedi. Il y avoit avec elles Madame la Comtesse de Soissons, la Princesse Palatine, Madame de Noailles & moi. Le Roi partit le plus gai du monde, ne parla que de son mariage, comme un homme qui est bien-aisé de se marier, & n'alla coucher qu'à Corbeil. Il fit le plus beau temps du monde, ce qui obligea le Roi de me proposer de monter à cheval le lendemain s'il faisoit le même temps. Les chemins étoient si beaux qu'il y avoit plus de plaisir qu'en carrosse. Je trouvai que le Roi avoit raison; je fus la plus aise du monde de cette proposition, j'aime extrêmement d'aller à cheval, & à me promener. Nous y montâmes le lendemain, Mademoiselle de Mancini, quelques filles de la Reine & moi. Le Roi fut toujours auprès de Mademoiselle de Mancini à lui parler le plus galamment du monde. Après être remonté en carrosse, il se mit à disputer avec la Reine de la grandeur de la Maison de France & de celle d'Autriche. Il dit d'abord : L'autre jour nous pensâmes nous battre, la Reine &

moi, sur la grandeur de nos Maisons. La Reine dit : Cela est vrai, & le moyen de souffrir la hauteur dont vous le prêtez ? Sur cela le Roi répondit : J'ai ici un bon second, ma cousine est aussi fiere que moi. La Reine nous dit : Vous êtes aussi fiers l'un que l'autre. Je me mis à rire, le Roi me dit : N'est-il pas vrai, ma cousine, que ceux de la Maison d'Autriche n'étoient que Comtes d'Hapsbourg quand nous étions Rois de France ? Je lui répondis qu'il ne m'appartenoit pas de le dire, & qu'il seroit assez difficile là-dessus de se taire ; qu'il étoit vrai que la Maison d'Autriche étoit grande & illustre, mais qu'il falloit qu'elle nous cédât. Le Roi reprit : Si nous étions à nous disputer, le Roi d'Espagne & moi, je le ferois bien céder. Que je serois aise, s'il se vouloit battre contre moi pour terminer la guerre tête-à-tête ! il n'auroit garde de le faire : de cette race ils ne se battent jamais. Charles V ne le voulut pas contre François I, qui l'en pressa instamment. Le Roi fit mille contes de cette force le plus agréablement du monde. La Reine sa mere dit : Quoiqu'on ne fasse que railler, & que ce ne soit pas tout de bon que vous voulussiez vous battre contre mon frere, ce discours-là ne me plaît pas : parlons d'autre matiere.



Toutes les journées jusqu'à Auxerre on alla toujours à cheval. On y séjourna la veille de la Toussaint, & le jour aussi, puis on marcha jusqu'à Dijon. Monsieur d'Epernon, qui est Gouverneur de Bourgogne, vint hors la Ville au-devant de Leurs Majestés avec toute la Noblesse du pays. Le lendemain quand j'entrai chez la Reine, je la trouvai dans sa petite chambre avec le Roi, Monsieur & M<sup>r</sup>. le Cardinal. Elle dit: Voici une Demoiselle à qui il faut demander son avis. Je m'approchai, elle me dit: L'Abbé d'Amoreti est revenu pour nous dire que Madame de Savoye est partie de Turin, & que Monsieur de Savoye desire que mon fils lui donne la porte. Qu'en dites-vous? Je m'écriai: Cela ne s'est jamais fait; mon pere ne l'a point donnée à feu Monsieur de Savoye, ce n'est point mon avis qu'on le fasse. Ils se prirent tous à rire, & la Reine dit: Le Roi a un bon second en maniere pour maintenir la grandeur de sa Maison. Jamais il n'y en eut un si fier. M<sup>r</sup>. le Cardinal ne disoit rien, comme un homme qui ne vouloit pas décider si brusquement que moi. Il demanda à Leurs Majestés, si elles ne trouvoient pas bon que l'Abbé d'Amoreti entrât. On l'alla querir; il fit des compliments de Mada-

me Royale & de Monsieur de Savoye à Leurs Majestés, & leur témoigna la joie qu'ils avoient de l'espérance de les voir bientôt, & de les remercier de la grace qu'elles leur avoient faite de leur remettre la citadelle de Turin. C'étoit le prétexte du voyage de Madame de Savoye ; il n'en cachoit pas trop le véritable sujet. M<sup>r</sup>. le Cardinal dit au Roi : Sire, Monsieur de Savoye a tant d'impaticence de voir Votre Majesté, qu'il veut venir ici si vous y faites quelque séjour, ou sur le chemin entre ici & Lyon. J'ai dit à l'Abbé d'Amoreti, que Votre Majesté a tant de hâte d'être à Lyon, qu'elle ne s'arrêtera en aucun lieu, & qu'il vaut mieux que Monsieur de Savoye attende à venir à Lyon. Le Roi fit des compliments à l'Abbé d'Amoreti pour Madame, & Monsieur de Savoye, qui s'en retourna les trouver. Il vint aussi à mon logis me faire des compliments de Madame Royale & de Monsieur son fils.

Nous fîmes séjour à Dijon le temps que les affaires du Roi le requéroient. On avoit convoqué les Etats de la Province avant le temps ordinaire ; on espéroit que la présence du Roi les obligeroit à donner une somme plus considérable que de coutume. Le Roi dansa tous les soirs,

& la Comtesse de Soissons jouoit avec la Reine, ou demouroit à son logis. Presque tous les soirs il faisoit apporter une grande collation qui valoit un souper; ainsi S. M. ne soupoit point avec la Reine, & de cette maniere il demouroit quatre ou cinq heures à causer avec Mademoiselle de Mancini; Mariane, Hortence, Fouiloux, & la Motte y étoient. On commençoit toujours par jouer. Le Marquis d'Hallui, Richelieu, le Grand-Maitre, & quelques autres jouoient après. Hortence demouroit à tenir le jeu du Roi avec Mariane, le Grand-Maitre & les autres, pendant que le Roi alloit causer avec Mademoiselle de Mancini; Fouiloux avec le Marquis de Hallui, & Richelieu avec la Motte; cela se faisoit de la même maniere pendant le bal. Tout ce qu'il y avoit de gens dans la Province, & même dans la Ville, alloient tous les jours voir danser le Roi. J'y allai une fois. Il y eut un bal chez le Marquis de Tavanne, où le Roi alla en masque. Il y avoit avec lui tout ce que j'ai nommé, & Monsieur & moi; c'étoit un samedi. Au sortir du bal, le Roi vint déjeuner à mon logis. Par les chemins il ne disoit pas un mot à la Comtesse de Soissons, & à Dijon de même. Un jour il fit une action

que l'on remarqua assez, quoique ce ne fût qu'une bagatelle. Comme il faisoit collation, la Reine lui envoya demander des rissolles, & moi aussi. Il en envoya à la Reine. Elle trouva qu'il n'y en avoit guere. Elle lui en envoya encore demander. Le Roi lui manda qu'il y en avoit assez pour elle & pour moi; qu'il n'en restoit pas trop pour lui & pour sa compagnie. On jugea que cela s'adressoit à la Comtesse de Soissons. Sa sœur ne lui parloit presque point, & ne perdoit aucune occasion de la picoter.

Lorsque M<sup>e</sup>. la Comtesse de Soissons mourut, elle fit un testament par lequel elle donnoit l'hôtel de Soissons à Madame de Carignan sa fille, & à Mademoiselle de Longueville sa petite-fille. Par le même testament, elle substituoit cette maison de maniere que l'on ne pouvoit jamais vendre, pas même l'un à l'autre. Je pense qu'elle avoit fait cela dans la vue que Mademoiselle de Longueville épouseroit un des fils de Madame de Carignan, comme l'on en avoit souvent parlé. Les affaires ne se rencontrèrent pas ainsi. Madame de Nemours quitta l'hôtel de Longueville, vint loger à l'hôtel de Soissons, & laissa le bel appartement à M<sup>e</sup>. sa tante. Elles vécutent quelques années or

assez bonne intelligence; puis elles ne se virent plus exprès, & ensuite plaiderent pour leur logement. Le Parlement ordonna que l'on partageroit l'hôtel de Soissons en deux, & que celle qui auroit la part la plus avantageuse récompenseroit l'autre. Dans ce temps-là Madame de Carignan fut que Madame de Savoye venoit; elle partit pour aller au-devant d'elle jusqu'à Chambery. Peu de jours après son départ, Madame de Nemours fut prendre son appartement, en fit porter les meubles dans une autre chambre, fit détendre son lit, & se logea dans l'appartement de Madame de Carignan. Cette nouvelle vint à Dijon comme nous y étions; on trouva ce procédé fort violent. M<sup>r</sup>. le Cardinal en écrivit à M<sup>r</sup>. de Longueville pour lui en faire des plaintes. M<sup>r</sup>. de Longueville fit tout ce qu'il put pour obliger sa fille à retourner dans son premier appartement. Il ne l'y put résoudre, & manda à M<sup>r</sup>. le Cardinal qu'il n'avoit pas eu ce pouvoir-là sur sa fille. Pendant que je suis sur cette histoire, je pense qu'il faut l'achever, & dire ce qui en arriva, quoique j'aye encore à parler de Dijon. Madame de Carignan vint à Lyon avec Madame de Savoye, laquelle apprit contre son ordinaire cette nouvelle avec beaucoup de

modération : au moins elle nous en parla ainsi. On fit force négociations pour obliger Madame de Nemours à rendre quelque respect à sa tante, & à lui faire des excuses sur son procédé, sans pouvoir y rien gagner. M<sup>r</sup>. de Nemours mourut pendant ce procès. Lorsque la Cour fut prête de retourner à Paris, le Roi envoya ordre à Madame de Nemours de sortir de l'appartement de M<sup>r</sup>. de Carignan ; ce qu'elle fit, & s'en alla à Pontoise loger dans une hôtellerie, afin de faire pitié & avoir lieu de pester, comme elle fit, de toute sa force. En cette rencontre elle ne se gouverna pas comme elle auroit dû faire, pour avoir autant d'esprit qu'elle en a. Madame de Carignan, qui étoit allée conduire Madame de Savoye jusqu'à Chambery, n'arriva à Paris qu'après la Cour. M<sup>r</sup>. le Cardinal lui donna une chambre dans son appartement au Louvre ; il ne voulut pas qu'elle allât à l'hôtel de Soissons, que l'on n'eût jugé ce qui regardoit le logement, pour ne pas donner lieu à Madame de Nemours de dire que M<sup>r</sup>. le Cardinal appuyoit sa tante injustement de l'autorité du Roi. Le Parlement ordonna, que celle qui auroit le plus bel appartement donneroit cinquante mille écus à l'autre. Madame de Carignan le

prit : Madame de Nemours revint quelque temps après. Elle n'a pas voulu depuis loger à l'hôtel de Soissons, quoiqu'elle le pût très-aifément, & qu'elle y fût très-bien logée.

Les Etats de Bourgogne se tenoient à Dijon, comme j'ai déjà dit ; ils s'assembloient tous les jours fans rien avancer, quoiqu'ils en fussent pressés. Ils craignoient que s'ils finissoient pendant que le Roi étoit à Dijon, Sa Majesté n'allât au Parlement pour vérifier des Edits qui avoient été présentés il y avoit long-temps, & qui n'avoient point passé. Ils se fondoient sur ce que les Provinces à Etats doivent être moins chargées que les autres, parce qu'elles donnent tous les ans, ou tous les deux ans, de grandes sommes au Roi, lesquelles se levent sur la Province aussi-bien que les impôts, & que ce seroient deux taxes au-lieu d'une. L'on vit que les affaires traînoient en longueur : M<sup>r</sup>. le Tellier alla de la part du Roi assurer les Etats, que s'ils donnoient au Roi la somme qu'il demandoit, qui étoit plus grande qu'à l'ordinaire, & de laquelle je ne me souviens pas, le Roi ne feroit rien de nouveau dans la Province. Sur quoi ils accorderent ce qu'on leur demandoit, & ils en vinrent rendre compte au Roi. Le

lendemain Sa Majesté alla au Parlement tenir son lit de Justice. M<sup>r</sup>. le Chancelier, qui ne faisoit jamais de voyage, avoit fait celui-là, ce qui donnoit d'autant plus de soupçon que l'on avoit des édits à faire passer. J'eus la curiosité de voir si on faisoit de même à Dijon qu'à Paris. J'allai dans la Lanterne. M<sup>e</sup>. de Sully y vint aussi avec moi. La grand'Chambre de Dijon a fort l'air de celle de Paris, hors qu'elle est plus petite, elle est tournée de même. Dès que le Roi fut entré, M<sup>r</sup>. le Chancelier harangua, puis le Premier Président, & ensuite les Gens du Roi. M<sup>r</sup>. le Chancelier exagéra la nécessité de l'Etat par les dépenses excessives de la guerre, les besoins de la continuer pour parvenir à une bonne paix; que c'étoit l'intention du Roi, & il dit ensuite que le Roi vouloit que l'on vérifiât les édits que l'on alloit donner. Le Premier Président remercia le Roi de l'honneur qu'il faisoit à la Compagnie d'y être venu tenir son lit de Justice, dit que les Rois ne devoient jamais venir en ce lieu que pour y apporter des bénédictions; qu'il voyoit à regret que les édits dont M<sup>r</sup>. le Chancelier avoit parlé, étoient pour fouler la Province; qu'ils mettroient tout le monde au désespoir, & exagéra le mauvais état de la Province



de Bourgogne, de la quantité de terres incultes & de montagnes qu'elle contenoit, le peu de commerce qu'elle avoit, les grandes sommes que les Etats donnoient au Roi, qui augmentoient toujours lorsque la Province se ruinoit & s'appauvrissoit; le peu de nécessité qu'il y avoit d'augmenter le Parlement qui étoit déjà rempli d'un trop grand nombre d'Officiers, vu le peu d'affaires qu'il y avoit dans la petitesse de son ressort. Il parla avec beaucoup d'éloquence, de respect pour le Roi, & de zèle pour sa Patrie & pour sa Compagnie. Il fut loué de tous ceux qui l'entendirent. C'est un fort honnête homme que ce Premier Président, & fort capable pour son âge. C'est le plus jeune Premier Président de France; je pense qu'il n'a pas quarante ans, & il y en a quatre ou cinq qu'il est en charge. Il s'appelle Brulard; je ne l'avois jamais vu qu'à Dijon; il me vint voir le jour que j'arrivai. Après m'avoir fait de grands complimens, il me dit: Nous n'avons point d'exemples dans nos registres qui nous apprennent comme l'on en doit user avec les Princesses de votre rang. Je souhaite que notre Compagnie rende à V. A. R. tout le respect qui lui est dû; je la supplie de me dire ce qu'elle veut que nous fassions,

afia que je le faffe entendre à la Compagnie de moi-même. Je le remerciai de sa bonne volonté, & je lui dis que je n'étois point de ces gens qui veulent extorquer des respects qui ne leur sont pas dus; que lorsque j'avois été à Rouen avec la Reine, le Parlement ne m'avoit point député; qu'à Bordeaux ils n'en avoient pas fait de même, qu'ils m'avoient député un Président & nombre de Conseillers; qu'il m'avoit paru que c'étoit pour remercier S. A. R. en ma personne, de ce qu'elle s'étoit entremise auprès du Roi pour faire la paix de Bordeaux; que ceux du Parlement de Toulouse avoient député au Roi dans le même temps que Sa Majesté étoit à Bourg; que ces Députés m'avoient visitée de la part de la Compagnie; que c'étoit peut-être parce que j'étois fille du Gouverneur de leur Province, & qu'il pouvoit prendre telles mesures qu'il lui plairoit, sur ce que je lui disois. C'étoit lui répondre avec la même franchise qu'il m'avoit parlé. Ils résolurent de me visiter, & il vint un Président & force Conseillers. Le Président, dans sa harangue, me parla d'une manière fort obligeante. Après m'avoir fort louée, il me dit, que si j'eusse été du temps de ceux qui avoient fait la Loi Salique, ou qu'ils eussent pu

prévoir que la France eût eu une Princesse telle que moi, on ne l'auroit jamais faite, ou que du moins on l'auroit supprimée en ma faveur. Toutes les autres Compagnies souveraines de la Province me députerent aussi, & les Etats. Ce fut l'Abbé de Cîteaux qui porta la parole; c'est la seconde personne du premier ordre de toute cette Province. Il s'acquitta le mieux du monde envers moi de leurs civilités. Le Comte d'Harcourt & sa femme vinrent faire leur cour; je fus bien aise de voir la Comtesse; c'est une bonne femme, & sœur de M<sup>e</sup>. d'Épernon. Mademoiselle de Lartaigne faisoit sa cour tous les jours chez la Reine. M<sup>r</sup>. le Comte la présenta en présence de M<sup>r</sup>. d'Épernon, qui parut en être fort aise, ce qui donna beaucoup de compassion pour lui.

Les Officiers de ma Souveraineté de Dombes me vinrent trouver pour recevoir mes ordres. Guilloire me les présenta, & me dit: Je pense que ce ne sont que des compliments, & qu'ils n'ont aucune affaire. Je lui dis: Assurément c'est pour une bonne qu'ils viennent ici. J'ai oui dire que la première fois que j'irois en Dombes, on me devoit donner de l'argent, & c'est pour cela qu'ils viennent re-

cevoir mes ordres. Quand j'entrai en possession de mon bien, ils me donnerent 40000 liv. Je ne doute pas qu'ils m'en donnent encore autant. Il les faut laisser venir. Il vaut mieux qu'ils fassent cela de bonne volonté, quoique cela soit dû, que de les taxer. Ils en usèrent comme je le desirois, & ils dirent à Guilloire que tout le pays avoit une si grande joie de me voir, que l'on attendoit avec impatience les lettres d'Assise que l'on a accoutumé de donner pour imposer ce que l'on demande. L'on remit à le faire lorsque l'on seroit à Lyon.

Dès le lendemain que le Roi eut été au Parlement, il partit, & laissa Dijon & toute la Province dans une grande consternation, & le Parlement aussi, par le nombre d'Officiers dont on l'avoit augmenté. On alla coucher à Beaune; on y arriva d'assez bonne heure; la Reine alla aux Carmélites, où il y a une bienheureuse Sœur Marguerite du Saint Sacrement, qui est morte depuis peu d'années, qui a vécu fort saintement, & qui, dit-on, fait tous les jours des miracles; de sorte qu'elle y est révérée autant qu'on le peut, jusqu'à ce que l'Eglise autorise sa sainteté par la béatification ou canonisation. Elle avoit une dévotion particulière

à l'Enfant Jesus, & il y a une Chapelle où est une Vierge qui en tient un, où elle étoit toujours en prieres. On l'a enterrée à ses pieds depuis peu par ordre des Supérieurs, & pour cet effet on l'a transportée du cloître où elle étoit en ce lieu. Sa vie a été écrite, je ne m'amuserai pas à en dire davantage : pour moi qui aime fort l'ordre de Sainte Thérèse, je sentis une grande dévotion en ce lieu-là.

Le lendemain devant que de partir, la Reine alla voir l'hôpital, qui est un des plus beaux & des plus proprement servis de France. Il est grand, spacieux & bien renté : c'est un Chancelier des Ducs de Bourgogne qui l'a fondé, nommé Rolin. C'est assurément une belle marque de piété pour la mémoire d'un particulier. Les Religieuses de cette maison observent que les noms de ceux qui vont visiter l'hôpital, & qui y font quelques aumônes, soient écrits, de quelque qualité qu'ils soient, sur un grand registre. Leurs Majestés y mirent le leur, & tout ce qui étoit avec elles. Le soir on arriva à Châlons, où je fus bien-aise de voir la Marquise d'Uxelles : c'est une femme fort aimable, & de beaucoup d'esprit. Le Roi eut une curiosité que je n'eus pas, ce fut d'aller voir une possédée. Je crois le Diable si vilain

sous quelque figure qu'il puisse prendre, cu'il ne me donnera jamais que de la frayeur, & point du tout d'envie de le voir; je l'apprehende autant en ce monde qu'on le doit faire pour l'autre.

Le Roi avoit accoutumé de monter à cheval par les chemins, & Mademoiselle de Mancini : pour moi je discontinuai, parce que le temps étoit redevenu vilain.

Tous les soirs lorsque l'on arrivoit, il jouoit & causoit, ainsi que j'ai dit qu'il faisoit à Dijon. Il ne parloit point du tout à la Comtesse de Soissons, pas même en carrosse, où il étoit de fort belle humeur. On trouva les Bourgeois de toutes les Villes hors de leurs murailles sous les armes; jamais Bourgeois n'eurent l'air si aguerri, ni tant la mine de bons soldats. On dit que c'est parce que César a été long-temps de ce côté-là, & que depuis, l'humeur martiale s'est conservée de pere en fils dans ce pays, & on remarque même que les soldats qu'on leve dans la Bourgogne sont meilleurs que dans les autres Provinces. Nous allâmes de Châlons à Tournai, lieu qui n'a rien de remarquable que d'avoir été possédé soixante ans par un même Abbé, qui étoit le Cardinal de la Rochefoucault. L'Abbé de Chandeaier son neveu le possédoit pour lors. La

Comtesse de Soissons s'y trouva mal, & discontinua de venir avec la Reine. Je trouvai M<sup>e</sup>. de Thianges à Mâcon, dont je fus bien-aise; c'est une fort agréable personne. Elle nous dit qu'elle nous suivroit à Lyon par eau, & qu'elle passeroit à Dombes, qu'elle y feroit marquer son logement, qu'elle se feroit donner du *Pour*, qu'elle croyoit que je trouverois bon de la faire Princessé dans mes Etats. La maniere d'habillement des payannes de ce côté-là est la plus jolie du monde. Les filles ont des chapeaux, cela leur sied tout-à-fait bien. Nous allâmes long-temps sur les bords de la Saône; de sorte que nous vîmes long-temps le pays de Dombes qui est de l'autre côté. Tous les payans avoient passé l'eau, & même les Minimes, qui demandoient à tous ceux qui suivoient le carrosse de la Reine: où est *Madame*? Le Roi prenoit plaisir à me montrer. Ils crioient vive le Roi & Madame. On fit bien du chemin sur mes terres pendant qu'on regardoit le Pays de Dombes. Nous étions dans le Beaujollois; on alla coucher à Villefranche, qui en est la Capitale, & qui se peut dire une fort jolie Ville. J'y reçus le soir force visites des Dames de la Ville & du Pays, qui sont fort bien faites. On en partit fort matin, par-

ee que l'on vouloit arriver à Lyon de bonne heure. Il n'y a aucun plaisir de se mettre dans l'embarras de la réception d'une grande Ville la nuit. On se leva matin, pour moi je me levai devant le jour.

Je fus priée de tenir un enfant du Baron de Joui, Bailli du Beaujollois. Monsieur trouva bon que je le prisse pour être parrain. Ensuite nous allâmes trouver la Reine mere qui étoit aux filles de Saint-Marie, où elle faisoit ses dévotions, parce que c'étoit un Dimanche. C'est la plus belle Eglise de cet ordre qui soit en France. Le Maréchal de Villeroy vint au-devant du Roi avec beaucoup de Noblesse : ce qui est aisé de croire, il y en a beaucoup en Lyonois, Forez & Beaujollois. Cestros Provinces, quoique petites, contiennent quantité de personnes de qualité. On trouva les Bourgeois sous les armes dans la Ville de Lyon, qui est très-peuplée. Leurs Majestés allerent descendre à Saint-Jean, où Monsieur l'Archevêque les vint recevoir à la porte, accompagné du plus beau Chapitre qui soit en France. Tous les Chanoines sont gens de qualité ; qui font des preuves fort exactes, & plus grandes que les Chevaliers de Malthe. On les appelle M<sup>rs</sup>. les Comtes de St. Jean de Lyon. Autrefois



ils prétendoient qu'on les appellât les Comtes de Lyon. Je pense que l'on les nomme à présent les Comtes de St. Jean de Lyon, parce qu'ils ne sont plus en possession de ce qu'ils étoient autrefois. Ils ont de grands privileges ; ils en ont seulement la possession, & point de titres ; ils ne savent de qui ils les tiennent, & ne sauroient montrer l'origine de leur fondation. Tout ce qu'ils ont, ce sont les preuves de beaucoup de Comtes qu'ils ont eus depuis longues années. Le Roi est le premier Chanoine, & le Duc de Savoye le second. Ce sont deux Princes qui peuvent faire leurs preuves sans faveur. Après le *Te Deum* chanté, Leurs Majestés allerent chez la Reine qui logeoit à l'Abbaye d'Ainai, que possède maintenant l'Archevêque de Lyon. Le Roi logeoit chez un Trésorier de France, nommé Mascarani, en la place de Belle-Cour. M<sup>r</sup>. le Cardinal de l'autre côté de la place, & moi à un autre coin. J'avois la vue de la riviere, & de la montagne qui est de l'autre côté. Monsieur logeoit chez un nommé Joue, Genoïis, dans la plus jolie maison que l'on puisse voir : c'étoit un vrai bijou ; c'étoit le fait de Monsieur qui les aime. Il y avoit de si beaux meubles, qu'il ne fit point tendre les siens.

La Reine reçut le lendemain de son arrivée à Lyon des nouvelles de Madame Royale, & qu'elle viendrait le jeudi ensuite. Sa Majesté alla aux Cordeliers où est la tête de Saint Bonaventure. Le jour d'après elle alla à l'Archevêché où devoit loger Madame Royale, pour voir son appartement. Il y avoit des tapisseries que le Roi y avoit fait mettre; pour les lits, Madame Royale les avoit envoyés. On ajustoit l'appartement; il y avoit force bras, beaux & magnifiques. J'oubliois de dire qu'il y avoit à Lyon deux troupes de Comédiens, dont l'une étoit très-bonne. Ils affichèrent, les Comédiens de Mademoiselle, & avec raison; ils avoient joué trois hyvers de suite à St. Fargeau. Monsieur y alla aussi-tôt qu'il fut arrivé; pour moi j'attendis au lendemain. Le jour que Madame de Savoye arriva, on se dépêcha d'aller chez la Reine de bonne heure. Elle avoit dit qu'elle partiroit à midi; on fut fort diligent. M<sup>r</sup>. le Cardinal alla fort loin au-devant de Madame Royale, puis Monsieur. Le Roi alla avec la Reine. Il y avoit dans son carrosse Leurs Majestés, le Maréchal de Villeroy, M<sup>e</sup>. de Noailles & moi. La Princesse Palatine fut presque toujours malade, & je pense qu'elle n'eût pas voulu être en santé, à

cause de mille raisons, & parce qu'elle avoit eu dispute avec toutes les Princesses de la Maison de Savoye qui ne lui avoient rien voulu céder ni accorder de ce qu'elle avoit voulu prétendre. Nous trouvâmes tout le chemin plein d'équipages. Madame Royale & M<sup>l</sup>. de Savoye avoient une grande quantité de mulets avec de belles & magnifiques couvertures; les unes de velours noir, les autres de velours cramoisi, avec les têtes en broderie d'or & d'argent; force personnes de qualité en avoient de belles. Nous trouvâmes la litiere du corps de M<sup>l</sup>. Royale précédée de douze Pages vêtus de noir avec des bandes de velours noir en ondes, suivis de ses Gardes avec un Officier à la tête; ils avoient des casques noirs avec du galon d'or & d'argent; il y avoit une autre litiere à Madame Royale & plusieurs autres. Nous trouvâmes quantité de carrosses à six chevaux, suivis de beaucoup de livrées, toutes marques d'une grande Cour. Quand on fut Madame Royale proche, on le vint dire au Roi; il monta à cheval, & s'en alla au-devant d'elle. La Reine nous dit: J'avoue que j'ai bien de l'impatience de savoir comment le Roi trouvera la Princesse Marguerite. Elle ne témoignoit pas une gran-

de passion pour ce mariage ; aussi elle ne faisoit pas paroître d'aversion pour cela. Elle disoit : Si je pouvois avoir l'Infante , je serois au comble de ma joie ; puisque je ne le puis pas , j'aimerai tout ce qu'il plaira au Roi. Je pense qu'elle auroit encore mieux aimé la Princesse d'Angleterre que la Princesse Marguerite : mais le Roi témoignoit y avoir une grande aversion. Elle n'osoit en parler. Le Roi revint au galop , mit pied à terre , & s'approcha du carrosse de la Reine , avec une mine la plus gaye & la plus satisfaite. La Reine lui dit : Eh bien , mon fils ? Il répondit : Elle est bien plus petite que Madame la Maréchale de Villeroi. Elle a la taille la plus aisée du monde. Elle a le teint .... il hésita. Il ne pouvoit trouver le mot , il dit olivâtre , & ajouta , cela lui sied bien. Elle a de beaux yeux , elle me plaît , & je la trouve à ma fantaisie. La Reine lui dit qu'elle en étoit bien-aïse. Incontinent après , on dit : Voilà M<sup>e</sup>. Royale : les carrosses s'arrêtèrent , elle descendit , & la Reine aussi. J'étois descendue la première ; je vis aussi la Princesse Marguerite , que je trouvai bien faite , & pas belle. Je ne trouvai pas Madame Royale si bien que je me l'étois imaginée. Elle étoit fort emmaillotée dans des coëffes ,  
&

& paroiffoit fort fatiguée. Elle falua la Reine, lui baifa les mains, & lui dit mille flatteries. Elle eft fort flatteufe. Après elle lui préfenta fa fille aînée, veuve du Prince Maurice de Savoye fon oncle. Enfuite la Princeffe Marguerite. Puis Madame Royale me connut, & dit à la Reine, qui lui difoit de monter en carrolle : Votre Majefté trouvera bon que j'embralle ma niece. Elle me dit : Je vous ai connue à l'air de la maifon. Ses filles & moi nous nous embrallâmes fort. Madame Royale monta auprès de la Reine ; le Roi fe mit à une portiere avec la Princeffe Marguerite. J'étois enrhumée : je me mis au derriere avec M<sup>o</sup>. de Carignan, & la Princeffe Louife auprès de Monsieur. Le Roi fe mit, dès l'inftant qu'il fut en carrolle, à parler avec la Princeffe Marguerite, comme s'il l'eût vue toute fa vie, & elle de même : ce qui me furprit au dernier point. Le Roi eft fort froid de fon naturel, & fort peu aifé à s'appriivoifer. J'écoutois volontiers ce qu'ils difoient. Le Roi lui parla de fes Mousquetaires, de fes Gendarmes, Chevaux-légers, du Régiment des Gardes, du nombre de toutes fes troupes ; de ceux qui les commandent ; comment elles marchotent. Je jugeai par-là qu'il pre-

noit plaisir à l'entretenir. Ce font pour lui des chapitres agréables, il est fort entêté de tout cela. Il lui demanda des nouvelles de la Garde du Duc de Savoye, à quoi elle satisfit. Je n'osois pas toujours écouter de peur que l'on ne remarquât. Je n'entendis pas toute la conversation. Le Roi lui parla aussi des plaisirs de Paris, & elle de ceux de Turin. Elle disoit au Roi: Ecoutez; ce terme me parut assez familier pour la première fois. J'écoutai aussi M<sup>e</sup>. de Savoye à qui la bouche ne ferma pas. Elle fit des amitiés à la Reine non-pareilles; elle la loua par excès. On avoit doublé la Garde à cause de M<sup>e</sup>. de Savoye; au-lieu de deux Compagnies qui y font d'ordinaire, il y en avoit quatre de François, & deux de Suisses. M<sup>e</sup>. de Savoye ne manqua pas de se récrier, & de dire au Roi que du temps du feu Roi, le régiment des Gardes n'étoit pas si beau. Madame de Savoye ne fut pas long-temps chez la Reine; elle lui dit: Vous devez être lassé, allez-vous reposer. Le Roi la mena en son logis, & la Reine entra dans son cabinet avec M<sup>e</sup>. le Cardinal, lequel lui dit, à ce que je lui ai oui dire: J'ai une nouvelle à dire à Votre Majesté, à quoi elle ne s'attend pas, & qui la surprendra au dernier

point. La Reine lui répondit : Est-ce que le Roi mon frere m'envoie offrir l'Infante? C'est cela à quoi je m'attends le moins. Oui, Madame, c'est cela, lui dit M<sup>r</sup>. le Cardinal. On peut juger de la joie de la Reine. Elle dit qu'elle fut grande, & que cette affaire étoit si éloignée, qu'elle en craignoit les difficultés. M<sup>r</sup>. le Cardinal lui montra la lettre par laquelle le Roi son frere lui mandoit qu'il souhaitoit la paix & le mariage de sa fille avec le Roi, & qu'il la prioit de son côté de contribuer à l'un & à l'autre, comme il feroit du sien. La Reine dit, qu'elle croyoit bien que le Roi son frere disoit cela de bonne foi; que le monde qui n'avoit pas tant de créance en cela se moqueroit d'elle lorsqu'on sauroit qu'elle se flatteroit de cette espérance, vu que le peu d'intérêts que les Espagnols avoient en ce mariage en empêcheroit l'exécution.

M<sup>l</sup><sup>e</sup>. de Mancini me vint demander, pendant que le Roi étoit allé mener Madame Royale en son logis, ce que le Roi avoit dit de la Princesse Marguerite, & comme il en avoit usé avec elle. Je lui dis : Il me paroît que son procédé lui a plu, & j'appris qu'elle avoit dit au Roi : N'êtes-vous pas honteux que l'on vous

veuille donner une si laide femme ? M<sup>r</sup>. le Cardinal alla visiter M<sup>e</sup>. Royale ; j'y allai ensuite, j'y demurai très-peu. Le lendemain j'y retournai. Elle étoit propre & assez ajustée, il paroît qu'elle a été belle. Elle est plus vieille qu'on ne l'est d'ordinaire à son âge. Elle me parut assez ressembler à mon pere, & plus cassée. Elle faisoit tout ce qu'elle pouvoit par son ajustement pour soutenir son reste de beauté. Je crois qu'elle s'est gâté le teint par les drogues qu'elle y a mises, & qu'elle l'a eu beau autrefois. Elle a aussi la taille gâtée ; cela ne l'empêche pas d'avoir bonne mine, & l'air d'une grande Dame. Sa fille aînée est grande, d'une belle taille, & a la mine d'une personne de condition. Elle n'a pas bonne grace. Elle est fort gâtée de la petite-vérole, & n'a nul reste de beauté. Madame Royale nous dit qu'elle étoit fort belle avant la petite-vérole. Cette M<sup>r</sup>. Royale est une bonne femme, civile, familière, qui a assez d'esprit, & de qui j'ai eu tout le sujet du monde d'être satisfait. Elle me témoigna beaucoup d'amitié. Pour la Princesse Marguerite, elle est petite, elle a la taille assez jolie, à ne pas sortir d'une place. Quand elle marche, elle paroît avoir les haanches grosses pour sa taille ; cela paroît moins par-



devant que par-derriere, quoique cela soit fort disproportionné. Elle a les yeux grands & assez agréables, le nez gros, la bouche point belle, le teint fort olivâtre, & avec tout cela elle ne déplaît pas. Elle a beaucoup de douceur, quoiqu'elle ait l'air fier. Elle a infiniment d'esprit. Enfin, elle est adroite & fine, cela a paru à sa conduite. Madame Royale me fit mille amitiés; Monsieur y vint comme j'y étois. Le lendemain de son arrivée, elle nous entretint fort, & nous l'écoutâmes avec plaisir. Elle parle beaucoup & bien. Elle nous conta mille histoires de la Cour de Savoye & de Monsieur son fils, qu'elle cite à tout moment: elle affecte de faire connoître l'amitié qu'elle a pour lui, & celle qu'il a pour elle. Elle avoit une fort grande Cour: outre la Comtesse de Verue, qui est sa Dame-d'honneur, & la Marquise de Saint-Germain, qui est sa Dame-d'atour, il y avoit encore quantité de Dames, entre lesquelles étoit la Marquise de Ville, une des plus considérables du pays. Elles étoient bien au nombre de quinze ou vingt. Elle n'avoit amené que cinq ou six Filles-d'honneur. Cela nous surprit lorsqu'elle le dit. La Reine n'en a que ce nombre. Madame Royale en a douze ou treize. Madame la Princesse Louise

n'avoit point amené les siennes; elle n'avoit que sa Dame-d'honneur que l'on appelle la Marquise de Sirié. Il y avoit quantité d'Hommes de condition, entr'autres le Marquis de Pianesse, Premier Ministre, qui est de la Maison de Simiane; c'est un grand homme mélancolique & dévot. Le Comte Philippe d'Aglié y étoit aussi. Celui-là a la mine riante & est fort bien fait; quoiqu'il ne soit plus jeune, il n'a pas perdu l'air galant. Je ne me souviens pas des autres. Ils étoient pourtant en grand nombre, & assurément la Cour de Madame Royale étoit fort belle. Elle nous conta, à Monsieur & à moi, que Monsieur de Savoye avoit un cabinet où il y avoit tous les portraits de toutes les Princesses qui étoient à marier. Nous lui dîmes que nous les avions tous vus, parce qu'on les avoit tous envoyés à M<sup>r</sup>. le Cardinal. Cela lui fit plaisir; son intention étoit de nous faire connoître qu'on les lui avoit envoyés pour voir si elles plairoient à M<sup>r</sup>. son fils. Après avoir été quelque temps avec elle, nous allâmes chez la Reine, Monsieur & moi. Madame Royale y vint; j'avois une connoissance à cette Cour, que j'avois faite à Fontainebleau, du Marquis de Fleury, qui en est un des plus considérables par la part qu'il avoit aux bonnes

graces de Madame Royale. Elle l'avoit envoyé à la Cour faire compliment sur la guérison du Roi. Il étoit accompagné de trois ou quatre Gentilshommes, & parut avec éclat. On en fit cas; c'est un garçon qui est venu en faveur à dix-neuf ou vingt ans; il est assez beau de visage, & a la tête belle, des cheveux cendrés. Pour moi je ne lui trouve pas la taille belle, il ne paroit pas avoir beaucoup d'esprit. Il parut à Lyon, comme il avoit paru à Fontainebleau, avec moins de dorure. L'autre fois la Cour étoit en deuil du Duc de Modene. Sa mere la Marquise de Fleury y étoit. Quand Madame de Savoye étoit en train d'entretenir la Reine, ses visites duroient trois heures, pendant lesquelles elle parloit sans cesse des grandes affaires qu'elle avoit; comme elle négocioit depuis le matin jusqu'au soir; de l'autorité qu'elle avoit sur l'esprit de M<sup>r</sup>. son fils. Puis elle parloit de ses galanteries & de ses débauches. Je ne pus m'empêcher de lui dire devant la Reine, lorsqu'elle parloit de tout cela: Il me semble, Madame, que V. A. R. auroit dû se servir de l'autorité qu'elle a sur M<sup>r</sup>. son fils, pour le rendre plus sage, & qu'elle, qui est si dévote, devoit se faire un scrupule de lui donner de l'argent pour ses maîtresses. Elle con-

toit à la Reine, qu'il n'avoit pas un fol qu'elle ne le lui donnât; & quelquefois il lui disoit : Maman, je vous prie de me donner une somme, & ne me demandez point pourquoi c'est faire, & qu'elle lui faisoit donner cette somme, & disoit : Je ne le veux pas savoir. Elle aimoit fort à parler de sa dévotion. Elle contoit à la Reine qu'elle entendoit quelquefois dix messes par jour, & réglement deux ou trois tous les jours, qu'elle s'enfermoit aux Carmélites; de ses pénitences; de ses processions où elle alloit nus pieds. Je crois qu'elle a entendu dire que la dévotion des grandes Princesses ne doit point être cachée, parce qu'elles donnent l'exemple. Elle manifeste bien la sienne.

Le Roi alla le lendemain de l'arrivée de Madame Royale la voir le matin, & entra dans la chambre de la Princesse Marguerite. On crut qu'il la vouloit surprendre pour lui voir la taille déshabillée, à cause qu'on lui avoit dit qu'elle étoit bossue. Il ne témoigna pas y prendre garde; il fut aussi froid le matin qu'il avoit paru pressé le jour de l'arrivée, ce qui étourdit fort Madame de Savoye. Pour la Princesse Marguerite, elle fit la même mine. Le soir chez la Reine, le Roi causa toujours avec Mademoiselle de Man-

éini devant elle, & fans lui dire un mot. Madame de Savoye fit une hiftoire admirable à la Reine. Elle lui conta que M<sup>r</sup>. fon fils avoit une levrette que la Marquife de Cailus, qu'il avoit fort aimée, lui avoit donnée; que lorsqu'il partit de Chamberry, il lui avoit dit: Madame, je vous donne ma levrette, je vous prie d'en avoir foïn; que le foir, lorsqu'elle fut de retour, elle s'étoit trouvée toute feule dans fa chambre; qu'elle s'étoit mife à genoux auprès de cette chienne, & qu'elle lui difoit: Que je t'aime, & que je fuis aife de te voir! fi ton maître étoit ici, que je ferois fatisfait! je ne l'ai pas vu depuis ce matin, les moments me paroiffent des heures, & les journées des années en fon abfence; au moins dis-lui bien les fentiments de mon cœur pour lui. Elle dit cent fadeifes de cette forte, & ajoutoit que quelqu'un étoit entré, qui s'étoit moqué d'elle, & qu'elle avoit dit: Je ne trouve point à redire que l'on fe moque de moi de trop aimer mon fils, je fens bien que fur ce chapitre je fuis capable de faire toutes les folies imaginables. Puis elle montra à la Reine une de fes filles nommée Tréfefon, qui eft Françoife, de la Province de Bretagne, dont M<sup>r</sup>. de Savoye étoit amoureux. On ne la trouva point

belle ; c'étoit une grosse fille blanche & blonde , d'assez mauvaise taille , les yeux petits , la bouche point belle , & qui n'avoit que l'éclat de la jeunesse. On fut par quelle aventure elle avoit été en Piémont , & que sur le bruit du mariage du Roi avec la Princesse Marguerite de Savoye , auquel il y avoit assurément beaucoup d'apparence , M<sup>r</sup>. Fouquet, Procureur-général , qui veut avoir des habiudes partout , avoit envoyé en Savoye cette fille , laquelle est niece de M<sup>e</sup>. Duplessis Believre , qui est son intime amie , femme d'esprit & de capacité. Elle est d'une race dont ils ont tous de l'esprit. Cette fille en a , à ce que l'on dit ; & comme ils ne voulurent pas faire connoître leur intention , ils prièrent le Comte de Brulon , qui est Breton , de la donner à M<sup>r</sup>. de Savoye comme sa parente. Il a beaucoup de commerce en Piémont , parce que son frere & lui ont été long-temps Introduceurs des Ambassadeurs , & par un attachement particulier qu'il a toujours eu à l'hôtel de Soissons. Ainsi il connoît beaucoup de Piémontois , & Madame Royale dit à la Reine : C'est une parente du Comte de Brulon qu'il m'a donnée. Je crois qu'elle ne savoit pas elle-même que ce fût le Procureur-général qui l'eût envoyée-là , afin de faire ha-

bitude avec la Princesse Marguerite, pour revenir en France avec elle quand le mariage seroit fait.

Le second jour que Madame Royale fut à Lyon, la Reine l'alla voir. Je n'y allai point. J'avois de ces rhumes de cerveau qui ne durent qu'un jour, & qui incommodent beaucoup; ainsi je demeurai au lit. Madame Royale envoya savoir de mes nouvelles, & me faire excuse si elle ne me venoit point voir; qu'elle avoit mal à la tête. M<sup>r</sup>. de Savoye arriva, le Roi alla au-devant de lui à deux lieues de Lyon. Monsieur n'y alla point, parce que M<sup>r</sup>. de Savoye ne le devoit point voir en son logis. Il vouloit que Monsieur lui donnât la porte. Je trouvai cela moins étrange lorsque je fus les raisons, que d'abord; l'on me dit sa prétention. M<sup>r</sup>. de Savoye dit que Son A. R. mon pere avoit toujours traité M<sup>r</sup>. son pere différemment des autres Souverains; que Monsieur avoit donné à celui de Mantoue & à celui de Modene une chaise à dos, ce que mon pere n'avoit jamais fait, & qu'il en vouloit une à bras. Pour cela on en convint, & non pour la porte; de sorte qu'il fut résolu que M<sup>r</sup>. de Savoye iroit chez Monsieur le matin avant qu'il fût levé. Je pense qu'il ne le voulut pas, & qu'il n'y alla

point. Il arriva le soir, il y avoit une pressée horrible dans la chambre de la Reine. Il entra chez le Roi, & courut depuis la porte jusqu'au lieu où étoit la Reine, & poussa tout le monde. Il rioit, & étoit accoutumé avec le Roi comme si toute sa vie il avoit été avec lui. Il agissoit avec une certaine familiarité que sa haute naissance donne aux gens avec ceux avec qui les autres tremblent. Il se trouva de cette sorte tout proche de la Reine. Il se jetta presque à ses pieds, elle l'embrassa, & le releva. M<sup>e</sup>. Royale lui fit une mine fort gaye. Il s'approcha d'elle, elle lui donna sa main, il la baisa. On le trouva fort bien fait, il est de moyenne taille, il l'a fine & déliée & agréable; la tête belle, & le visage long; les yeux beaux, grands & fins; le nez fort grand, & la bouche de même; il a le ris agréable; la mine fiere; un air vif en toutes ses actions, & brusque à parler. Il regarda tout le monde, & dit qu'il connoissoit tout ce qui étoit-là par leurs portraits. Il demanda où étoit M<sup>lle</sup>. Hortence, & témoigna la trouver fort belle. Il étoit habillé de deuil brodé avec un juste-au-corps noir, & un mouchoir noué d'un cordon couleur de feu. Il avoit fort bonne mine de cette sorte; on demeura toujours debout. Après



avoir été quelque temps ensemble, il s'en alla avec M<sup>e</sup>. Royale. Je la fus voir au sortir de chez la Reine. Il n'étoit pas dans sa chambre. Il y revint, & passa du côté où j'étois. Il se mit à conter qu'il étoit parti tard de Chambery, parce qu'il avoit été à deux ou trois lieues pour entendre la Messe. Je lui dis : Quoi ! vous faites le dévot ? Il me répondit : Je le suis beaucoup. Je vais au Sermon, j'entends la Messe, le jeûne le Carême, & le reste de ma vie répond à cela. Je me mis à rire & à lui dire : Je vois bien que vous êtes un bon hypocrite. Il me dit : Vraiment vous êtes aussi bonne de me traiter ainsi, & de me dire des injures la première fois que je vous aye jamais vue. Je lui répartis : Nous sommes assez proches parents pour nous dire nos vérités. Nous raillâmes toujours pendant que nous fûmes ensemble, ce qui ne dura pas long-temps, parce qu'il n'y demeura pas toujours. Quantité de gens le venoient saluer. Il avoit dix ou douze personnes de qualité de ses principaux Officiers avec lui. Il n'avoit pu en amener davantage parce qu'il étoit venu en relais. Quand je sortis de chez Madame Royale, il me vint mener à mon carrosse. Le lendemain je le trouvai à la Messe aux Célestins, c'étoit une Egli-

se proche de mon logis où j'allois tous les jours à la Messe. Je vis là ses livrées, qui sont belles; elles sont rouges avec des bandes de velours bleu en ondes, & du galon Isabelle & bleu. Il n'avoit que sept à huit Pages, & autant de Valets-de-pied. Pendant qu'il demeura à Lyon, il alla toujours dans les carrosses du Roi, & avoit de ses Pages & Valets-de-pied qui le suivoient. Il étoit entré dans le Couvent après la Messe, & il entra dans l'Eglise quand la mienne commença. Tous les Officiers de ses Gardes avoient leurs bâtons, cela avoit bon air. Je me levai, puis il se mit à genoux auprès de moi. Il me dit : Je vous veux montrer que je suis dévot. Un moment après, on lui vint parler, il prit sa course & s'enfuit.

Les prétentions de M<sup>r</sup>. de Savoye donnoient lieu à ses sœurs d'en voir aussi. La Reine & M<sup>r</sup>. le Cardinal me dirent que les Princesses ne me verroient si je ne leur donnois la porte chez moi. Je dis qu'il me sembloit que je pouvois me passer de leurs visites; que M<sup>r</sup>. de Savoye ne voyoit point Monsieur, qu'il n'étoit pas nécessaire que ses sœurs me visitassent. La Reine me dit qu'elle ne me voyoit pas de difficulté à les traiter comme elles le desiroient; que c'étoit une civilité qui ne por-

toit pas de conséquence. Je lui alléguai que je n'en avois jamais usé ainsi avec M<sup>e</sup>. de Lorraine, à laquelle je n'avois donné qu'une chaise à dos, & que j'en avois une à bras; que pour la porte on ne l'avoit pas seulement proposée. La Reine me dit: Il y a une raison à laquelle vous ne pouvez rien répondre, c'est qu'elles sont petites-filles de France comme vous. Je répondis: Elle le sont seulement par leur mere, & moi par mon pere; c'est une raison pour ne la leur pas donner, & M<sup>e</sup>. de Remiremont, qui étoit petite-fille de France, n'y a jamais songé. La Reine me dit: Enfin, je le veux. A cela, Madame, lui dis-je, il n'y a point de replique; après avoir allégué mes raisons à Votre Majesté, je n'ai plus rien à faire qu'à obéir. Voilà deux circonstances assez avantageuses à la Maison de Savoye: que M<sup>r</sup>. de Savoye se soit mis en état de disputer à Monsieur, & que j'aye donné la porte à ses sœurs.

Le Lundi lendemain de l'arrivée de M<sup>r</sup>. de Savoye, il alla chez le Roi aussitôt après le dîné, puis chez la Reine avec le Roi. Ce jour-là on devoit aller à l'Hôtel-de-Ville, qui est une fort belle maison bâtie depuis peu; ainsi la Reine sortit dès que le Roi fut venu. On trouva Madame

Royale dans la Cour. On remarqua que le carrosse étoit plein d'enfants ou de petits enfants de Henri-le-Grand. C'étoit un e carrossée de personnes de bonne maison. Il y avoit le Roi, la Reine, Monsieur & Madame Royale, M<sup>r</sup>. de Savoye, ses deux frères & moi. Je remarquai aussi-bien que les autres, que M<sup>r</sup>. de Savoye suivoit de près le Roi, & que de cette maniere il passa toujours devant Monsieur. Il y eut une grande collation, où on ne s'assit point. On ne laissa pas de se mettre autour de la table. M<sup>r</sup>. de Savoye se mit à la droite du Roi, Monsieur le dit à la Reine. Elle lui répondit : Vous êtes un tri-poteux qui voulez toujours faire des affaires. M<sup>r</sup>. de Savoye demanda au Roi s'il ne trouvoit pas bon qu'il vint les soirs jouer avec lui. Le Roi lui dit que oui si froide-ment, qu'il n'y vint point. Quand je fus retournée à mon logis, on me vint dire : Voici M<sup>e</sup>. Royale. J'allai au-devant d'elle le plus loin que je pus. Elle venoit en chaise. Elle me dit : Je vous viens voir en famille, voici mon fils & mes filles que je vous amene. Quand elle fut dans ma chambre, je lui dis : V. A. R. trouvera bon que j'aïlle au-devant d'eux. Elle me répondit que oui. J'y allai, afin de les faire passer devant moi. Puis nous nous assimes dans

la ruelle de mon lit. M<sup>r</sup>. de Savoye & ses sœurs s'amuserent à causer avec M<sup>e</sup>. de Thiange & M<sup>lle</sup>. de Vandy, & Madame Royale m'entretint, & me parla du déplaisir qu'elle avoit du peu d'envie que M<sup>r</sup>. son fils avoit de se marier, que c'étoit ce qu'elle souhaiteroit le plus. Je lui dis qu'elle avoit raison; & que si M<sup>r</sup>. son fils mouroit sans enfants, elle ne seroit pas si heureuse qu'elle étoit; que quelque connoissance que l'on eût de son intérêt, personne ne lui faisoit justice là-dessus, & que l'on étoit persuadé qu'elle faisoit tout son possible pour l'empêcher de se marier. Elle me fit conter tous les démêlés que j'avois eus avec mon pere. Elle me témoigna y avoir pris part, & trouva à redire à la persécution qu'on m'avoit faite. Ensuite elle me demanda des nouvelles de ma belle-mere, & m'en parla comme d'une personne qu'elle connoissoit, & croyoit fort ridicule. On se mit ensuite à parler tout haut du bal qui devoit être le lendemain. Je l'allai conduire jusqu'au bas du degré. M<sup>r</sup>. son fils me ramena à ma chambre, on ne parloit point pour lors du sujet pour lequel on étoit venu. Depuis le premier jour, le Roi ne parla plus à la Princesse Marguerite. Elle ne laissa pas de faire la meilleure mine du

monde le jour du bal. J'eus la curiosité de savoir si le Roi-la meneroit plutôt que moi : on me dit que non, & qu'à moins d'être fiancée, on n'auroit garde de la faire passer devant moi. On dansa sur un grand théâtre fort bien éclairé; la Reine & Madame Royale étoient dans la salle, & M<sup>r</sup>. de Savoye qui ne voulut point danser, parce qu'il ne vouloit pas être après Monsieur. Le Roi me mena & Madame la Princesse Marguerite. Il y eut trois Piémontoises qui danserent; la Marquise de Sanes, dont le mari est Capitaine des Gardes de M<sup>e</sup>. Royale; la Marquise de Saint-Georges, sœur de Fleury, & Tréseson. Le Roi se mit au milieu, la Princesse Marguerite à sa gauche, & moi à sa droite. Comme on vouloit faire honneur aux Piémontoises, on mit Tréseson auprès de moi. Je l'entretins fort. Je lui trouvai de l'esprit plus que de la beauté; elle me conta que Madame Royale lui avoit donné des perles & des pendants d'oreilles qu'elle avoit, & qui étoient assez raisonnables. Elle me parla fort de la Cour de Savoye, & que M<sup>r</sup>. de Savoye aimoit fort à danser, qu'il dansoit parfaitement bien. Je lui demandai pourquoi il ne dansoit pas. Elle me dit que j'en savois bien la raison; il étoit habillé de deuil avec un

collet de point de Venise. Quand le bal fut fini, il vint sur le théâtre, & dit à quelqu'un qui étoit auprès de moi : Je meurs d'envie de danser, & je m'en vais envoyer un courier à Chambery pour dire que demain à mon arrivée je trouve un bal tout prêt. Au sortir de l'assemblée, il alla prendre congé du Roi & de la Reine : pour moi je ne lui dis point adieu, la Reine m'avoit laissée à mon logis qui est sur le chemin.

M<sup>r</sup>. de Savoye partit le lendemain de grand matin, alla dire adieu au Comte & à la Comtesse de Soissons ; il fit force passades dans la place de Belle-Cour, futa fort par-dessus de petites murailles qui sont au mail, & dit, lorsqu'il partit : Adieu France pour jamais, je te quitte sans aucun regret. Je pense qu'il n'étoit pas trop content de voir les affaires dans l'état où elles étoient. L'on disoit que M<sup>e</sup>. Royale avoit fait ce voyage contre son avis, celui de son Conseil, & même de sa fille, qui la pria de la laisser à Chambery, & de ne l'exposer point à un refus. M<sup>e</sup>. Royale ne le voulut pas. M<sup>r</sup>. de Savoye laissa toute la Cour satisfaite de sa personne. On le trouva fort bien fait, & qu'il avoit de la civilité envers tout le monde. Le Roi témoigna être fort con-

rent de sa conduite envers lui. La Reine le trouva de fort bonne mine, & qu'il avoit l'air d'un homme de sa qualité. Quant à son esprit, il ne parla que fort à propos, & même agréablement, au jugement de ceux qui l'avoient entretenu. Il parla fort de la guerre avec le Roi, qui lui fit voir les Mousquetaires. Ils firent ensemble de grandes lamentations de ce que la tendresse de leur mere les avoit empêchés de donner autant de marques de leur courage qu'ils sentoient d'envie de le faire paroître. Il n'y eut que Monsieur qui n'en fut pas satisfait. Il ne vit aussi point M<sup>r</sup>. le Cardinal, parce qu'il ne vouloit point lui donner la porte chez lui, quoique feu M<sup>r</sup>. de Savoye l'eût toujours donnée aux Cardinaux. Il eut un procédé fort fier, & d'un fort honnête homme, quoiqu'il ait été fort mal nourri, aussi bien que beaucoup d'autres. Il est fâcheux, quand on est jeune, d'être trop souverain; mais l'on n'a ce regret que lorsque l'on a trente ans. Pendant que l'on est jeune, il n'y a rien de si doux que la liberté, & de ne rien apprendre. Cette liberté fait passer après de méchantes heures; & quelque riches que soient les Etats, on ne peut racheter le temps que l'on voudroit avoir employé à apprendre ce que



les gens médiocres savent. La science est fort avantageuse à tout le monde, & même plus aux Grands qu'aux autres. L'ignorance rend les Grands incapables de gouverner. Quand ils ont beaucoup d'esprit, & qu'ils connoissent leur incapacité, la crainte de se commettre mal-à-propos fait qu'ils se reposent sur les autres, & cette habitude se tournant en nécessité, ils se laissent gouverner. Ce qui m'étonne, c'est que l'on ne se corrige point sur les fautes d'autrui, & que ceux qui blâment plus les autres donnent dans ce panneau. J'en parle fort hardiment. Je sens bien que je n'y tomberai jamais; je ne fais pas si je serai en état de gouverner; je sens cependant bien que je ne suis pas d'humeur à négliger ce dont je croirai être obligée de me mêler par mon honneur & ma conscience; & quelque confiance que je puisse avoir en ceux qui me serviront, j'aimerai mieux qu'ils aient des lumières par moi, que d'en emprunter d'autrui pour m'éblouir, & je ne m'en servirai que pour m'aider à voir plus clair. Je pense que la grande froideur du Roi pour la Princesse Marguerite, venoit de l'espérance que donnoit le Roi d'Espagne. Rien ne demeure secret. M<sup>e</sup>. Royale eut quelque connoissance, bien qu'imparfaite,

de la venue de Pimentel. Elle fit presser M<sup>r</sup>. le Cardinal de lui donner quelque réponse, & qu'elle voyoit bien qu'on ne vouloit pas lui tenir ce qu'on lui avoit fait espérer. Elle se fâcha fort, même on dit qu'elle s'en cogna la tête contre la muraille. Le Cardinal l'alla voir & lui dit, qu'il étoit vrai que l'on avoit eu quelque nouvelle d'Espagne; qu'il n'ajoutoit point de foi à cela; que dès-lors qu'on lui parloit de la paix, il lui sembloit que ce lui seroit un crime de ne pas en écouter les propositions. Madame de Savoye dit de son côté, que pour l'Infante d'Espagne, elle ne trouveroit pas à redire qu'on la préférât à sa fille; mais qu'elle demandoit quelques assurances pour sa fille, en cas que le Roi n'épousât pas l'Infante d'Espagne. On lui donna un papier signé du Roi, & je pense de quelques Secretaires d'Etat. Comme cette affaire sera dans toutes les Histoires de ce temps, je ne me mis pas en peine d'en savoir le particulier. On dit en gros, qu'il portoit qu'en cas que le Roi ne fût pas obligé, pour le bien de la Chrétienté & de son Etat, de se marier avec l'Infante d'Espagne, il épouserait la Princesse Marguerite de Savoye. M<sup>o</sup>. Royale se contenta de cela. Cette négociation retarda son voya-

ge d'un jour. Comme son mécontentement avoit été presque public, bien que je ne lui eusse point parlé du mariage de sa fille, je lui dis que je prenois beaucoup d'intérêt à tout ce qui la touchoit, & que par respect je ne lui avois osé dire plutôt; que je ne croyois pas devoir entreprendre d'entrer sur ces chapitres, si elle ne commençoit, & que j'étois bien heureuse que le Maréchal Duplessis se fût trouvé-là pour m'en donner occasion. Quand j'arrivai, on parloit tout haut, & le Maréchal s'étoit approché de moi en tiers, & avoit commencé la conversation. Elle me fit beaucoup d'amitiés, me témoigna qu'elle étoit persuadée que je prenois part à ce qui la regardoit, & ensuite parla fort de l'affaire. Elle nous dit, que ce qui avoit été cause que M<sup>r</sup>. son fils avoit fait si peu de séjour à la Cour, étoit le ressentiment qu'il avoit du traitement que le Roi leur faisoit, de les avoir fait venir pour conclure une affaire de laquelle on ne lui parloit non plus que si elle n'avoit pas été comme résolue avant son départ; qu'elle avoit plus de raison de s'en affliger que tout le reste de sa Maison, puisqu'elle avoit voulu absolument ce voyage. Elle nous fit quantité de contes, & nous dit : Que le 28 du mois lui étoit

malheureux; que Pimentel étoit arrivé ce jour-là; qu'elle ne doutoit point que son affaire ne fût échouée. Monsieur arriva, qui interrompit notre conversation.

Madame Royale se plaignit aussi de sa courte haleine qui la tourmentoit fort ce jour-là. Elle étoit furieusement changée, aussi avoit-elle beaucoup pleuré. La Reine & le Roi la vinrent voir. Elle se contraignit, & les entretint fort. Elle leur conta son aventure de Particelli, fils de Monsieur d'Emeri, Ambassadeur pour le Roi auprès de feu M<sup>r</sup>. de Savoye son mari. Particelli, qui est présentement le Président de Tore, n'étoit pas plus sage pour lors qu'il l'est maintenant qu'il est renfermé. Il n'avoit en ce temps-là point fait encore d'extravagances, il devint amoureux de Madame Royale. Un matin que M<sup>r</sup>. de Savoye s'étoit levé de bonne heure pour aller à la chasse, M<sup>e</sup>. Royale n'étoit pas encore rendormie, qu'elle entendit du bruit dans sa ruelle. Elle crut que c'étoit M<sup>r</sup>. de Savoye, qui n'avoit pas trouvé le temps assez beau, & revenoit se coucher. Elle vit Particelli qui ouvroit son rideau. Elle s'écria. Une de ses femmes qui couchoit auprès de sa chambre, vint: on le mit dehors; il ne dit pas un mot. A un quart  
d'heure

d'heure de-là il revint encore. Alors on alla appeller des Gardes, qui le mirent hors de la maison sans bruit. On ménageoit son pere, que M<sup>e</sup>. Royale envoya avertir. Il le renvoya en France; & bien qu'à sa considération on voulût tenir cette action secrete, néanmoins elle ne le fut pas trop. Elle conta cette histoire plaisamment, & la voilà en peu de paroles.

Aussi-tôt après que Leurs Majestés s'en furent allées, M<sup>e</sup>. Royale s'en alla dans sa petite chambre avec le Marquis de Pianesse. Je demurai avec ses filles, que j'avois été voir quelques jours devant dans leurs chambres. L'ainée m'avoit rendu ma visite; pour l'autre elle ne sortoit point qu'avec M<sup>e</sup>. Royale. Peu de temps après, M<sup>r</sup>. le Cardinal vint; Madame Royale devint pâle comme la mort, & les yeux gros. On me dit qu'elle avoit encore pleuré, & avoit pensé s'évanouir. Elle s'en retourna dans sa chambre avec M<sup>r</sup>. le Cardinal, & moi je m'en allai chez la Reine, qui me demanda ce que faisoit M<sup>e</sup>. Royale. Je lui dis que j'y avois laissé M<sup>r</sup>. le Cardinal. Elle me dit: Que je le plains! Elle le va bien tourmenter. Cela ne dura pas long-temps. Il vint aussi-tôt chez la Reine; puis ensuite Madame Royale, gaye, avec des pen-

dants d'oreilles de petits diamants & d'or émaillé de noir, que M<sup>r</sup>. le Cardinal lui avoit donnés avec quantité de bijoux de fenteur. C'étoit un présent bien galant. Elle en parla fort; tout le monde admira le changement de l'avoir vue pleurer l'après-diné, & de la voir si gaye le soir. Pour la Princesse Marguerite, on ne lui vit point de changement: elle fut toujours d'une tranquillité admirable, & agit en cette affaire comme si ç'avoit été celle d'une autre, & cependant elle en étoit touchée comme elle le devoit. Elle a autant de cœur que l'on en peut avoir. Un jour nous étions chez la Reine, elle & moi, auprès du feu. Elle me dit: Je vous prie d'appeler le Maréchal de Grammont, & de le mettre sur le chapitre de ma sœur de Baviere; je ne le connois pas assez pour l'oser questionner. Je l'appellai; & après quelques questions, je lui dis: Dites-nous un peu des nouvelles de Madame l'Electrice de Baviere, vous qui l'avez vue? La Princesse Marguerite lui dit: Vous me ferez le plus grand plaisir du monde. Après nous avoir fort parlé des beautés de Munick, de la maniere d'y vivre, & s'être fort étendu sur le mérite & les charmes de M<sup>e</sup>. l'Electrice, il nous parla de l'amitié que M<sup>r</sup>. son mari

avoit pour elle. Sur cela la Princesse Marguerite se récria : Ce que je comprends le moins au monde , c'est comment on peut être malheureuse comme l'est ma sœur , quand on a un mari qui vous aime bien. Pour moi , si j'étois en sa place , je voudrois que mon mari me défît de tous les gens qui causeroient mon malheur , & je me ferois valoir d'une autre maniere que ma sœur ne fait pas. Tout-d'un-coup elle se récria : Que je suis sotte de dire cela ! c'est bien une marque de mon imprudence ; vous avez tous deux ma vie entre vos mains. Je lui répondis : Pour moi , je n'ai rien oui. Le Maréchal dit : Pour moi j'ai tout entendu ; cela ne fera aucun effet que de me faire connoître que vous avez bien de l'esprit & du mérite , & avoir dans mon cœur beaucoup d'estime pour vous , & ne jamais dire pourquoi.

M<sup>e</sup>. Royale devoit partir , comme j'ai dit , le Samedi. Elle ne partit que le Dimanche au matin. J'allai pour prendre congé d'elle. Elle étoit à la Messe. J'allai trouver la Reine , puis je l'accompagnai. Elle alla pour prendre M<sup>e</sup>. Royale chez elle , elle la rencontra dans la Place de Belle-cour , qui la venoit trouver & le Roi aussi. Elle se mit dans le carrosse de la Reine , & M<sup>e</sup>. la Princesse Marguerite

aussi à la portiere avec le Roi, comme elle avoit fait à son arrivée. La conversation ne fut pas si échauffée. Je causai fort avec M<sup>e</sup>. la Princesse Louise qui étoit auprès de moi, & nous nous fîmes mille amitiés. Lorsque nous nous séparâmes à une lieue de Lyon, on mit pied à terre, & on dit les adieux. M<sup>e</sup>. Royale pleura, & sa fille aînée un peu aussi. Pour la Princesse Marguerite, elle ne jetta que quelques larmes, qui parurent plutôt être de colere que de tendresse. A notre retour, la Reine me témoigna être fort aise d'être défaits de ce monde-là, & se moqua assez de M<sup>e</sup>. Royale d'avoir pleuré. Elle disoit que c'étoit la plus grande Comédienne qui fût au monde. Lorsqu'elle partit, elle étoit fort négligée. La Reine trouva qu'elle ressembloit à une folle que l'on appelle Madame Fielar. On ne parla pas de même de la Princesse Marguerite. On admira sa conduite, la confiance & la force avec laquelle elle avoit soutenu tout ce qui lui étoit arrivé. On dit que M<sup>r</sup>. de Savoye s'étoit plaint de ce que Monsieur lui avoit demandé un jour dans le carrosse de la Reine, votre Régiment des Gardes est-il sur pied? Il lui dit qu'oui. Ensuite Monsieur lui demanda s'il n'avoit point une Place Royale à



Turin. Il lui répondit de même. Et Monsieur y ajouta : Vous avez fait bâtir un Palais-Royal ? Il lui répondit qu'oui. Pour moi qui connois Monsieur, je trouvais qu'il faisoit toutes ces questions à M<sup>r</sup>. de Savoye pour se moquer de lui. Comme il n'y avoit pas de quoi, je croyois qu'il ne s'en appercevroit pas comme il fit. Quand il ne seroit pas un grand Souverain, comme il étoit, traité d'Altesse Royale, il y a eu assez de filles de Rois de mariées dans sa Maison, pour qu'il ait pu avoir dans sa Ville capitale une Place Royale & un Palais-Royal. Pour son Régiment des Gardes, il est effectif & très-beau, à ce que j'ai oui dire à des Officiers qui ont servi en ce Pays-là : ainsi je fus fâchée de ce que Monsieur dit à M<sup>r</sup>. de Savoye sur ce sujet, & encore plus de ce qu'il l'avoit remarqué, parce que ce discours avoit l'air d'enfant. On fit courir un bruit à Lyon, que M<sup>r</sup>. de Savoye avoit dit : Que je suis aise d'avoir vu Mademoiselle ! j'en suis à présent guéri. Cela courut, de sorte que ce bruit alla jusqu'à lui. Il me fit faire des compliments là-dessus par l'Abbé d'Amoreti qui demeure toujours à la Cour, & me fit témoigner par le même, qu'il étoit au désespoir qu'on le voulût faire passer pour ridicule.

Un jour que je cauſois avec M<sup>e</sup>. Royale, je lui parlai de Dalibert, qui ſe faiſoit fort de fête de ſa faveur auprès d'elle. Elle me dit : Il eſt venu m'apporter une lettre de mon frere, puis je ne l'ai plus vu. Il a envoyé des chiens à mon fils ſans qu'il lui en demandât. Tout ce qui me paroît de cet homme, c'eſt qu'il s'emprefſe fort ; enſuite elle me demanda ce qu'il étoit à mon pere. J'eus une grande impatience d'écrire cette converſation à Blois, & ce que M<sup>e</sup>. Royale m'avoit dit, que ſon fils ne vouloit pas ſe marier. Je ſavois bien que ces nouvelles ne ſeroient pas agréables. Peu de jours après le départ de Madame Royale, la nouvelle arriva de l'accouchement de la Reine d'Eſpagne d'un fils. Le Roi d'Eſpagne l'écrivoit à la Reine le plus tendrement du monde, & Pimentel ſur cette nouvelle affura encore plus qu'il n'avoit fait, du deſſein que le Roi ſon maître avoit de faire la paix & le mariage. Tout le monde témoigna à la Reine la joie que l'on avoit de cette naiſſance, & de l'eſpérance qu'elle donnoit d'avoir l'Infante. La Reine répondit toujours : Je n'y ſonge point, je ne me flatte point de cela. Je lui répondis que je l'écrivois à mon pere ; que c'étoit une nouvelle aſſez conſidérable pour lui en donner

avis. Elle me dit : Dainville la lui dira , nous l'envoyeron à Blois pour en donner part à Monsieur, ( la Reine l'a toujours appellé ainsi ) & de tout ce qui s'est passé au voyage de M<sup>e</sup>. Royale. Véritablement Dainville n'alla à Blois que lorsque la Cour s'en revint à Paris , & il y avoit plus de six semaines que M<sup>e</sup>. Royale étoit partie. Je ne trouvai pas que ce fût faire grand cas de mon pere : un autre y auroit été sensible. Pour lui , il y étoit si accoutumé , qu'il ne paroissoit pas s'en soucier. Je ne laisse pas de croire que tout cela lui étoit fort dur. Lorsque je dis à la Reine que mon pere ne manqueroit pas de se rejouir avec elle de la naissance du second fils du Roi d'Espagne , elle me répondit : Je le crois. Puis elle se mit à rire , & me dit : Je ne pense pas qu'il espere au Roi pour votre sœur , au moins fais-je bien que je ne lui ai jamais donné lieu de l'espérer.

M<sup>r</sup>. le Cardinal eut toujours la goutte à Lyon. La Reine l'alloit voir tous les jours ; je la suivois presque toujours. Elle alloit aussi aux Couvents , & jouoit le soir. Le Roi jouoit à la paume tous les jours. On faisoit faire l'exercice aux Mousquetaires ; il alloit voir le Cardinal , & le reste du jour il causoit avec M<sup>lle</sup>. de

Mancini, avec laquelle il faisoit collation à l'ordinaire. Quand la Reine donnoit le bon soir pour se coucher, il remenoit M<sup>lle</sup>. de Mancini chez elle. Au commencement il suivoit le carrosse, puis servoit de Cocher, & à la fin il se mettoit dedans. Les soirs qu'il faisoit beau clair de Lune, il faisoit quelques tours dans Belle-Cour. M<sup>lle</sup>. de Mancini fut malade deux ou trois jours. Il alloit souvent la voir, & ne jouoit plus chez la Comtesse de Soissons. Pendant notre séjour à Lyon, elle fut presque toujours malade. Il lui rendoit des visites courtes, & de loin à loin. Ses sœurs en usoient de même. Le Comte de Soissons étoit dans un chagrin non-pareil, de ce que le Roi n'en usoit plus comme à l'ordinaire avec sa femme. Quelquefois le Roi alloit à la Comédie; j'y allois aussi assez souvent avec Monsieur. Nous étions tous dans une tribune, où l'on entroit par chez M<sup>r</sup>. le Maréchal de Villeroi. Le Roi étoit à un bout avec Mademoiselle de Mancini, Monsieur & moi à l'autre.

Je m'avisai que le Parlement de Dombes n'avoit point salué Leurs Majestés, & qu'il falloit les y faire aller en robes rouges. J'en parlai à M<sup>r</sup>. le Cardinal. Je lui dis : Que ceux d'Orange & de Geneve

étoient venus saluer le Roi, & bottés, parce qu'ils étoient de loin; que puisque S. M. trouvoit bon que le Parlement de Dombes rendît la justice dans Lyon à mes Sujets, elle devoit après cette grace leur en faire une seconde qui me paroiffoit être inféparable de l'autre, & leur permettre d'avoir l'honneur de la saluer en habit de Compagnie souveraine, comme elle étoit, & qu'ainsi les Officiers auroient des robes rouges. On négocia cette affaire comme si elle eût été importante. J'envoyai querir M<sup>r</sup>. le Tellier, & lui écrivis plusieurs lettres. J'en fis autant à M<sup>r</sup>. le Cardinal, & lui en parlois tous les soirs. J'obtins ce que je demandois; & quoique ce ne fût qu'une bagatelle, j'en fus néanmoins fort aise. J'aime l'honneur. Mon Parlement alla donc saluer le Roi en corps & en robes rouges. Les Officiers ne se mirent point à genoux, & le Premier Président parla au Roi au nom de tous, comme n'étant point ses Sujets. Les harangues que M<sup>r</sup>. le Président fit à Leurs Majestés, à Monsieur le Cardinal, & à M<sup>r</sup>. le Chancelier, sont assez courtes pour qu'il ne soit pas hors de propos de les mettre ici.

## A U R O I.

S I R E,

*Les merveilles de votre sacrée Personne, & les glorieuses actions de Votre Majesté, impriment à tous les Peuples qui sont honorés de votre présence, un desir ardent d'avoir la gloire de rendre à V. M. des respects & des soumissions. Cette Compagnie, dans l'honneur que lui fait Mademoiselle de lui confier l'administration de la Justice souveraine de Dombes, vient joindre les témoignages de sa joie aux acclamations publiques, & reconnoître en même-temps les graces que depuis long-temps elle reçoit de V. M. par la permission que vous lui accordez d'exercer les fonctions judiciaires dans cette Ville: & dans cette fonction, nous tâchons de seconder les sentiments respectueux que Mademoiselle a pour V. M., & nous venons en toute humilité lui faire les protestations de nos très-humbles obéissances. Nous supplions très-humblement V. M. de vouloir toujours continuer à notre Compagnie l'honneur de sa protection.*

A L A R E I N E.

M A D A M E,

*Les grandes & relevées qualités de Votre Majesté, qui la rendent l'admiration*

*de tous les Peuples, leur inspirent cette passion qu'elle peut reconnoître à leurs acclamations, de lui venir rendre leurs respects, leurs hommages & leurs soumissions. Cette Compagnie, qui a l'honneur d'une attribution souveraine en Dombes sous les auspices de Mademoiselle, vient par ses ordres rendre à V. M. ses très-humbles respects, & lui demander aussi l'honneur de sa protection.*

## A M O N S I E U R.

M O N S I E U R,

*Cette Compagnie souveraine de Dombes, dans l'honneur qu'elle a d'appartenir à Mademoiselle, vient par ses ordres avec une extrême joie rendre à V. A. R. les devoirs & les respects qui sont dus aux Princes de votre rang & de votre naissance. Nous espérons que V. A. R. agréera les offres sinceres de nos très-humbles obéissances, par la considération de la proximité de la Personne à qui nous sommes, & par l'inclination puissante que nous aurons toujours aux services très-humbles de V. A. R.*

## A M R. L E C A R D I N A L.

M O N S E I G N E U R,

*La force de vos conseils, qui fixe le bon-*

*heur de la France par les glorieux succès qui couronnent toutes ses entreprises, donnent de l'admiration à tous ceux qui approchent V. E., & de l'empressement à vous en venir témoigner très-respectueusement les sentiments de reconnoissance que l'on doit à vos illustres travaux. C'est aux héroïques vertus de V. E. plus qu'à ce haut rang que vous avez dans l'Eglise & dans le Royaume, que l'on rend ces hommages comme des tributs de devoirs & de satisfaction. Et c'est dans cette pensée que cette Compagnie souveraine de Dombes vient par le commandement de Mademoiselle, rendre à V. E. ses très-humbles respects avec les offres de ses services, animés par les sentiments très-exquis de notre Princesse, laquelle nous savons avoir une vénération particuliere pour Votre Eminence.*

A MR. LE CHANCELIER.

MONSIEUR,

*Cette Compagnie, qui a l'honneur de rendre en ce lieu la Justice souveraine sous le nom de Mademoiselle, à ses Sujets de Dombes, par concession des Rois, vient par son ordre vous présenter ses très-humbles obéissances, & admirer en même-temps vos mérites, qu'une reconnoissance proportionnée & due à leur excellence, a élevé jus-*



*qu'à la suprême dignité de la Justice, que vous possédez. Nous venons rendre à vos vertus nos hommages de respect, comme des tributs de justice & de devoir, & vous supplier très-humblement, Monsieur, d'agréer les protestations sinceres que nous faisons de nos très-humbles services, & de nous vouloir bien accorder la grace de votre bienveillance & de votre protection.*

Ces harangues ne se trouveront dans aucun Auteur; ainsi je les ai voulu mettre ici, parce que c'est un titre avantageux pour mon Parlement.

Un soir Monsieur me dit chez la Reine: Je m'en vais souper chez vous; & si vous voulez, nous nous masquerons. Les Filles de la Reine vont souper chez le Maréchal de Villeroy; il y aura bal, & nous irons. J'en fus bien-aïse. Nous allâmes à mon logis. Il vint deux femmes de la Ville, l'une veuve d'un Officier du Parlement de Dombes, nommé M<sup>e</sup>. de Feteau; l'autre, M<sup>e</sup>. Mignot, dont le mari est Lieutenant-Général de Villefranche en Beaujolois. Elle sont bien faites, & spirituelles pour des femmes de Province. Lorsque Monsieur les vit, il s'écria: Ah, ma cousine, chassez ces femmes, je ne veux point qu'elles nous voyent souper! Je le priai de trouver bon qu'elles

demeurassent, & lui dis qu'elles étoient très-aises d'avoir cet honneur-là. Il y consentit avec bien de la peine. Quand nous eûmes ajusté nos habits de masque qui n'étoient pas magnifiques, (ce n'étoient que des robes de-chambre, & des toilettes en écharpes comme des Bohémiennes) on se mit en peine comme l'on iroit au bal. Nous ne voulions pas aller dans nos carrosses, de peur d'être connus. Je m'avisai qu'il falloit aller dans celui de ces femmes, & qu'elles entreroient devant nous; qu'ainsi l'on nous prendroit pour des Dames de la Ville. Monsieur trouva cela fort à propos, & fut trop heureux d'avoir consenti qu'elles demeuraient à nous voir souper. Rien ne pouvoit nous faire connoître que le peu de magnificence de notre mascarade, d'autres que nous n'auroient osé aller si mal vêtus. Il n'y avoit que M<sup>r</sup>. & M<sup>e</sup>. de Thiange, M<sup>lle</sup>. de Vandy & moi. Nous allâmes donc chez le Maréchal de Villeroy, & les Filles de la Reine vinrent à nous. Ces deux femmes, qui marcherent devant nous, dépayserent d'abord la compagnie. On crut que c'étoient des gens de Lyon. La Maréchale savoit que ces femmes venoient de chez moi; joint à cela le peu d'ajustement qui étoit à nos

habits, fit qu'elle nous reconnut, & nous vint embrasser. Nous ne parlâmes, ni ne nous demasquâmes point. Le Comte de Guiche y étoit, lequel faisant semblant de ne nous pas connoître, tira fort Monsieur dans la danse, & lui donna des coups de pied au cul. Cette familiarité me parut assez grande. Je n'en dis mot, parce que je savois bien que cela n'eût pas plu à Monsieur qui trouvoit tout bon du Comte de Guiche. Manichamp son bon ami y étoit aussi, qui fit mille plaisanteries que j'eusse trouvé fort mauvaises, si j'avois été Monsieur. Tout ce que ces gens-là faisoient, lui plaisoit. Pour moi, qui n'étois pas de même, je m'allai asseoir auprès de la Maréchale de Ville-roi, avec laquelle je dis mon avis de tout ce que je voyois. Le fils de M<sup>r</sup>. le Tellier le donnoit à son hôtesse. Je proposai d'y aller : ces Messieurs en détournèrent Monsieur ; de sorte que je fus-là bien du temps sans vouloir danser. Enfin, Monsieur se résolut de sortir. Nous allâmes à ce bal, on nous reconnut d'abord ; on nous fit plus de révérences que nous n'eussions voulu, ce qui nous déplut. Nous n'y fûmes aussi qu'un moment ; la foule y étoit si grande, que l'on n'y pouvoit danser. Quand je fus le lendemain

chez la Reine, elle me dit : Vous fûtes bien heureuse hier de n'avoir pas eu des coups de pied au cul ; j'ai oui dire que l'on en a donné à des gens qui étoient avec vous. Je voulus dire que je ne l'avois point vu, j'étois bien-aïse de ne point rendre de mauvais offices à personne. La Reine me dit : Vous êtes trop prudente, Mademoiselle, cela néanmoins est public. Il est vrai que tout ce qu'il y avoit au bal en fut si scandalisé, & cela fit si grand bruit dans la ville, que la Reine, qui n'aimoit pas le Comte de Guiche, fut bien-aïse d'avoir occasion de faire connoître à Monsieur que c'étoit un homme qui lui manquoit de respect, & que l'on se moquoit de lui de le souffrir. Tout cela ne faisoit d'autre effet sur l'esprit de Monsieur que de l'affliger, de voir que la Reine n'aimoit pas le Comte de Guiche. Celui-ci s'en alla à Paris, d'où l'on me manda qu'il faisoit le galant de M<sup>e</sup>. d'Olonne ; qu'il alloit tous les deux jours au Sermon aux Hospitalieres de la Place Royale, où le Pere Eneve, Jésuite, prêchoit l'Avent. C'étoit-là le sermon à la mode, & où le beau monde alloit : que Marillac étoit aussi un des adorateurs de Madame d'Olonne ; que l'on ne savoit comment l'Abbé Fouquet prendroit cela,

& s'ils en useroient de cette sorte à son retour.

La Souveraineté de Dombes n'est qu'à cinq lieues de Lyon. Mes sujets desiroient de me voir. J'avois aussi envie d'aller dans ce pays. Je demandai à M<sup>r</sup>. le Cardinal si j'aurois le temps d'y aller. Il me dit que oui, pourvu que je n'y fisse pas un trop long séjour; de sorte qu'après Noël j'y allai. Il me sembloit que le temps eût été fait pour rendre mon voyage agréable. Il faisoit une belle gelée, un soleil de printemps; je montai à cheval en chemin. Outre le beau temps qui m'y convioit, la riviere étoit débordée. Je n'aime pas l'eau; & il falloit que mon carrosse fit un assez long chemin dedans. Je montai aussi pour cela à cheval, pour prendre la hauteur; je passai à un Bourg nommé Vimi, qui est à l'Archevêque de Lyon, où il y a une assez jolie maison avec un beau jardin en terrasse, qui va jusques sur la riviere. Il y a aussi des fontaines & des grottes. C'est une maison en réputation dans le pays; je la trouvai fort jolie. Un Gentilhomme de l'Archevêque de Lyon me demanda si je voulois avoir le plaisir de la chasse; que ses chiens étoient prêts. J'en fus fort aise, cette meûte est belle & bonne. L'Archevêque

de Lyon aime la chasse. Au sortir de Vimi, on me lança un lievre que l'on trouva à point nommé sur mon chemin, & la chasse ne s'en détourna pas. J'en eus le plaisir sans allonger mon voyage. Il est vrai que le Pays de Dombes, du côté où j'arrivai, est le plus beau du monde; on va toujours sur les bords de la Saône, & de l'autre côté ce sont de grandes campagnes où le bled étoit déjà assez grand pour la rendre verte, comme si c'étoient des prés, & cela est borné de montagnes presque toutes pleines de maisons qui appartiennent à des Bourgeois de Lyon, qui ne sont pas si jolies que celles des environs de Paris. quoiqu'elles soient néanmoins fort belles pour le pays. Dans la Souveraineté de Dombes, il y a quantité de châteaux fort beaux: mais ils ne sont pas de ce côté-là.

J'avois prié Monsieur de me prêter de ses Gardes pour faire ce voyage. Il m'en donna quatorze, un Trompette & un Exempt. Quand je fus proche de Trevoux, je montai en carrosse. Je trouvai la milice du pays sous les armes en assez bon ordre, & en fort grand nombre, pour le peu de temps que l'on avoit eu pour l'assembler. Je n'avois dit que le jour de devant que je partisse, que je voulois

faire ce voyage. Ainsi on ne put assembler que la milice circonvoisine de Trevoux ; les autres lieux étoient trop éloignés. Je trouvai à la porte de Trevoux le Lieutenant-général du Bailliage, avec les Conseillers, qui me harangua à genoux, & m'apporta les clefs de la Ville. Je fus droit à l'Eglise qui est assez belle. C'est un Chapitre. J'y reçus une harangue du Doyen ; puis on chanta le *Te Deum*. On tira le canon, & toute la milice fit force salves. Ensuite j'allai en mon logis, qui n'est qu'une petite maison bourgeoise que j'ai achetée ; elle est fort jolie : la cour est en terrasse sur la riviere ; il y a une fontaine au milieu, la vue en est admirable. Le Beaujolois est de l'autre côté de la riviere ; ainsi de quelque côté que l'on se tourne, l'on ne sauroit voir que mes terres, quelque bonne vue que l'on puisse avoir. Le paysage en est le plus agréable du monde ; il n'y a point de peintre qui en puisse faire un plus beau. Ce logement est composé d'une salle, d'une chambre à alcôve, & d'un cabinet avec des gardes-robes. Il y a à un bout de la salle deux chambres, tout cela a la même vue que j'ai dit. Ce qui fait que je n'ai point de maison à Trevoux, c'est que feu M<sup>r</sup>. de Montpensier n'y a jamais de-

meuré, & le vieux château qui y étoit autrefois est entièrement déperî. Il n'en reste plus qu'une vieille tour. J'avois mené M<sup>e</sup>. de Courtenai avec moi. Ma cour se trouva assez grosse. Outre les Officiers de mon Parlement, & les Gentilshommes que j'avois menés avec moi, la Noblesse du pays s'y trouva aussi. Elle n'est pas en fort grand nombre. Les plus belles terres du pays sont possédées par les Officiers du Parlement & du Présidial de Lyon. Parmi cette Noblesse, le Marquis de Breuil est le plus considérable. Il est de la Maison de Damas ; il a beaucoup de bien en Bresse, Bourgogne & Dombes, dont il est maintenant Gouverneur. Il l'a acheté du Comte de Saujon. J'y vis peu de Dames par la même raison ; & dans le peu qu'il y en avoit, la plupart étoient malades. Le peuple y est fort beau ; les femmes sont presque toutes jolies, & ont de fort belles dents. Les payfans y sont habillés à la Bressanne, & bien vêtus. On n'y voit point de misérables : aussi n'ont-ils point payé de tailles jusqu'à présent. Peut-être leur seroit-il plus avantageux qu'ils en payassent. Ils sont fainéants, & ne s'adonnent à aucun travail ni commerce : ce qui leur seroit aisé, puisqu'ils sont proches de la riviere & de fort bon-



nes villes. Ils mangent quatre fois le jour de la viande. Il y a un certain Chevalier-d'honneur dans le Parlement de Dombes : c'est une Charge assez extraordinaire. Les gens de feu mon pere étoient habiles à en créer de toutes les façons pour avoir de l'argent. Ils prirent pour celle-là l'exemple du Parlement de Dijon, ou il y a aussi un Chevalier-d'honneur. Celui-ci est un homme assez comique qui me divertissoit. Il a des démêlés admirables avec sa Compagnie. La veille que je partis pour Dombes, je lui dis que l'on me vouloit vendre une isle dont je voulois lui donner le Gouvernement. Il me remercia fort, & m'en demanda le nom. Je lui dis, que je ne le savois pas encore, & que l'on me le devoit envoyer au premier ordinaire avec la description de l'isle. Le soir que j'arrivai à Trevoux, je m'en allai dans mon cabinet, où je commençai à faire une relation de la consistance de cette isle. Le lendemain j'allai à la Messe à l'Eglise, puis je dinai en public pour me faire voir à mes Sujets. Je reçus force harangues de toutes les villes, & les présents de celle de Trevoux. C'étoient des citrons doux au-lieu de confitures. Cela est moins commun & plus agréable; il y avoit aussi du vin muscat. J'or-

donnai aux Consuls de faire des harangues, & des présents à M<sup>e</sup>. de Courtenai & à M<sup>lle</sup>. de Vandî. Après mon dîner, mon Parlement vint me haranguer en robes rouges. Je n'avois pas voulu qu'ils y vinssent à Lyon de cette sorte, de peur qu'il ne se trouvât quelqu'un de la Cour chez moi, & que l'on ne me fît la guerre que j'étois bien-aîsè de me voir haranguer comme la Reine, & que l'on mît un genou en terre devant moi. Mes Officiers le firent dans Trevoux, comme font tous les Parlements à leurs Souverains, & je leur dis de se lever. Le Président me parla fort bien. Je les remerciai de la bonne volonté qu'ils me témoignoiènt, & les assurai de la mienne. Puis je leur recommandai de me bien servir, & de rendre bonne justice à mes Sujets. Je les assurai qu'ils ne me pouvoient donner des marques de leur affection qui me fussent plus agréables, & que je me sentoîs obligée, pour la décharge de ma conscience, de les exhorter à faire leur devoir en cela, parce que si je souffrois qu'ils y manquassent, j'en répondrois devant Dieu. Je les haranguai sur l'obligation que les Souverains avoient de faire rendre justice à leurs Sujets. Je dis de mon mieux, & je crois que je dis bien. Comme il n'y a

point de Comédie si sérieuse après laquelle on ne joue des farces bouffonnes, mon sérieux finit. Je jettai un regard riant à Messimieux, ce Chevalier-d'honneur qui étoit avec le Parlement, & je lui dis : Vous me devriez une harangue tout seul, je fais que vous m'aimez assez pour cela. A quoi il répondit agréablement, & me fit rire. Comme c'étoit un Dimanche, & que l'on doit le bon exemple à ses sujets, j'allai à Vêpres. A mon retour, je trouvais des lettres de Paris, Messimieux eut grand soin de me venir demander des nouvelles de l'isle. Comme je n'avois pas eu le loisir d'en achever la description, je lui répondis que la moitié de de mes lettres étoient restées à Lyon; que je les aurois assurément le lendemain. Je l'achevai le soir, & le lundi tout le jour on la copia. Il faut plus de temps à transcrire ce que je fais, que je n'en mets à l'écrire.

Le lundi j'allai à la Messe aux Peres Observantins qui ont une maison à Trevoux. Ensuite j'allai voir la Chapelle des Pénitents. Ce sont des confrairies qui sont en ces pays-là. Ceux de Trevoux sont blancs. L'après-dinée j'allai aux Ursulines, & le soir on fit la lecture de la description de l'isle au Chevalier, de laquelle

on l'appella depuis M<sup>r</sup>. le Gouverneur. Elle parut assez jolie à ceux qui en entendirent la lecture. Le feu prit à la cheminée de ma chambre ; si on n'y eût pris garde , il en seroit arrivé accident. Par bonheur , comme je me lavois les mains pour diner , je sentis le brûlé. Il y avoit déjà une solive de dessous l'âtre presque consumée , à quoi on remédia. Sur les chemins , le feu avoit déjà pris à mon logis à Beaune. Je retournai le lendemain à Lyon. Je partis de Trevoux à cheval. Le beau temps , qui m'avoit amenée , & qui continua pendant mon séjour à Trevoux , me ramena. Il est assez extraordinaire de se promener jusqu'à six heures du soir au clair de lune dans cette saison. C'est cependant ce que l'on fit pendant les derniers jours de cette année-là. Lorsque j'arrivai à Lyon , je changeai d'habits , & j'allai chez la Reine , où on me reçut le mieux du monde.. J'oubliois de dire , qu'à Dombes on n'y prioit Dieu dans les prieres publiques que pour moi , & non pour le Roi , & qu'avant de partir le matin , après avoir entendu la Messe , je fis chanter l'*Exaudi* , & dire l'oraison pour Sa Majesté. Je mis en liberté quantité de prisonniers , & je donnai des graces à ceux qui avoient commis des crimes rémissibles. Je les re-

fusai

fusai aux autres qui s'étoient venus mettre en prison dans l'espérance de les obtenir, on en use ainsi par-tout où le Roi passe; c'est-à-dire, aux lieux où il n'a j'amaïs été. J'allai ensuite avec la Reine chez le Cardinal, lequel me dit : Eh bien, Mademoiselle, vous êtes bien riche? Votre Pays vous a donné un présent; vous avez fait des Charges nouvelles dans votre Parlement. Je lui répondis : Je voudrois dans tous les voyages que le Roi fait, avoir une Souveraineté à cinq lieues de la Ville où l'on feroit séjour : cela payeroit mon voyage. Il est vrai que j'avois créé un Président, trois Conseillers, & d'autres Officiers en mon Parlement. Un Comte de Lyon, de la Maison d'Albon, acheta la Charge de Conseiller d'Eglise à fort bon marché, parce que j'étois bien-aïse qu'il rentrât de ces Messieurs dans mon Parlement. Il y en avoit toujours eu.

A propos de ces Messieurs les Comtes de St. Jean, le jour de Noël, Sa Majesté alla le matin à la grand'Messe, que l'on n'entendit pas dévotement, parce que l'on s'amusa toujours à parler de la qualité de ces Comtes & de leurs preuves. On remarqua qu'ils disoient l'Office par cœur; il n'y a point de Livres dans leur Eglise; ainsi il faut les nourrir de bonne heure

à cela, afin qu'ils ayent plus de facilité à pratiquer & à retenir cette coutume. Après l'Évangile dit, le Sous-Diacre alla pour le présenter au Roi. L'Abbé de Coaslin le voulut prendre, comme Premier Aumônier. Le Comte Sous-Diacre ne voulut pas le lui donner. Le Roi prit avis de ce qu'il avoit à faire sur ce différend. Pendant cela le Doyen vint parler au Roi pour représenter l'intérêt du Chapitre; l'Abbé de Coaslin défendoit le sien avec beaucoup d'esprit & de courage. Il se trouva un vieux Gentilhomme nommé la Rouviere, qui vit la peine où on étoit; cela causa de la rumeur. Il s'approcha & dit, qu'il avoit vu une pareille dispute lorsque le Roi mon grand-pere alla à Lyon au-devant de la Reine ma grand'mere pour son mariage, & que l'affaire avoit été réglée en faveur des Comtes. Le Roi sur cela dit à l'Abbé de Coaslin, qu'il n'y avoit pas lieu de disputer, & le Comte fit baiser l'Évangile au Roi & à la Reine. On conta que ce bon-homme la Rouviere avoit fait appeller en duel le Comte de Mansfeld lorsqu'il étoit en France.

Le jour des Rois, Monsieur donna un grand souper, où étoient toutes les Filles de la Reine, & les Dames de qualité de

la Province, qui étoient venues faire leur Cour, & entr'autres la Marquise de..., la Comtesse d'Albon, la Marquise de Sourdis, & d'autres dont je ne me souviens pas. M<sup>e</sup>. de Sully, qui avoit fait le voyage avec M<sup>r</sup>. le Chancelier, y étoit aussi. Monsieur étoit logé, comme j'ai déjà dit, dans une fort jolie maison toute propre à faire des fêtes. Il reçut fort bien la compagnie; il a un talent particulier à bien faire l'honneur de son logis. On y fut quelque temps avant souper; nous causâmes Monsieur & moi. Il me demanda, lequel aimeriez-vous mieux de M<sup>r</sup>. de Savoye, ou de l'Empereur? Je lui dis: M<sup>r</sup>. de Savoye. Quoi, me repliqua-t-il, vous qui êtes glorieuse, vous préféreriez la qualité de Duchesse à celle d'Impératrice? Je lui répondis: On vit en Allemagne à la mode d'Espagne, je ne suis plus d'un âge à m'accoutumer à une vie si différente de celle de mon Pays. Les mœurs des Allemands sont fort étranges; ils s'enivrent souvent. C'est un Pays où je n'aurois qu'une grandeur chimérique, & où je n'aurois nulle douceur. Encore en Piémont on vit à la mode de France. M<sup>r</sup>. de Savoye parle François, & je puis bien borner mon ambition dans une condition où il y a eu plusieurs filles

de Rois, & où ma tante est présentement. Ensuite je lui demandai : Pourquoi me faites-vous cette question ? Il me répondit : Je vous le dirai, & n'en parlez à personne. L'autre jour que l'on parloit du mariage du Roi avec l'Infante, on dit qu'il falloit parler du vôtre avec l'Empereur, afin de lui ôter tout-à-fait la pensée de l'Infante, & faire comme cela un échange ; que le Roi n'a point de filles. & le Roi d'Espagne point de fils en âge de se marier. L'Empereur & vous, êtes les deux plus proches : ce seroit un bon échange, comme on en avoit fait un autrefois ; & que de cette maniere l'Empereur n'auroit pas sujet de se plaindre de n'avoir point l'Infante. Il ajouta que le Maréchal de Grammont avoit eu ordre de faire cette proposition, quand il étoit à Francfort ; qu'alors les Espagnols n'étant pas dans le dessein de faire la paix, il n'avoit pas jugé à propos de la faire ; que maintenant qu'ils offroient l'Infante & la paix, on pouvoit en parler ; & que s'ils acceptoient cette proposition, on verroit par ce moyen s'ils agiroient de bonne foi. Je lui demandai qui lui avoit dit cela ; il fit difficulté de me découvrir ce secret. Après l'avoir fort pressé, il me dit : C'est la Reine & le Cardinal. Je l'assurai fort



que je n'en parleroïis jamais. C'étoit une affaire assez vraisemblable. Elle ne me plut pas; je n'avois nulle envie d'aller en Allemagne; tout ce qui se propose ne s'exécute pas.

Nous allions nous mettre à table, lorsque l'on vint dire à Monsieur que le Roi le prioit de l'attendre à souper, parce qu'il n'avoit point à souper chez lui, ses gens s'étoient attendus qu'il souperoit chez Monsieur; il fallut réchauffer les viandes. Sa Majesté nous fit un peu attendre; puis il vint avec sa suite ordinaire en masque. Cette mascarade étoit si peu belle, que le Roi après souper se déshabilla pour le bal, quoiqu'il n'eût que des ringraves & une cravatte. Il ne laissa pas que de se mettre auprès des masques. Il en vint d'autres fort propres & bien vêtus, des Dames & des hommes de la Ville. On dansa un petit ballet assez joli pour avoir été fait en un moment. Le Roi a un Baladin, nommé Baptiste, qui triomphe en cette matiere: Il fait les plus beaux Vers du monde. Il est Florentin; il étoit venu en France avec feu mon oncle le Chevalier de Guise, lorsqu'il revint de Malthe. Je l'avois prié de m'amener un Italien, pour que je pussé parler avec lui; pour lors j'apprenois cette Langue. Après que Baptiste eut été quelque

années avec moi, je fus exilée; il ne voulut pas demeurer à la campagne, il me demanda son congé, que je lui donnai. Depuis ce temps-là, il a fait fortune, & assurément c'est un illustre Baladin.

Il y avoit à Lyon une Dame dont la beauté faisoit grand bruit, c'étoit la Marquise de la Beaume, niece du Maréchal de Villeroi. Elle étoit belle assurément; elle étoit grosse pour-lors, & n'avoit point de cheveux; elle avoit coupé tous les siens un matin, qui étoient d'un blond admirable. Les uns disoient que c'étoit par caprice, parce qu'elle est quinquise; qu'un jour que son mari étoit entré dans sa chambre lorsqu'on la peignoît, il loua la beauté de ses cheveux; qu'à l'instant elle avoit pris des ciseaux, & les avoit coupés. D'autres disoient que c'étoit lorsqu'elle apprit la mort de M<sup>r</sup>. de Candale, qui en avoit fait le galant toutes les fois qu'il passoit ou repassoit à Lyon, pour aller ou revenir de Catalogne.

On parloit fort de faire un voyage en Provence, où il y avoit quelque désordre. Ce bruit ne plaisoit à guere de gens. On avoit assez d'envie d'aller passer le reste de l'hyver à Paris; & quand on fut qu'il venoit des Dépurés de Provence, cela donna beaucoup de joie, dans la croyance

que l'on avoit qu'ils venoient pour se soumettre aux volontés du Roi. Aussi-tôt après leur arrivée, on partit ; les affaires s'étoient accommodées ; on alla jusqu'à Moulins sans séjourner. Le Roi alloit tous les jours à cheval avec les Dames, qui eurent beaucoup de froid, quoiqu'elles eussent des justes-au-corps fourrés, & des bonnets de velours noirs avec des plumes. Le soir, sitôt que l'on étoit arrivé, le Roi en usoit comme aux jours de séjour : il jouoit & faisoit collation. La Reine arriva de bonne heure à Moulins. Elle alla voir M<sup>re</sup>. de Montmorenci, qui est présentement Religieuse aux Filles de Ste. Marie à Moulins. Le château de Moulins avoit été le lieu de son exil & de sa prison, (on l'y avoit gardée quelque temps) & il lui étoit arrivé-là une aventure fort extraordinaire. Un jour qu'elle étoit dans son petit cabinet toute seule, occupée de la perte qu'elle avoit faite, (il est certain que personne n'a jamais eu une si véritable douleur, ni ne l'a poussée si loin pour la mort de son mari ; elle n'en est pas encore consolée :) elle vit sortir d'une muraille un petit serpent, ce qui est assez ordinaire dans de vieux châteaux inhabités : elle avança son pied dans le défilé que ce serpent la mordit. Elle sentoit quelque chose

de se pouvoir avancer ses jours, pour aller trouver celui qui causoit sa douleur, & la finir par-là. Dans ce moment, il entra une Dame qui étoit à elle: Le serpent entendit du bruit, & s'en alla. Elle conta cela à cette Dame, qui lui en fit un scrupule, & la fit souvenir qu'elle étoit chrétienne, & que cela n'étoit point pratiqué dans le Christianisme. Elle se retira dans les filles de Ste. Marie, où elle a été quelque temps à demander à Dieu la grace de pouvoir pardonner au Cardinal de Richelieu, qu'elle croyoit cause de la mort de son mari. Elle dit qu'elle a été long-temps sans pouvoir l'obtenir. Elle a renvoyé à ses parents le bien qu'elle avoit eus de sa Maison. Elle est de la Maison des Ursins, & niece à la mode de Bretagne de la Reine ma grand'mere. Elle ne garda que 100000 écus qu'elle avoit eu en mariage, dont elle récompensa ses gens, & fit bâtir le couvent où elle est, & un superbe tombeau à M<sup>r</sup>. de Montmorenci qui est au-devant de la grille: ainsi elle peut le regarder sans cesse. Quand tout cela a été achevé, elle a pris l'habit de Religieuse. Ses pleurs continuels lui ont tellement desséché le cerveau, que les nerfs se sont retirés, & qu'elle est maintenant toute voûtée, &

sujette à une courte haleine. Lorsqu'elle vit la Reine, son mal lui prit avec tant de violence, qu'elle fut long-temps sans pouvoir parler. M<sup>o</sup>. de Montmorenci avoit eu un attachement particulier au service de la Reine : cela la fit beaucoup pleurer. La Reine ne fut pas long-temps avec elle, & le lendemain elle alla encore en ce lieu-là à la Messe. J'allai la voir après le dîner, & je lui dis que j'avois hésité de le faire, parce que j'appréhendois de l'affliger lorsqu'elle me verroit, & se souviendrait que mon pere avoit été en partie cause de la mort de son mari. Elle me remercia, & me dit : J'ai vu M<sup>r</sup>. votre pere ; il m'a témoigné tant de bonté par les visites qu'il m'a rendues toutes les fois qu'il est venu ici, que je prie Dieu sans cesse pour lui. Elle me parla fort de feu Monsieur de Montmorenci, avec une tendresse qui n'est pas concevable, & me dit que jamais passion n'avoit été égale à celle qu'elle avoit pour lui, & que même elle en avoit du scrupule. C'est une femme de beaucoup d'esprit, & qui paroît avoir été fort agréable, quoiqu'elle n'ait jamais été belle, à ce que la Reine m'a dit. Pendant la vie de son mari, elle avoit pour lui le même amour qui lui reste ; & une marque bien extraordinaire qu'elle en don-

noit, c'est qu'elle aimoit toutes les personnes dont elle favoit qu'il étoit amoureux: il a été des plus galants de son temps. Elle prenoit soin de lui faire faire des habits pour aller au bal, beaux & magnifiques, sans qu'il le fût, afin qu'il fût mieux paré que les autres lorsqu'il y alloit. Quand ce venoit à-peu-près l'heure qu'il en devoit revenir, elle alloit à la fenêtre qui donnoit sur la rue, afin de le voir plutôt. Elle me conta que ce qui faisoit qu'elle ne pouvoit jamais se consoler, c'est qu'elle étoit persuadée qu'elle étoit cause qu'il s'étoit engagé dans le parti de mon pere, par l'attachement qu'elle avoit à la Reine ma grand'mere. Pendant que l'on fut à Moulins, l'on parla fort d'elle.

A notre retour on eut assez froid par les chemins, cela n'est pas fort extraordinaire dans le mois de Janvier: on causoit assez dans le carrosse. Le Roi étoit de bien meilleure humeur depuis qu'il étoit amoureux de M<sup>lle</sup>. de Mancini. Il étoit gai, & causoit avec tout le monde. Je pense qu'elle lui avoit conseillé de lire des Romans & des Vers. Il en avoit quantité avec des Recueils de Poésies & des Comédies; il paroissoit y prendre plaisir; & même quand il donnoit son jugement sur ces Ouvrages, il le donnoit aussi-bien

qu'un autre qui auroit beaucoup étudié, & qui auroit une parfaite connoissance des lettres. Je n'ai jamais vu un homme avoir un aussi bon sens naturel que lui, & parler plus justement; aussi j'ai toujours dit que ce seroit un fort grand Prince, & j'ai bien de la joie de voir que je ne me suis pas trompée dans mon opinion, puisqu'elle est présentement confirmée généralement par tout le monde. Comme le Roi fait toujours la guerre à Monsieur, un jour il lui demandoit: Si vous eussiez été Roi, vous auriez été bien embarrassé: M<sup>e</sup>. de Choisy & M<sup>e</sup>. de Fiennes ne se feroient pas accordées, & vous n'auriez su laquelle vous auriez dû garder. Toutefois ç'auroit été M<sup>e</sup>. de Choisy; c'étoit elle qui vous donnoit Madame d'Olonne pour votre maîtresse. Elle auroit été la Sultanne Reine; & lorsque je me mourois, M<sup>e</sup>. de Choisy ne l'appelloit pas autrement. Monsieur étoit fort embarrassé sur tout cela, & disoit au Roi d'un ton qui paroissoit assez sincere, qu'il n'avoit jamais souhaité sa mort, & qu'il avoit trop d'amitié pour lui pour se résoudre à le perdre. Le Roi lui répondit: Je le crois tout de bon. Puis il disoit: Lorsque vous serez à Paris, vous serez donc amoureux de M<sup>e</sup>. d'Olonne; le Comte de Guiche le

lui a promis, à ce que l'on mande de Paris. Monsieur rougit, & la Reine lui dit d'un ton de colere: C'est bien vous faire passer pour un sot, que de promettre ainsi votre amitié. Si j'étois à votre place, je trouverois cela bien mauvais. Pour vous, qui admirez en tout le Comte de Guiche, vous en êtes ravi. Puis elle ajouta: Cela fera beau de vous voir sans cesse chez une femme qui peste continuellement contre vous, & qui n'a ni honneur ni conscience. Vous deviendrez un joli garçon. Monsieur dit qu'il il ne la verroit pas.

Nous trouvâmes M<sup>r</sup>. le Cardinal à Nevers, que nous n'avions point vu depuis Lyon, parce qu'il étoit venu par eau. La Comtesse de Soissons & M<sup>c</sup>. de Navailles étoient venues avec lui: ainsi ce fut une augmentation à la Cour, qui avoit été assez petite par les chemins.

*Fin du Tome quatrieme.*









